

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

JÉSUS
ET LES JUDÉENS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE TOULOUSE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM.	
Bois, ✻, Doyen,	*Morale et éloquence sacrée.*
Pédézert, ✻,	*Littérature grecque et latine.*
Monod, ✻,	*Dogmatique.*
Bruston,	*Hébreu et critique de l'A.-T.*
Wabnitz,	*Exégèse et critique du N.-T.*
Doumergue,	*Histoire ecclésiastique.*
Leenhardt, prof. adjoint.	*Sciences naturelles.*
Allier, chargé du cours de	*Philosophie.*

EXAMINATEURS

MM. WABNITZ, *Président de la soutenance.*
BOIS, ✻.
MONOD, ✻.
BRUSTON.

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.



JÉSUS
ET LES JUDÉENS

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE
DU CONFLIT QUI A ENTRAINÉ LA MORT DU CHRIST
AVEC DES CONCLUSIONS SUR LA RESPONSABILITÉ
ET LA CULPABILITÉ DES AUTEURS
DE CETTE MORT.

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
PROTESTANTE DE MONTAUBAN
en Mars 1889

PAR

ALEXANDRE BONZON
Bachelier ès-Lettres,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE.

PAU
IMPRIMERIE VERONESE, G. CAZAUX, SUC^r, 11, RUE DE LA PRÉFECTURE
1889.

A MONSIEUR

LE PROFESSEUR WABNITZ

FAIBLE TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

INTRODUCTION.

I. Définition du terme « les Judéens ». — II. Sources de ce travail : les Evangiles ; de leur historicité et de leur conciliation quant aux faits et aux dates. — III. Double intérêt de ce travail, historique et moral. — IV. De la place qu'il faut attribuer au Conflit dans la Conception du Plan de Jésus. — V. Quelques mots sur l'Humanité du Sauveur. — VI. Divisions de ce travail.

I.

Le parti des Pharisiens et celui des Saducéens se partageaient sinon le pouvoir civil, du moins la direction des affaires religieuses en Palestine, au moment où commença l'activité publique de Jésus. Les partisans de ces deux groupes, animés les uns à l'égard des autres d'une haine vivace, séparés par tout un passé de luttes acharnées, divisés par des contradictions de doctrines; retranchés, les premiers dans la Synagogue, les seconds dans le Temple, firent cause commune pour résister à l'action du Nazaréen lorsqu'il leur apparut comme un novateur audacieux. L'intérêt rapprocha ceux que la spéculation théologique et la pratique religieuse avaient désunis. Il fallut pour réconcilier ces implacables ennemis l'imminence d'un danger également redouté. C'est à ce groupe hostile et nullement à l'ensemble de la population israélite contemporaine que le quatrième Evangile applique dans un grand nombre de cas cette dénomination générale qui lui est propre « οἱ Ἰουδαῖοι » les Judéens. C'est aussi dans cette acception spéciale que nous emploierons ce terme, au cours de notre travail. Les Pharisiens, les Saducéens, tous les hommes qui, par intérêt, par crainte ou par conviction, prirent fait et cause pour l'un de ces partis, en subissant son influence ; en un mot

et pour tout dire « les Judéens » déclarèrent à Jésus une guerre et soutinrent contre lui une lutte qui durèrent autant que son ministère même et ne se terminèrent qu'avec sa mort.

Ce sont les péripéties diverses de cette lutte mémorable que nous nous proposons de retracer d'une manière suivie et détaillée. Aucun des quatre Evangiles ne l'a fait, mais chacun d'eux apporte à ce sujet sa part de renseignements. Le *quatrième* fait assister le lecteur aux incidents du conflit à Jérusalem et donne sur les évènements importants dont il a été le témoin oculaire des détails originaux et, pour ainsi dire, inédits. Les *Synoptiques,* pas des allusions fréquentes, bien que malheureusement disséminées et sans lien étroit entre elles, rendent plus spécialement compte des faits qui se passèrent en Galilée. Tous insistent particulièrement sur les journées du dénouement. Réunir soigneusement et grouper dans un même cadre tous ces traits, tous ces indices, de manière à composer un tableau aussi exact, vivant et complet que possible, tel est notre but. Ce travail d'ailleurs ne sera pas aussi fragmentaire qu'on pourrait le croire. Il nous conduira nécessairement à étudier dans son ensemble le mouvement d'opinions si considérable qui se produisit autour de la personne de Jésus. L'on représente couramment la population israélite contemporaine du Christ comme divisée, à son sujet, en deux grands partis nettement tranchés : les amis et les ennemis, les croyants et les incrédules. Cette distinction n'est pas fausse mais incomplète. Ces deux partis existèrent mais ne furent pas seuls. Entre les extrêmes il y a toujours, en politique et en religion, les termes moyens. De l'affirmation à la négation, de l'affection à l'inimitié, il y a toute une série d'opinions et de sentiments plus ou moins éloignés des unes ou des autres. Les nuances font la véritable histoire qui, comme le dit Michelet, « est la spécification » (1). Nous aurons donc l'occasion de montrer qu'en deçà de l'opinion ouvertement hostile et au-delà de la fraction croyante naquirent des opinions divergentes qui produisirent des mouvements intermédiaires. Il faut, pour être juste, noter soigneusement l'existence de ces divers partis : c'est le seul moyen d'établir nettement les responsabilités respectives.

Nous ne sachons pas que l'histoire du conflit ait jamais été traitée ainsi à part et pour elle-même et que la vie de Jésus ait jamais été envi-

(1) Art. de la *Revue Politique et Litt.*, 2 juin 1888, « plus elle spécifie, précise, caractérise, plus elle est historique, plus elle est elle-même ».

sagée de ce point de vue spécial et limité. Les questions que soulève une « Histoire générale » de la Vie de Jésus sont trop nombreuses et trop complexes pour qu'il ait jamais été possible, dans un travail de ce genre, de faire à l'étude particulière de ses rapports avec les Judéens la part qu'elle mérite. Par la force des choses, le point de vue spécial a été, dans les « Vies de Jésus », sacrifié au point de vue général. Nous pensons donc que le sujet que nous abordons répond bien à l'idée que nous nous faisons d'une thèse théologique ; mais, s'il en est ainsi, l'on ne s'étonnera pas que nous ayons suivi notre propre voie, sans nous attarder à faire de nombreux emprunts aux biographies modernes de Jésus et l'on ne nous reprochera pas d'en avoir appelé, avant tout et presqu'uniquement, aux sources premières, aux documents évangéliques eux-mêmes.

II.

Ces documents, il convient de le dire, nous les considérons comme dignes de foi. A tort ou à raison, nous résolvons positivement la question de l'historicité des Evangiles qui se trouve à la base même de tout travail sur la vie de Jésus. Sur ce point, nous ne séparons pas le quatrième Evangile des Synoptiques ; notre confiance en l'un est aussi absolue que notre foi dans les autres. Sur quel fondement s'appuie cette confiance, c'est ce que nous n'avons pas à exposer ici : nous nous bornons à l'exprimer. Nous ne nous préoccuperons donc pas d'affermir à chaque étape le chemin sur lequel nous aurons à marcher — ce chemin nous le considérons d'avance comme composé d'un sol ferme. Les discussions relatives à l'historicité n'interrompront pas notre marche. Nous ajoutons cependant que la confiance dont nous parlons n'est pas le fait d'un a priori injustifié et dédaigneux des droits de la critique, mais le résultat d'une étude qui nous a amené à une conviction personnelle quant à la valeur historique de l'Evangile johannique.

De l'affirmation qui précède il résulte qu'il ne saurait y avoir entre nos quatre documents de contradiction réelle en ce qui concerne les évènements essentiels pas plus que la date de ces évènements, ou, en d'autres termes, qu'il est possible d'établir entre eux une conciliation pratique (des faits) et chronologique (des dates). Il est évident que si l'une de ces conciliations nous avait paru impraticable nous n'aurions pu maintenir l'égale valeur des Synoptiques et du quatrième Evangile ; mais

l'une et l'autre nous semble possible. Quant à la première, nous pensons que la manière logique et satisfaisante dont les faits se succèdent et s'enchaînent dans notre histoire aura pour effet de prouver que le IVe Évangile, loin d'être en contradiction avec les Synoptiques, leur sert constamment d'appui et de confirmation. Quant à la seconde, nous établirons, en nous en reportant aux travaux qu'elle a provoqués, une succession rigoureuse des dates *principales;* mais nous nous garderons de tenter, entre les incidents de détail rapportés par les Synoptiques, une corrélation chronologique impossible, inutile d'ailleurs et qui, si elle existait en fait, ébranlerait plus qu'elle n'affermirait l'historicité même de ces documents.

III.

L'histoire, le récit constituent le but immédiat, l'intérêt principal de notre travail. Cet intérêt suffirait, à lui seul, pour justifier notre entreprise; mais il en est un autre: l'intérêt apologétique ou moral. Il se présente en effet au sujet de l'opposition judéenne une grave question. Ces Judéens que les récits évangéliques accusent d'avoir poursuivi, tourmenté et finalement mis à mort leur adversaire, et que l'on ne peut disculper de cette écrasante accusation sans contester, dans ces récits, l'historicité même que nous avons admise, peuvent-ils du moins plaider la non-culpabilité ? Responsables du crime dont l'histoire les charge, peuvent-ils se défendre à son tribunal, en soutenant que leur conduite a été inspirée par des motifs honorables et purs et que leur opposition, loin d'avoir été criminelle, a été légale ; qu'en agissant comme l'on sait, ils ont été non des meurtriers, mais des *Juges*, des justiciers qui, par l'application *motivée* d'une des lois fondamentales et inéluctables de leur code, n'ont fait qu'accomplir strictement leur devoir. Cette thèse a été soutenue. On en saisit dès l'abord l'intérêt et la gravité. Si elle est exacte, les reproches sanglants que l'on adresse aux Judéens comme meurtriers du Christ sont injustes, ils résultent d'une erreur historique, d'un malentendu séculaire qu'il faut dissiper. Mais est-elle exacte ? Est-il vrai que les documents évangéliques renferment, en même temps, la prévention et la défense, et que, en désignant les Judéens comme les auteurs responsables de la mort de Jésus, ils présentent également leur apologie et fournissent les preuves de leur innocence ? — Une étude attentive des faits permet seule d'apporter une réponse à ces délicates questions.

Tout en retraçant les événements et en nous attachant à les exposer aussi fidèlement que possible dans leur succession chronologique, nous insisterons donc tout particulièrement sur les *motifs* qui ont provoqué l'opposition judéenne et déterminé l'extrémité à laquelle elle se laissa entraîner.

Sans cesser d'accorder à chacun de ces motifs sa valeur propre, nous chercherons à chaque manifestation importante de la réaction judéenne uaquel d'entre eux il convient de demander, en première ligne, l'explication de cette attitude hostile. Quelle est, du commencement à la fin, la raison profonde de l'opposition judéenne ? — Lorsque cette question sera complétement élucidée, celle de la culpabilité sera facilement résolue. Cette solution fera l'objet de notre conclusion.

IV.

Le conflit dont on va lire l'histoire occupe une si grande place dans la vie de Jésus et revêt, dans les récits évangéliques, une gravité telle qu'on le considère parfois comme la partie la plus importante de son activité terrestre. A ce point de vue, Jésus n'aurait eu d'autre intention, d'autre but que de convertir la totalité de ses contemporains pour fonder parmi eux le *Royaume messianique* promis ; de telle sorte que l'opposition judéenne n'aurait pas été à moins qu'à rendre impossible l'exécution du *plan terrestre* de Jésus dans ce qu'il avait de plus essentiel : l'inauguration du Royaume messianique. Il est nécessaire que nous examinions cette opinion qui intéresse si directement notre sujet et que nous abordions brièvement la question du but que Jésus s'est proposé d'atteindre ou, d'une manière plus générale, la question du « plan » de Jésus. Jésus a-t-il eu un plan ? quel a-t-il été ? — Y a-t-il eu, dans sa vie, une pensée dominante, directrice, une cause finale ? cette cause a-t-elle été la fondation *immédiate* du royaume messianique ? — De la solution même de cette question dépend l'idée directrice, l'unité de notre propre travail. Sur ce point d'ailleurs, nous ne prétendons pas apporter des lumières nouvelles mais simplement exposer, en quelques traits, notre manière de voir.

Nous sommes fermement persuadé qu'au jour où il entreprit son ministère public, après de longues années de préparation et de communion intime avec son Père, Jésus a eu une vue parfaitement nette de ce qu'il voulait et devait accomplir. Croire qu'il ait pu s'engager dans

une voie semée de périls sans savoir où elle le conduisait, et persévérer dans cette voie, avec une indomptable énergie, sans avoir résolu d'avance qu'il le ferait, nous parait contraire à la haute idée que nous nous faisons de sa sagesse, aux analogies de la nature humaine et à l'exégèse elle-même ; — mais penser que son but essentiel, que tout son plan ait consisté dans la conversion totale d'Israël et l'inauguration du royaume eschatologique nous parait également inadmissible et controuvé par les textes. En effet, ce que l'humanité pécheresse réclamait, depuis la chute, ce n'était pas seulement une restauration d'Israël, mais une victoire décisive sur la puissance du Péché ; et ce que les prophéties avaient annoncé ce n'était pas seulement la venue éclatante d'un prince glorieux, mais surtout l'apparition d'un Rédempteur, le sacrifice d'une victime expiatoire (1). Les Évangiles eux-mêmes attestent que, dès les premiers jours de son ministère, Jésus était pénétré de la pensée de sa mort. Avant donc de débuter dans la carrière, il a su qu'il était chargé d'accomplir la prophétie et que son père l'avait envoyé pour mourir et pour accomplir, par cette mort, le salut de l'humanité. Il s'est reconnu lui-même comme étant et a accepté d'être le Rédempteur promis, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. *Le rachat de l'humanité par le don volontaire de sa vie, tel a donc été le but immédiat, essentiel de Jésus, la pensée directrice, la cause dernière de son existence terrestre, l'unité et le trait dominant de son plan.* C'est pour *sauver le monde* qu'il est venu dans le monde.

En avançant que tel était le but de Jésus, nous avons avec nous l'Écriture tout entière (2) et nous l'avons également en prétendant que,

(1) Les passages suivants du Nouv. Test. peuvent servir à résumer ces prophéties. Actes, II, 23 a ; III, 18 ; IV, 27 b ; VII, 52. — Rom : V, 5 ; I, Cor., XV, 3 ; Gal. IV, 4 ; Col. II, 16 ; I. Pierre, I, 10, sq...... Le parallèle établi par l'Ep. aux Hébreux entre Christ et le Souverain sacrificateur implique aussi clairement que le But de Jésus était la mort expiatoire. De même en effet que le souverain Sacrificateur était institué *pour expier* les péchés du peuple, de même Christ est venu en chair *pour expier* l'iniquité de l'Humanité.

(2) Ancien Testament : Esaïe XLIX, 7, LII, 14, LIII, 2-3, L, 6, LIII, 7-8, prédisent les souffrances du Messie. Dans Gen. III, 15 on peut déjà voir une première allusion au libérateur promis.

Evangiles : Math. XXVI, 54 ; Jean XII, 27, etc

Epîtres : Rom. III, 24, 25 ; Galates, IV, 4 : ἵνα... ἐξαγοράσῃ ; I Tim. I, 15. Héb. II, 9, II, 14 : ἵνα διὰ τοῦ θανάτου καταργήσῃ... ; IX, 26 : εἰς ἀθέτησιν τῆς ἁμαρτίας διὰ τῆς θυσίας αὐτοῦ πεφανέρωται ; id, 27 — I. Jean, III, 5 ; id, 8 ; id, IV, 9, 10.

dès le début de son ministère, Jésus savait que là était son but (1), que son devoir était de l'atteindre et qu'il manquerait à sa mission s'il ne l'atteignait pas. Mais ce but suprême de son œuvre Jésus l'atteindrait-il? — C'est-là ce que, au moment de son baptême, il n'aurait pu ni voulu nettement affirmer. En effet, il était libre : si décidé qu'il fût à s'acquitter jusqu'au bout de sa mission, cette liberté laissait la porte ouverte à la *possibilité d'un recul à un moment donné de sa carrière* ; dès lors, il ne pouvait avoir, en débutant, au sujet de l'accomplissement final, qu'une certitude morale qui avait besoin de s'affermir par l'épreuve, et voilà pourquoi, pendant longtemps, il ne fit à ce grave sujet que des allusions rares et mystérieuses : ce n'était pas ignorance chez lui, c'était prudence et humilité.

« Mais, dira-t-on, si Jésus devait mourir, si la mort expiatoire était son but immédiat, pourquoi n'est-il pas descendu du ciel pour mourir immédiatement ? » Cette objection est à peine sérieuse. Nous n'avons pas dit que la mort expiatoire fut l'unique but, mais le but essentiel de la vie de Jésus. A côté de cet acte suprême, il avait d'autres actes à accomplir et c'est l'ensemble de ces actes qui constituait son plan. Il est évident que le salut de l'humanité ne pouvait s'opérer d'une manière magique ; que pour être efficace sa mort devait être, de la part des hommes, librement acceptée, et que, pour être acceptée, elle devait être comprise, partant expliquée, annoncée. Le mode même du salut, la mort du fils de Dieu, était quelque chose de si mystérieux que, pour être admis, il fallait qu'il fut révélé progressivement : la *prédication du salut* rentrait donc nécessairement dans le plan de Jésus ; son œuvre d'éducation ou d'évangélisation était une conséquence logique de son œuvre de Rédemption. Nous maintenons donc que le fait du ministère loin d'infirmer, appuie au contraire notre thèse que le but capital de Jésus en venant sur la terre était sa mort expiatoire. Mais, et c'est ici que nous touchons au cœur de notre sujet, comment ce but serait-il atteint ? — par suite de quelles circonstances, par l'intermédiaire de quels hommes ? c'est ce que Jésus ne savait pas. De quels instruments la Puissance des Ténèbres se servirait-elle, ou plutôt quels hommes se mettraient librement au service de cette puissance, pour lui faire subir, en résistant à ses appels, la suprême épreuve qu'il se décidait à affronter ? — il l'ignorait. Qui se chargerait de ce rôle ? — la liberté interve-

(1) Jean, II, 19, id III, 14.

nant dans ce domaine, la prophétie qui annonçait la venue d'un Rédempteur et prédisait sa mort expiatoire *n'avait rien pu affirmer à ce sujet* et Jésus lui même ne pouvait rien affirmer. Une certitude à cet égard était moralement impossible et la preuve qu'elle n'a pas existé se trouve dans le fait même de l'activité de Jésus ; s'il avait su, d'une manière indubitable, que *ce seraient les Judéens* qui le mettraient à mort, il n'aurait même pas tenté leur conversion. Irrévocablement fixé sur la *nécessité* de sa mort, Jésus ne l'était donc pas quant au *comment* de cette mort. Mais, à défaut de certitude il y avait des probabilités et la première qui se présentait concernait sa propre nation. Il se pouvait qu'Israël entier le suivit mais il se pouvait aussi qu'une résistance capable d'entrainer sa fin tragique naquit au sein de son peuple lui-même ; que les fauteurs de sa mort se trouvassent parmi ses propres compatriotes. Cela se pouvait et cette éventualité était pour Jésus d'autant plus possible qu'il savait mieux, par l'histoire, les maux infligés aux prophètes ses devanciers, qu'il avait constaté, de ses propres yeux, l'attitude prise par les Judéens à l'égard de son précurseur, et qu'enfin il connaissait, pour les avoir longuement étudiés, les hommes auxquels il allait avoir affaire. Il avait sondé leur caractère, scruté leur cœur ; il n'ignorait aucun de leurs vices et mesurait d'avance l'impression que feraient sur eux les réformes religieuses et les affirmations dogmatiques qu'il devait leur apporter.

En face de cette probabilité quel devait être le plan de conduite de Jésus ? — devait-il renoncer à appeler Israël tout entier, laisser de côté la fraction dont il redoutait l'hostilité probable et ne se faire connaitre qu'à une portion déterminée de son peuple : devait-il limiter son œuvre d'éducation ? — Non ; agir ainsi eût été manquer à l'esprit de sa mission. Quelles que fussent ses appréhensions ou ses craintes, il devait s'efforcer d'amener son peuple entier à la lumière sans faire acception de personnes, s'attacher, de tout son pouvoir, à lui prêcher le salut, de manière à ce que les plus prévenus même se déclarassent prêts à le suivre et à annoncer son nom dans le monde, *ce qui était le rôle réservé à Israël*. Sa connaissance des dispositions probables des Judéens devait le déterminer non à les abandonner et à les fuir, mais à aller à eux avec toutes les armes réunies de la prudence, de la conviction et de l'amour; son devoir, à leur endroit, était, positivement, de les amener au salut comme tout le reste d'Israël et, négativement, de les empêcher de devenir les auteurs de sa mort et d'attirer sur leur tête les cataclysmes épouvantables

qu'un semblable crime aurait comme conséquence. Au fond, cette action positive et cette action négative ne sont que les deux faces de la même activité et il est impossible de les désunir, mais on ne peut nier que Jésus ait été poussé dans son ministère auprès des Judéens, par le double désir de les sauver moralement comme individus et politiquement comme peuple destiné à l'accomplissement des dessins de Dieu. Pour obtenir ce résultat, pour entrainer tout Israël, Jésus repoussant tout appel aux espérances charnelles des Judéens ne pouvait que parler à leur conscience et à leur cœur ; il ne pouvait que faire briller sa lumière au milieu de leurs ténèbres. Il le fit. Mais, dès le premier jour, la probabilité de leur résistance grandit à ses yeux ; malgré ses efforts, elle alla, sans cesse, en augmentant ; en même temps sa résolution de mourir s'affermissait : un jour vint enfin où, sous l'empire d'une double certitude morale, *il put affirmer,* à la fois, *qu'il mourrait et qu''il mourrait de la main des siens.*

On le voit, il y a, selon nous, dans l'œuvre de Jésus, un acte d'ordre supérieur, à la réalisation duquel l'humanité tout entière était intéressée : c'est son sacrifice sanglant. Cet acte domine toute l'Histoire. Il est le but essentiel du Christ, la cause finale de sa venue sur la terre : ne pas le mettre en pleine lumière c'est amoindrir l'œuvre du Rédempteur — puis il y a un acte d'ordre dérivé, à la réalisation duquel le peuple juif était spécialement intéressé : savoir la conversion *totale* de ce peuple. Ce second acte est intimement uni au premier. Si, au point de vue universel, l'accomplissement de l'un était indispensable, à ce même point de vue, l'accomplissement du second était éminemment désirable. En effet, de cette conversion totale d'Israël dépendait directement une plus prompte soumission de l'humanité tout entière à la loi du Christ. On peut donc dire *que la mort de Jésus intéressait directement le peuple d'Israël en ce sens qu'il faisait partie de l'Humanité pécheresse, et que la conversion totale de ce peuple intéressait indirectement l'Humanité en ce sens que l'œuvre d'Évangélisation devait être d'autant plus prompte en elle qu'elle aurait été plus profonde en lui.* Israël dépendait de l'humanité quant au péché, l'humanité dépendait d'Israël quant au salut (1). C'est ainsi qu'il est impossible de séparer jamais le tout de la partie, ni la partie du tout : la faute ou le privilège d'un membre de l'humanité rejaillit sur l'humanité tout entière et réciproquement.

Mourir mais après avoir converti son peuple et autrement que par lui

(1) Jean IV, 22.

tel est donc le double but qu'a poursuivi Jésus sur la terre (1). Sans cesser de fixer les yeux sur le premier, il a ardemment travaillé à atteindre le second. L'union intime de ces deux buts ou la combinaison de ces deux œuvres: œuvre de Rédemption et œuvre d'Evangélisation, voilà ce que nous appelons le plan terrestre de Jésus, avec la ferme conviction que nous ne trahissons ni ne dépassons sa pensée, et que nous répondons aux exigences de la morale et de la prophétie.

Mais, dira-t-on « si Jésus avait atteint le second but, *conversion totale d'Israël,* il n'aurait pas atteint le premier *la mort,* pour que le premier fût atteint, il fallait que le second ne le fût pas. Il y a entre ces deux buts incompatibilité. Pour que l'intérêt de l'humanité fût servi, il fallait que celui d'Israël fût sacrifié : l'œuvre du Rédempteur ne pouvait s'accomplir que si celle de l'Israélite échouait : ainsi de toute manière le Plan de Jésus tel que vous le concevez était irréalisable, il contenait une pétition de principes ». — Nous repoussons de toutes nos forces ce dilemme. Il était nécessaire que Jésus mourût, l'Ecriture l'affirme, mais qu'il mourût de la main des Judéens cela n'était ni écrit ni nécessaire. Ses souffrances prédites et sa mort rédemptrice auraient pu trouver d'autres fauteurs. La puissance du Péché qui, par sa conquête de l'humanité, rendait l'expiation nécessaire et qui avait sur lui droit de mort, puisqu'il s'était placé sous l'humaine condition, aurait pu se servir d'autres acteurs. On peut même concevoir, sans aucune témérité, que Jésus eût souffert les angoisses de l'agonie et de l'abandon de son Père sans l'intervention d'aucune main humaine. Dans ce cas, il aurait dit encore, mais en donnant à ce mot toute l'extension et toute la plénitude qu'il pût comporter « le bon berger donne sa vie pour ses brebis ». Nous admettons qu'il était possible qu'Israël tout entier se convertit à la voix de son maitre et partit à la conquête spirituelle du monde ; nous admettons que, dans ces conditions, ce monde n'eût offert qu'une courte et faible résistance et que l'avènement de Jésus comme Prince du Royaume eschatologique eut été promptement réalisé, mais nous nions que cette conversion totale eût dispensé le Seigneur de mourir en expiant les péchés de l'humanité, qu'elle lui

(1) Comme on le remarque bien, nous ne parlons ici que du plan de l'œuvre *terrestre* de Jésus. A prendre son œuvre dans toute son étendue, on doit dire assurément qu'elle a pour but dernier « la fondation du Royaume des Cieux ». Mais, dans l'œuvre ainsi envisagée, rentre l'activité *céleste* du Christ *glorifié* qui ne fait plus partie de son plan terrestre.

eût permis d'inaugurer immédiatement et dès ici bas le Royaume des Cieux et qu'en aucun cas ce royaume ait pu être relativement à lui autre chose que futur. Quels que fussent les succès de son œuvre d'évangélisation, qu'ils fussent infimes ou immenses, il devait la terminer, de la même manière, en Messie souffrant, en Agneau de Dieu, en Homme de douleurs. La rébellion d'Israël n'était pas nécessaire pour que Jésus mourût, mais quel que fût le nombre des croyants, qu'il n'y en eût qu'un (1) ou qu'ils le fussent tous, il était nécessaire qu'il mourût. Moralement, notre conception du Plan terrestre de Jésus nous parait fermement établie ; nous espérons que notre histoire montrera qu'elle ne l'est pas moins exégétiquement.

V.

Nous pouvons maintenant aborder notre étude sans craindre d'y rien rencontrer qui doive ébranler notre foi en celui « qui a porté nos péchés en son corps sur le bois » (2). Sa défaite à l'endroit de la conversion totale d'Israël qu'il a tant désirée n'enlèvera rien pour nous à la grandeur de sa victoire décisive sur le Péché. Les Judéens étaient libres de le repousser : nous gémirons de ce qu'ils l'ont fait. Lui était libre de se dérober à la mort, nous le bénirons de l'avoir volontairement acceptée et d'avoir vidé jusqu'au fond ce calice amer, alors que, suprême amertume, il lui était tendu *de la main même des siens.* Ces quelques mots suffiraient à exprimer les sentiments qui nous animent en écrivant cette histoire. Nous tenons cependant à prévenir tout malentendu. Aux yeux des Judéens, Jésus n'a été qu'un Novateur, un Agitateur populaire, un Imposteur : si donc nous parlons souvent de lui comme on pourrait le faire d'un tribun ou d'un démagogue, c'est que ses contemporains l'ont ainsi traité et que nous chercherons à rendre compte de leurs impressions. Pour retracer de la vie et des luttes du Seigneur un tableau fidèle, il faut bien employer ces termes dont le

(1) On demandera peut-être, dans l'espoir de réduire notre thèse à l'absurde, ce qui serait arrivé si, dans tout Israël, il ne s'était pas trouvé un seul homme prêt à embrasser la foi et à la répandre. Nous répondrons que Jésus serait mort de la même manière, car il y avait eu dans l'ancienne alliance des croyants qui avaient ardemment espéré son jour et qui attendaient encore leur délivrance. v. Luc II, 32.

(2) I Pierre II, 24.

chrétien s'offusque parfois : la vérité historique l'exige. Cette réserve faite, nous demandons si la délicatesse chrétienne n'a pas tort de s'offenser, lorsqu'on offre de Jésus une image vraiment humaine. Est-ce le rabaisser que de le présenter tel qu'il a été ? est-ce dérober quelque chose à sa sainteté ou à notre amour que de mesurer son abaissement et de montrer jusqu'à quel point il s'est fait homme et a voulu être traité comme tel ? Nous pensons, au contraire, que le Fils de Dieu paraîtra au croyant d'autant plus élevé en gloire, digne d'adoration et d'amour, qu'il aura mieux contemplé et suivi le Fils de l'Homme dans son humilité et sa faiblesse. Le chrétien ne doit pas redouter la peinture vraie d'un état dont son maitre a subi la réalité.

VI.

Les DIVISIONS *de cet essai historique sont tout naturellement empruntées à celles des évènements eux-mêmes. Il faut distinguer dans le conflit trois phases principales auxquelles correspondent les trois parties de notre Histoire :*

La PREMIÈRE *relate les* ORIGINES *et comprend la période écoulée entre le premier et le second retour de Jésus en Galilée. (Avril 28 à décembre 28).*

La SECONDE, *de beaucoup la plus étendue, raconte le* CONFLIT *proprement dit et s'étend du second retour de Jésus en Galilée à l'avant veille de la dernière Pâque. (Décembre 28 au 5 avril, 13 Nizan 30).*

Dans la TROISIÈME *enfin, que nous intitulons le «* DÉNOUEMENT *» se rangent les évènements qui signalèrent la trahison, le procès et le supplice de Jésus. (13 et 14 Nizan, 5 et 6 avril 30).*

Seigneur, Toi dont je vais retracer les travaux et les luttes, veuille, en m'animant d'un esprit de piété, m'aider dans mes recherches et me conduire à la vérité.

PREMIÈRE PARTIE.

LES

ORIGINES DU CONFLIT.

Depuis la première Paque
jusqu'au second retour de Jésus en Galilée.
Avril 28 à décembre 28.

INTRODUCTION.

Trente ans s'étaient écoulés depuis les évènements remarquables qui avaient accompagné la naissance de Jésus. La génération contemporaine de l'apparition des anges et du massacre des enfants de Bethléem (1) avait fait place à une génération nouvelle qui ne conservait plus de ces faits qu'un souvenir vague et sans consistance. Un prodige, si étonnant qu'il fût, était promptement oublié s'il demeurait isolé. Ce qu'il fallait à ce peuple, ce qu'il attendait impatiemment, ce n'était pas un signe unique, mais tout un ensemble de pronostics merveilleux et effrayants qui précèderaient la venue du Messie (2). — Ces

(1) Luc II, 8-20, Math. II, 16.

(2) La guerre de Gog et de Magog, etc. V. les paroles de Rabbi Eliézer, ben Abena, Stapfer. *La Palestine au temps de Jésus-Christ,* p. 312. V. aussi Cohen, *les Déicides,* p. 6 et passim. Cf. Jean I, 21 sq.

trente années Jésus les avait passées, loin du lieu de sa naissance et du théâtre de l'apparition céleste, dans la plus grande obscurité. Rien de plus simple que sa vie à Nazareth, de plus humble que sa condition ; aucune particularité frappante, aucun avantage extérieur n'avaient, aux yeux des hommes du moins, distingué cet enfant, cet adolescent, cet homme fait de l'ensemble de ses contemporains. Son entretien avec les Docteurs, dans le Temple, avait été un incident isolé. — Au temps marqué, Jésus avait quitté son village d'adoption ; personne, si ce n'est peut-être sa mère, n'avait attaché d'importance exceptionnelle à ce départ ; membre obscur d'une famille d'ouvriers il était parti, comme tant d'autres Israélites (1), attiré par la renommée du Baptiseur. Nul incident n'avait signalé son voyage, pas plus d'ailleurs que son baptême. Une voix avait bien parlé du haut des cieux, une forme ailée était apparue, un dialogue court et animé avait eu lieu entre le Maître et le prosélyte, avant que l'un baptisât l'autre, mais rien de tout cela n'avait été connu de la foule (2). Seul Jean avait entendu la voix divine, distingué l'apparition et reconnu, en celui qu'il baptisait, un homme né pour de grandes destinées. Cette révélation, Jean l'avait gardée, pendant plus de quarante jours, comme un secret précieux qui remplissait son cœur de joie ; puis, à la vue du Nazaréen qui revenait à lui, fortifié par les jeûnes et les tentations du désert (3), il s'en était ouvert à quelques-uns de ses plus chers disciples (4). Ceux-ci, sur la foi de ce seul témoignage, s'étaient attachés aux pas du nouveau venu et l'avaient accompagné en Galilée, persuadés qu'ils suivaient le Messie lui-même (5). Leur maître ne les avait pas trompés. A peine arrivés à Cana, ils avaient assisté à un acte miraculeux : Jésus avait changé de l'eau en vin. Mais ce fait, comme tous les précédents, s'était accompli sans éclat. La mère

(1) Math. III, 5, parall.

(2) Math. III, 13-17, parall. Jean I, 32, sq.

(3) Math. IV, 1-11 parall.

(4) Jean I, 29 ss.

(5) Jean I, 42.

de Jésus, quelques serviteurs et eux en avaient été les seuls témoins : eux seuls avaient compris et avaient cru (1). Les noces de Cana terminées, Jésus, sans se faire autrement connaître, s'était rendu à Capernaüm où il s'était établi.

(1) Jean II, 1-11.

CHAPITRE I.

LES DÉBUTS DE L'OPPOSITION

DANS LE TEMPLE.

BUT DE LA PURIFICATION DU TEMPLE. — JÉSUS PROPOSE UN DILEMME AUX JUDÉENS. — COMMENT ILS LE RÉSOLVENT. — LE CONFLIT ÉCLATE.

Le mystère le plus absolu planait donc autour de Jésus, quatre ou cinq personnes tout au plus, se doutaient de ce qu'il était, lorsqu'il inaugura son ministère public. La fête de Pâque approchait. De nombreux pèlerins se rendaient à Jérusalem, pour y prendre part à la célébration de cette auguste solennité. Jésus, suivi de ses premiers disciples, se mêla à quelque caravane galiléenne et se dirigea vers la capitale. A peine arrivé, il entra en maître dans le temple ; un fouet de petites cordes à la main, il se mit à chasser, par la seule puissance de son geste et de son regard, les marchands et les changeurs en s'écriant : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de marché » (1). Cette apostrophe véhémente s'adressait moins encore aux marchands qu'aux chefs de la Théocratie eux-mêmes. C'est eux que Jésus voulait atteindre pour essayer de les amener à lui. Par

(1) Jean II, 16.

son acte énergique il leur proposait un dilemme qu'ils ne pouvaient éviter de résoudre. Il les plaçait entre leur devoir et leur intérêt. Leur devoir était d'accueillir, avec enthousiasme, le zélateur courageux qui proclamait la sainteté de Jéhovah; leur intérêt était de protéger les trafiquants dont le négoce était assurément pour eux la source indirecte d'un riche revenu : l'un leur prescrivait de se joindre à Jésus, de reconnaître la grandeur de son acte et, déplorant leur faiblesse passée, de poursuivre jusqu'au bout sa réforme; l'autre leur conseillait de le rejeter comme un homme dont l'ardeur trop vive menaçait de ruiner leur crédit et leur fortune : ils se trouvaient ainsi partagés entre leur conscience et leur cœur, entre l'obligation et la passion, entre Jésus et les marchands. Ce que Jésus avait fait entendre n'était autre chose que la protestation d'une conscience indignée (1), et comme il s'était borné à revendiquer les droits de Dieu méconnus par la profanation des hommes, c'était, en somme, entre la piété et l'impiété, entre Dieu et eux-mêmes que les Judéens se trouvaient contraints de choisir. De la solution de ce dilemme Jésus attendait le point de départ de ses succès ou de ses revers. Il se pouvait qu'elle fût favorable. Les Judéens étaient libres : à l'ouïe de la voix de Jésus, le trouble pouvait s'emparer de leur cœur; leur conscience, depuis longtemps endormie, pouvait se réveiller et leur crier : « Vous êtes ces hommes-là : c'est vous qui faites de la maison du Père une maison de trafic »; ainsi remués, ils pouvaient se tourner du côté de Jésus et le reconnaître comme maître avant même de savoir qui il était et d'où il venait, et non seulement ils le pouvaient, mais ils le devaient : alors l'œuvre en Israël se serait facilement et normalement poursuivie; cette première victoire aurait décidé des autres; ce sentiment de culpabilité, ce retour à la repentance aurait rendu facile la prédication du salut : suivant l'impulsion donnée par ses chefs, Israël se serait laissé convaincre et Jésus aurait pu espérer accomplir la

(1) Les paroles de Jésus ne condamnaient pas seulement le trafic des marchands « mais en même temps la tendance charnelle des Juifs qui avait transformé le peuple de Dieu en un peuple profane ». Néander, *v. de J.* II, 35.

conversion totale de son peuple. Il n'en fut pas ainsi. Sans doute les Judéens sentirent pénétrer en eux l'aiguillon du reproche ; à la voix de Jésus, leur conscience, si assoupie qu'elle fût, se réveilla encore une fois, mais ce réveil ne fut que de courte durée ; en cet instant décisif, ce ne furent pas la conscience, le devoir, Dieu qui triomphèrent, ce furent la passion, l'intérêt, l'esprit du mal maître du cœur de ces hommes. Sourds à la voix de leur conscience et dociles à celle de leur grossière cupidité, ils prirent fait et cause *contre* Jésus et *pour* les marchands.

Le dilemme ainsi résolu dans le sens de la résistance, le prétexte à invoquer devait se trouver sans peine. Depuis longtemps, les Judéens étaient habitués à traiter la question de la messianité d'une manière toute formelle. La venue du Messie impliquait pour eux tout un ensemble de faits, de preuves matérielles et visibles, en dehors desquels ils n'admettaient pas que cette venue pût s'effectuer (1) : ils n'eurent donc pas un instant la pensée que Jésus put être le *Messie*. Cela étant, et du moment qu'ils refusaient d'examiner en elle-même l'idée d'une réforme à accomplir, il était naturel qu'en hommes jaloux de leurs prérogatives ils s'attachassent immédiatement à la question de *droit*. Pour eux, c'était la grande question. A leurs yeux, il n'appartenait qu'à un personnage saint et venu de Dieu de leur dicter des lois et de prêcher la purification d'Israël. Tel avait été le rôle des anciens prophètes. Or qu'était-il cet homme nouveau, cet inconnu, ce galiléen qui s'arrogeait de telles prérogatives ? Quel titre tout au moins apportait-il à l'appui de ses prétentions ? Par quel signe justifiait-il son attitude ? Le premier moment de trouble passé, on l'entoura et on l'interrogea dans ce sens.

Qu'on le remarque : bien loin que la solution du dilemme proposé aux Judéens dépendît de la réponse de Jésus à cette question : « Dis-nous par quelle autorité tu fais ces choses », cette question même *prouvait* que le dilemne avait été résolu dans le sens de l'opposition. Cela est si vrai que Jésus ne

(1) J. Cohen. « *Les Déicides* », pages 74-75.

crut pas même nécessaire de répondre directement à ses interlocuteurs. Voyant immédiatement quel était le résultat de sa tentative et dans quel sens les Judéens s'étaient décidés, comprenant qu'ils avaient sacrifié leur devoir à leur intérêt, sans écouter la voix de leur conscience, il ne chercha pas à leur adresser un appel nouveau. Acceptant le passé, il envisagea l'avenir. Si les hiérarches le repoussaient alors qu'il leur proposait une réforme urgente, si cette réforme leur apparaissait comme un danger, qu'en serait-il des réformes ultérieures, quelle ne serait pas leur opposition quand il viendrait à ébranler par ses prédications leur popularité et leur crédit. Tout cet avenir de débats orageux se découvrit à lui comme dans une rapide vision. Dans le pressentiment de ce qui arriverait, s'il ne parvenait à vaincre cette résistance naissante, il s'écria : « Abattez ce temple et je le relèverai en trois jours » (1). C'était non pas encore affirmer mais entrevoir la part que prendraient les Judéens au drame de sa mort ; c'était aussi déclarer que cette mort serait pour lui la véritable victoire ; c'était enfin caractériser d'une manière remarquable la conduite des Judéens. En refusant de se joindre à une réforme nécessaire, en prenant la défense d'un régime qui attentait à la sainteté de Dieu, ils s'apprêtaient en effet non seulement à faire mourir Jésus, mais à devenir les destructeurs de la Théocratie qui ne subsistait qu'avec le temple.

Il était impossible que les Judéens comprissent une semblable réponse ; elle avait un sens mystérieux qu'ils ne pouvaient pénétrer. Il faut se garder cependant de reprocher à Jésus de l'avoir faite. De quelque manière qu'il répondît il savait que la décision de ses interlocuteurs était arrêtée et qu'aucune parole ne les convaincrait à cette heure : on comprend, dès lors, qu'il ait attendu à plus tard pour s'expliquer plus clairement ; il lui suffisait, pour l'instant, d'avoir déterminé chez les Judéens une résolution, si contraire qu'elle fût à ses espérances. Ceux-ci s'étaient donc déclarés eux-mêmes opposés à la cause de Dieu ; ils avaient préféré l'erreur à la vérité, le mal au bien, les ténè-

(1) Jean II, 19.

bres à la lumière « parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (1) et ils l'avaient fait de propos délibéré et en pleine connaissance de cause. La tentative de Jésus n'avait pas été un acte d'impiété qui dût soulever des protestations indignées ; s'ils avaient résisté c'est qu'ils n'avaient pas voulu se soumettre ; il n'y avait eu là aucune cause dogmatique ou religieuse, mais simplement une raison *d'intérêt bien entendu*. On dit, pour excuser les Judéens, qu'ils étaient en cas de légitime défense ; mais ils étaient d'autant moins dans ce cas là que Jésus avait moins attaqué la cause qu'ils étaient chargés de défendre, celle de Dieu ; s'ils avaient été dignes de leur charge, ils n'auraient pas hésité un instant à tendre la main au courageux galiléen pour achever avec lui l'œuvre qu'il venait de commencer. Pour pouvoir dire que les Judéens fussent en état de légitime défense, il faut admettre qu'ils en étaient arrivés à faire cause commune avec des hommes de bas étage et à se considérer comme atteints dans la personne de changeurs et de marchands, conclusion qui vient précisément à l'encontre de ce qu'on veut prouver.

Ainsi le conflit avait commencé dans le Temple ; il allait bientôt s'aggraver ; mais, qu'on veuille le remarquer, il n'avait tenu qu'aux Judéens qu'il n'éclatât pas ; s'il avait commencé c'est qu'ils l'avaient bien voulu ; c'est que, mis en demeure de choisir entre la conscience et l'intérêt, ils avaient sacrifié la conscience. Dès le début, le conflit revêtait ce caractère moral qu'il devait conserver jusqu'à la fin et qui en explique toute la gravité.

(1) Jean III, 19.

CHAPITRE II.

LES DÉBUTS DE L'OPPOSITION
DANS JÉRUSALEM.

Jésus devient populaire. — Les messianistes ; origine de ce parti. — Les Pharisiens modérés. — Jésus est contraint de quitter Jérusalem.

Grâce à l'intervention des Autorités, les marchands étaient rentrés dans le Temple et avec eux cette puissance de péché dont ils avaient été comme la personnification en ce jour. Quant à Jésus il quitta le sanctuaire. C'était le premier acte, librement consenti par les Judéens, de la victoire des ténèbres sur la lumière. Le second devait avoir lieu à la fête des Purim, le troisième à celle des Tabernacles, le dernier lors de la dernière Pâque. Tout en veillant à ce que Jésus ne renouvelât pas sa tentative et ne cherchât pas à révéler davantage des turpitudes soigneusement voilées, les Judéens le laissèrent libre de ses mouvements. Sa réponse dans le Temple leur avait paru être celle d'un halluciné auquel il suffirait d'interdire l'accès du sanctuaire ; ils virent bientôt combien grande était leur erreur et illusoire leur sécurité.

Si Jésus en entrant dans Jérusalem, au milieu des pèlerins venus de tous les points du territoire, avait espéré rallier les

membres de la Théocratie à sa cause en remuant leur conscience et leur cœur, il avait certainement compté davantage sur ces pèlerins eux-mêmes, c'est-à-dire sur le petit peuple dont il connaissait l'enthousiasme facile et auquel il appartenait par sa naissance. Une réforme religieuse, étant essentiellement fondée sur le repentir et le changement de vie, a toujours trouvé ses premiers et ses meilleurs partisans parmi les humbles. D'ailleurs, en protestant contre la profanation de la maison de Dieu, Jésus devait certainement émouvoir tous ceux qui se sentaient froissés comme lui par les abus d'une Théocratie amie du luxe et de l'argent. De ce côté-là, son attente ne fut pas trompée.

Cette fière attitude chez un inconnu, chez un homme d'humble condition ; ce coup porté au pouvoir sacerdotal par un simple artisan avaient été loin de déplaire à la masse populaire qui ne pouvait trouver dans l'acte de Jésus autre chose que l'ardente protestation d'un zélote. Elle avait dû voir, non sans un certain orgueil, non sans une secrète satisfaction, ce jeune homme sorti de ses rangs reprocher aux chefs religieux, de quelqu'opinion qu'ils fussent, leur tolérance coupable et cet esprit mercantile que l'on ne connaissait que trop bien. Encore une fois, l'acte de Jésus était, pour Jésus lui-même, moins un reproche qu'un appel à la conscience des hiérarches, mais, pour le peuple, c'était un reproche. L'altière tentative du charpentier de Nazareth avait remué dans toutes les âmes plébéiennes ce levain de réaction qui y fermente sans cesse. C'était un égal que ce plébéien qui osait ainsi tenir tête aux dignitaires du Sacerdoce, réflexion bien douce à tous les humbles et aux Galiléens en particulier que les orgueilleux Jérusalémites « regardaient de haut en bas » et dont « la dévotion ardente était tournée en ridicule par les prêtres » (1). Beaucoup avaient été saisis d'admiration. Une sorte d'enthousiasme spontané s'était emparé d'eux. Sans grande connaissance de cause, mus par cette sorte d'instinct profond qui attire le peuple vers ceux qui le défendent, ils s'étaient déclarés prêts à le suivre.

(1) V. Stapfer. « *Palestine* » p. 118.

L'inconnu de la veille était devenu un héros. Son nom était dans toutes les bouches. Au lendemain de l'incident du Temple, l'enthousiasme grandit. Jésus, en effet, sans se laisser intimider par l'humeur ombrageuse et l'attitude désormais hostile des hiérarches, reste à Jérusalem, se mêle au peuple et accomplit devant lui divers miracles dont le récit n'a pas précisé la nature (1). Ces prodiges ont pour effet d'exalter les sentiments de la foule. Ce qu'est exactement leur auteur, on ne le sait ; mais son nom suffit (2) on se rallie autour de ce nom. Ceux qui se déclarent de ses amis sont bientôt des centaines, des milliers peut-être (3).

Cette popularité, pour ainsi dire spontanée, n'a pas lieu de nous surprendre. L'on se représente l'effet que produirait sur le peuple d'une grande ville moderne l'apparition subite d'un homme qui prendrait fait et cause pour lui et lui octroierait tous les privilèges dont il est avide, l'impression serait immense ; or

(1) Jean, II, 23 ; III, 22. D'après Néander (II. 34) les paroles des Judéens (Jean, II, 18) supposent même que l'expulsion des vendeurs n'est pas le premier acte du ministère de Jésus à Jérusalem, et que d'autres œuvres et d'autres discours avaient déjà frappé les esprits auparavant.

(2) Jean, II, 23.

(3) Tout ce que nous avons dit du but que Jésus s'était proposé en purifiant le Temple et de l'effet produit sur les hiérarches et sur le peuple par cette manifestation nous paraît trop vraisemblable pour que l'on puisse douter de l'historicité du récit johannique. Mais, après ce premier acte de Jésus, il survint tant d'incidents nouveaux, tant de miracles frappants ; le Maître accrut bientôt sa réputation par une activité si extraordinaire et si multiple que le souvenir de ce premier évènement fut absorbé par l'éclat des autres. Il est naturel que les grands jours du ministère en Galilée et les préoccupations tragiques des derniers temps aient relégué dans l'ombre cette première manifestation du Nazaréen, si surprenante qu'elle ait été. On comprend sans peine que ceux de ses disciples qui s'attachèrent à ses pas, lorsque la pleine lumière s'était déjà faite autour de lui, n'aient eu qu'une connaissance indécise de ces débuts auxquels ils n'avaient pas assisté et ne leur aient fait aucune place dans leurs mémoires. Mais si, d'autre part, un document indépendant relate ces faits, avec l'intention expresse de leur assigner la place qu'ils occupent, si ces faits portent en eux-mêmes le cachet de la vérité ; si, de plus, l'auteur de ce document prétend avoir été un témoin oculaire des évènements et que des arguments nombreux

Jésus apportait aux foules israélites cela précisément qu'elles désiraient avec le plus d'impatience, des miracles. Ce que chacun attendait, à cette époque tourmentée entre toutes, c'était un personnage puissant qui accomplît des prodiges. Avec un semblable état des esprits, il était impossible que la popularité de Jésus ne fût immédiate et d'autant plus spontanée et plus étendue que son origine était plus humble et ses antécédents moins connus.

Ce grand mouvement était réjouissant ; pourtant il n'en faudrait exagérer ni la valeur ni l'importance. Qu'était-ce en effet que cette sympathie populaire ? — de l'engouement. Il est facile de se représenter ce que fut cette effervescence en une telle ville et dans un tel moment : l'entraînement des foules varie peu dans ses manifestations ; mais il est aisé aussi de comprendre qu'un semblable attachement n'eût rien de profond. Les espérances messianiques jouaient, à n'en pas douter, un grand rôle dans ce mouvement. L'on était à tel point dominé par l'attente d'évènements étranges, l'esprit public était si vivement surexcité, qu'à la vue d'un homme supérieur la première pensée qui dût se présenter était celle du Libérateur promis. On entrevoit, on soupçonne sa dignité supérieure, on a le pressentiment de quelque chose d'extraordinaire, on lui concèdera volontiers le terme

tendent à prouver que cet auteur n'est autre qu'un des premiers disciples du Maître, Jean lui-même, est-il logique de douter de sa véracité, sous prétexte que les autres évangélistes qui, nous le répétons, n'étaient pas en mesure de parler pertinemment, n'ont pas mentionné ces évènements ou leur ont assigné une tout autre date ? — Non, une situation semblable, un tel passage de l'obscurité *voulue et soigneusement entretenue* pendant tant d'années, à une *notoriété extraordinaire* ne sont pas erreur d'historien ni fiction d'idéologue. L'auteur sait ce qu'il dit : il n'affirme que ce dont il est sûr. Il avait été frappé de l'immense contraste qui avait surgi subitement entre l'humilité de la personne de Jésus et la grandeur de sa première action et cette impression première que les autres n'avaient pas connue, lui n'avait jamais pu l'oublier. Nous devons être reconnaissants au IVe Evangile de nous avoir donné sur les débuts du ministère de Jésus des lumières qui permettent seules de comprendre ce ministère tout entier et que sans lui nous n'aurions pas eues.

de Messie (1). Mais tous ces élans constituaient aussi peu la foi, au sens spécial de ce mot, que Jésus était peu ce que l'on espérait trouver en lui. Or, tant que le peuple s'en tiendrait à cette adhésion issue d'une erreur, sa sympathie n'était pour Jésus qu'un succès apparent. Ce qu'il lui fallait, ce qu'il cherchait à inspirer, c'était autre chose que ces manifestations enthousiastes, c'était un mouvement de conscience, un attachement à sa personne et à son œuvre et non pas seulement à son nom. Tandis qu'un grand nombre d'admirateurs se groupaient autour de lui, tandis que les disciples eux-mêmes, à n'en pas douter, se félicitaient de ce premier succès, Jésus, comprenant bien de quoi cet enthousiasme était fait, prévoyant quels efforts il lui faudrait déployer pour combattre ces dispositions grossières et faire jaillir, dans quelques âmes, une étincelle de foi véritable, Jésus « ne se fiait » à aucun de ces adeptes du premier jour et demeurait calme au milieu des acclamations (2). Mais comme, à ce moment là, il était le seul qui pût sainement juger de la situation et faire la critique des dispositions populaires, comme seul il connaissait ce qu'il était et pouvait mesurer la distance qui séparait le but dernier de son œuvre du résultat de sa première tentative, c'est dans sa pensée intime que l'historien, par une nuance digne d'admiration, place la restriction mentale qu'aucun autre à cette heure n'aurait pu formuler. « *Jésus ne se livrait pas à eux parce qu'il les connaissait tous* » et qu'il savait bien de quelles espérances se nourrissaient ses contemporains (3).

C'est dans le mouvement populaire que nous venons de décrire qu'il faut chercher les premiers éléments, le point de départ d'un parti qui devait jouer dans le ministère de Jésus un rôle très important. Conformément à notre plan, nous nous efforcerons de mettre ce parti en lumière en distinguant son attitude et son action de celles des Judéens proprement dits. Les membres de

(1) Reuss. *Th. Joh.* p. 140.
(2) Jean, II, 25.
(3) Jean, II, 24, 25.

ce parti, étant groupés autour de ce principe ou de cette idée que Jésus n'était autre que le Messie promis, seront désignés dans cette histoire par le terme de « *Messianistes* ».

En même temps que ce groupe se formait au sein du peuple, il s'en dessinait un autre dont il n'est pas moins intéressant de marquer les origines et qui devait, lui aussi, jouer un rôle important quoique plus effacé : nous l'appelons le groupe des « *Pharisiens modérés* ».

Si l'opposition des Judéens avait été vive et immédiate, on ne peut pas dire qu'elle eût été unanime. Après l'enquête malveillante des hiérarches, Jésus, nous l'avons vu, ne s'était pas laissé arrêter. On lui avait demandé un signe : il en avait donné plusieurs. De plus il avait certainement exposé oralement les projets dont son attitude au Temple avait été l'expression symbolique : il avait expliqué sa conduite et ses intentions (1). Si les Judéens avaient été plus simples de cœur, ces preuves et ces explications leur auraient suffi et ils seraient revenus sur leur première détermination, et c'est ce qui serait arrivé, sans doute, si leur motif, au lieu d'être moral, n'avait été qu'intellectuel. Les Saducéens et beaucoup de Pharisiens avaient donc été trop froissés dans leur amour propre et atteints dans leurs intérêts pour revenir facilement à des sentiments meilleurs, mais il y avait, parmi eux, des hommes au cœur droit qui travaillaient eux-mêmes au maintien et à l'extension de la piété pure en Israël. Ces hommes dont la probité, au dire des Talmuds eux-mêmes (2), contrastait avec l'hypocrisie générale, s'étaient tenus sur la réserve. Sans les convaincre, Jésus les avait impressionnés. Les miracles ne les avaient pas persuadés de sa messianité, car ce qu'ils attendaient eux aussi du Messie, c'étaient des prodiges d'une autre nature, des signes célestes, mais ils les avaient pénétrés de respect. Les paroles du Maître sans leur démontrer la légitimité de son œuvre, leur avaient donné une haute idée de sa sagesse et de ses vertus. Fi-

(1) Jean, III, 12 εἰ..... εἶπον ὑμῖν. Voyez p. 23, note 1.

(2) Babylone, *Sotah*. 22 b. : Jérusalem, *Berakhoth*, 13 b. ; V. Stapfer, *Palestine*, 270-71 ; Cohen, « *Les Pharisiens* » Introd. VI.

dèles à leur propre doctrine, ils estimèrent qu'un homme qui parlait et agissait ainsi ne pouvait être qu'un Rabbi investi d'une mission divine. Ce qui les arrêtait encore, c'était précisément la question de droit ; l'origine, la nature du nouveau venu n'étaient pas claires pour eux : ils résolurent de s'en informer plus exactement (1).

A la tête de ce groupe se plaça un personnage de distinction, membre du Sanhédrin, Nicodème. Sa science, sa droiture, son caractère énergique le désignaient tout naturellement pour mener à bonne fin l'enquête projetée. Cela n'est pas de la fiction. Différents traits recueillis dans le IV[e] Evangile et dans les Synoptiques révèlent l'existence de cette fraction pharisienne et rendent hommage aux qualités de son chef. Il s'agissait de ne pas éveiller la susceptibilité de la majorité et de ne pas donner une sorte d'approbation implicite à l'enthousiasme populaire, en lui montrant un sanhédriste des plus influents s'entretenant librement avec le Novateur. Pour ces raisons de simple prudence et nullement par crainte ou par lâcheté, Nicodème vint trouver Jésus *de nuit* : c'était d'ailleurs une coutume d'attendre que l'obscurité fût venue pour tenir des conférences de ce genre (2). Savoir ce qu'était son interlocuteur, d'où il tenait son droit, s'il n'était pas un ou le Messie tel était, dans notre conception, le but du Pharisien ; il voulait reproduire, mais d'une manière sérieuse et bienveillante et en le poussant plus loin, l'interrogatoire fait au Temple. Ainsi en avait-on déjà usé avec le Baptiste (3). Ayant trouvé Jésus, il commença donc par protester de la pureté de ses intentions, et il le fit simplement, avec franchise, sans aucune nuance d'ironie : lui et les siens avaient sincèrement éprouvé, en face de Jésus, l'impression qu'il était un Maître, un homme venu de Dieu. En termes brefs, il rendit compte de cette impression (4) ; si, après l'avoir ressentie, ils n'avaient pas souscrit immédiatemenl au pro-

(1) Néander v. d. J. p. 42-43.

(2) A. Wabnitz : Cours sur la « Vie de Jésus ».

(3) Jean I, 19, sq.

(4) Jean III, 2.

gramme nouveau, c'était que.... ici Jésus, pressentant la question directe, interrompit son interlocuteur. « Il vous importe moins de savoir qui je suis, lui répondit-il, que de croire à l'œuvre que je viens accomplir (1), or ce que je vous annonce c'est qu'il faut que vous naissiez de nouveau, que vous receviez le baptême de l'esprit ; quand vous comprendrez et admettrez cela, alors vous comprendrez qu'il est nécessaire que le fils de l'homme soit élevé et pourquoi Dieu a envoyé son Fils dans le monde ». Les Pharisiens modérés devaient être tardifs à croire à cette nécessité, mais, au lendemain de la résurrection, beaucoup d'entre eux devaient embrasser définitivement la foi.

Nicodème comprit-il la pensée profonde qui lui était exprimée? il est permis d'en douter : la simplicité de ses réponses (2) montre combien l'enseignement nouveau dépassait le niveau de son intelligence ; mais, si l'entretien avait peu accru ses lumières, il avait assurément affermi ses dispositions bienveillantes. Jésus, en effet, l'avait accueilli avec la plus grande douceur et lui avait répondu avec cordialité et en rendant hommage à sa réputation de sagesse (3). Il se retira, décidé à rester en dehors du mouvement hostile inauguré par les Judéens et même à y résister si l'occasion s'en présentait. Le groupe des Pharisiens modérés, groupe réduit, obscur, timide, mais d'autant plus digne d'occuper une place dans l'histoire qu'il était plus difficile pour lui de faire entendre la protestation de la conscience, était désormais constitué (4).

(1) Jean III, 3, sq.

(2) Jean III, 4, 9.

(3) Jean III, 10.

(4) L'existence de ce groupe modéré est un fait historique trop bien appuyé et trop important pour qu'on puisse le contester ou le négliger. Mais il n'en faut pas exagérer l'importance. M. Cohen s'efforce, dans un but apologétique, de démontrer que ces modérés furent le grand nombre et que si, comme on ne peut le nier, il se trouva à côté d'eux des Pharisiens assez malveillants pour faire cause commune avec les Saducéens et les pires ennemis de Jésus, on ne saurait les considérer que comme des individus isolés et indignes du parti. C'est là une thèse historique contraire à l'histoire. D'après celle-ci, les mem-

Bien loin donc de couper court, comme ils l'avaient espéré, à toute difficulté nouvelle, les Judéens en interdisant à Jésus l'entrée du Temple avaient indirectement favorisé l'éclosion dans la ville de deux mouvements également inquiétants. Ces succès qui auraient dû les impressionner, ces témoignages, qui, s'ils avaient été des hommes droits de cœur, les auraient amenés à des réflexions salutaires, augmentèrent au contraire leur exaspération. Que l'enthousiasme de la foule fût bien éloigné de la foi telle que Jésus cherchait à l'inspirer ; que la sympathie des modérés fût insuffisante à ses yeux, ils ne le pouvaient distinguer. Il ne leur vint pas à la pensée que Jésus désavouât le mouvement populaire qu'il avait provoqué par ses miracles : ils ne virent en lui qu'un Novateur menaçant parce qu'il était bien accueilli. L'incident du Temple les avait froissés, ce qui suivit les irrita. Si le zélateur s'était borné à cette seule protestation, si son échec l'avait découragé, ils ne s'en seraient pas préoccupés davantage et auraient gardé vis-à-vis de lui l'attitude dédaigneuse qu'ils avaient affectée le premier jour ; mais il agissait sur le peuple et c'est là ce qui les touchait au vif ; il triomphait sur la place publique et cela ne pouvait les laisser froids. Ils se voyaient menacés dans leur popularité par une popularité nouvelle et qui, à en juger par ses débuts, pourrait devenir immense. C'était leur inté-

bres de la fraction modérée ne furent jamais que l'infime minorité. Que Nicodème et quelques-uns de ceux qui s'étaient réunis autour de lui aient conçu à l'égard du Novateur des sentiments de bienveillance, il faut le rappeler à leur honneur, mais cela ne contredit en rien l'attitude hostile de la majorité. L'exception n'infirme pas le fait. L'Evangéliste désireux de noter non seulement les grands traits mais aussi les détails originaux de l'histoire, rappelle la démarche de Nicodème pour marquer l'origine du mouvement secret qui entraîna du côté de Jésus quelques hommes haut placés. Ces hommes, leur position même les retint d'agir au grand jour, aussi furent-ils peu connus du vivant même de Jésus. Mais Jean qui avait sur l'histoire de ce temps des renseignements inédits et des souvenirs personnels tint à distinguer de l'ensemble des Pharisiens un certain nombre d'individualités dignes de respect. Les Synoptiques l'avaient fait vaguement : il compléta et éclaira leurs indications. Mais cette exception même faite pour quelques-uns vient confirmer les dispositions malveillantes du plus grand nombre.

rêt le plus cher qui se jouait, leur existence même qui était mise en question. L'occupation romaine et la domination hérodienne avaient déjà trop limité leur pouvoir et leur influence pour qu'ils vissent d'un œil indifférent un nouveau venu leur dérober ce qu'ils avaient conservé de sympathies populaires. Encore leur inquiétude eût elle été moindre s'ils s'étaient sentis solides dans leur position et riches d'amitiés ; mais ils n'ignoraient pas que le peuple ne les aimait guère. Le joug imposé par un clergé fanatique est particulièrement odieux à ceux qui le portent, lorsque ce clergé s'en décharge lui-même. (1) Ils comprenaient l'ascendant que pouvait prendre un homme nouveau dont le langage enflammé s'autorisait de prodiges inconnus à cette génération. Et qui ne l'aurait compris comme eux ? quelle est la caste sacerdotale qui, refusant de reconnaître ses torts et de réformer sa conduite, n'aurait eu un mouvement d'indignation et de colère à la vue de cette foule versatile se pressant sur les pas du thaumaturge qui la subjuguait ? Est-il besoin de textes pour saisir et dépeindre cette situation ? Elle est implicitement décrite dans le IV[e] Evangile. Elle est d'ailleurs de toutes les époques. La nôtre, au besoin, pourrait reproduire ce tableau d'un clergé si jaloux de sa popularité qu'il lui sacrifie tout, la vérité même, et que tout homme nouveau devient pour lui un ennemi qu'il excommunie et qu'il martyrise. Au reste, si l'on estime que nous amplifions et imaginons à plaisir, nous demandons que l'on attende pour nous juger, d'avoir lu la suite de cette histoire.

Tous ces sentiments de colère et de crainte, se firent, à notre idée, immédiatement jour dans le cœur des Judéens. Ils étaient gens trop fins pour ne pas prévoir le danger et trop décidés pour ne pas le prévenir. Mais ceux d'entre eux qui furent le plus vivement émus ce furent précisément les Pharisiens. Autant la question d'intérêt mercantile avait touché les Saducéens, que l'invective de Jésus avait tout particulièrement visés et atteints, autant la question d'intérêt social leur fut sensible. Par leur caractère même, ils étaient destinés à devenir amis sincères, s'ils croyaient,

(1) Mt. XXIII, 4.

mais ennemis fougueux, s'ils ne croyaient pas. Plus que les Saducéens que leur tempérament facile et leurs tendances aristocratiques éloignaient de la foule et rapprochaient des étrangers, ils avaient besoin, pour se maintenir, des sympathies du peuple. En contact constant avec lui dans la synagogue, lui appartenant souvent par leur naissance, cherchant sans cesse à relever en lui le sentiment de la dignité nationale, ils avaient fini par devenir ses représentants incontestés : ils étaient les socialistes d'une époque dont les Saducéens étaient les aristocrates (1). Les meilleurs d'entre eux, les plus rares, conséquents avec eux-mêmes étaient aimés et respectés ; les autres méprisés et redoutés. Tous exerçaient une influence, nuisible ou salutaire, et tenaient à ne point la perdre. Il suit de là que la popularité naissante de Jésus les atteignait d'une manière toute particulière et que le premier rôle dans le conflit devait forcément leur échoir. D'ailleurs, ils étaient admirablement faits pour s'en acquitter. Les Saducéens, cantonés dans le Temple comme dans une forteresse et attendant que Jésus vienne les y attaquer, ne seront pas moins haineux mais moins actifs. Eux au contraire, entreprenants, toujours prêts à la lutte, à la polémique, animés d'un zèle ardent pour toute question de prosélytisme populaire, organiseront la défense et ne laisseront pas à leur adversaire un instant de repos. Sans chercher à le comprendre, sans consentir à pactiser avec lui, ils s'enquerront de ses faits et gestes, le surveilleront, l'environneront de pièges ; ils déploieront l'activité la plus infatigable, stimulant les uns, blâmant les autres, agissant sur les disciples pour les ébranler, sur la foule pour l'entraîner, sur Jésus pour le confondre. Ils frapperont les transfuges, poursuivront les indécis, chercheront des auxiliaires de tous côtés et s'entremettront auprès des pouvoirs publics : ils seront, en un mot, la troupe légère et jamais lassée de cette armée dont les Saducéens formeront le centre. Ils mettront à combattre l'âpreté d'hommes qui luttent « pro domo suâ ».

(1) V. J. Cohen : « *Les Pharisiens* » 1, introd. XV-XVI; Renan reconnaît en eux le parti de la bourgeoisie libérale et éclairée.

Unis désormais sur le terrain de leurs intérêts, les Pharisiens et les Saducéens, la Synagogue et le Temple, se concertèrent-ils, pour organiser la résistance, pendant que Jésus était encore à Jérusalem ? cela est infiniment probable. En effet, aussitôt après l'entretien avec Nicodème, nous voyons que Jésus se retire de la capitale. C'est dans cette retraite même qu'il faut voir un indice des mesures hostiles, mais toutes secrètes, qu'on avait déjà prises contre lui. Il comprenait seul la gravité de la situation ; quant aux disciples, ils en voyaient plutôt le côté réjouissant. Ce n'était plus seulement le Temple qui lui était fermé, c'était Jérusalem qui devenait un séjour dangereux. De même que les Pharisiens avaient donné la main aux Saducéens pour lui interdire l'accès du premier, les Saducéens avaient appuyé les Pharisiens pour lui rendre difficile tout séjour prolongé dans la seconde. Des adversaires, sur tout autre terrain irréconciliables, s'étaient trouvés amis sur celui de l'intérêt. Par une mesure de prudence qu'il renouvela souvent dans la suite, Jésus se déroba. Peu de temps après (1), nous le trouvons en Judée. Les Judéens ne devaient pas tarder à l'y découvrir et à l'y poursuivre.

(1) Jean, III, 22, μετὰ ταῦτα.

CHAPITRE III.

LES DÉBUTS DE L'OPPOSITION

EN JUDÉE.

Jésus en Judée. — Il prêche le baptême; immense succès de sa prédication. — Ses Rapports avec le Baptiste; celui-ci est emprisonné. — Gravité de cet incident. — Jésus se sent menacé et quitte la Judée.

Nous n'avons pas à rechercher ici les motifs spéciaux qui poussèrent Jésus à rattacher momentanément son œuvre à celle du Précurseur. Peut-être l'insuccès de sa démarche dans le Temple et l'enthousiasme trop politique qu'il avait provoqué dans Jérusalem lui prouvèrent-ils que les esprits n'étaient pas préparés, comme ils auraient dû l'être, par plusieurs mois d'appels publics à la repentance, et que l'on avait encore besoin d'entendre des appels semblables pour comprendre la nature propre de sa mission. Son but fut, en tout cas, de s'adresser à la conscience des hommes de son peuple d'une manière plus générale qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Nous touchons ici au point central d'une progression dont la prédication en Galilée sera le sommet et sur laquelle nous aurons à revenir.

Parvenu en Judée, Jésus s'arrêta près du lieu où Jean baptisait encore lui-même (*car Jean n'avait pas encore été mis en prison*) (1), à Enon, près de Salim. Au lendemain des graves évènements qui s'étaient passés à Jérusalem, et étant données les dispositions qu'il avait reconnues parmi le peuple, Jésus devait éviter d'entretenir une erreur funeste sur son compte et prévenir toute application à sa personne des conceptions messianiques courantes ; cette sorte de réaction contre une tendance erronée il devait, s'il était fidèle à lui-même, l'observer pendant toute la durée de son ministère, non sans y trouver la source de grandes difficultés. Il s'abstint donc, à Enon, d'accomplir aucun miracle et se conforma à la méthode plus simple et plus intime du baptême. Mais, pour plus de prudence, afin d'éloigner l'attention de sa personne, de prévenir les manifestations populaires et de donner moins de prise au mécontentement des Judéens ; enfin et surtout parce que, selon certaines traditions, le baptême lui-même rentrait au nombre des signes de la messianité, il prit, pour lui, un rôle effacé et chargea ses premiers disciples d'administrer, à sa place, le baptême qu'il prêchait (2).

Ces précautions qui montrent la connaissance profonde que Jésus avait dès ce moment de la situation, résumée dans une recrudescence des espérances messianiques et dans l'attitude hostile de la Théocratie, avaient pour but non d'éloigner le peuple mais de calmer son effervescence. Elles ne l'éloignèrent pas. A la nouvelle de la présence du Nazaréen en Judée, une foule avide et curieuse accourt auprès de lui (3). Jean-Baptiste qui jusque-là n'avait cessé de réunir autour de sa personne une grande affluence se voit abandonné. A mesure que la popularité du Maître augmentait, la sienne décroissait. Ceux de ses disciples qui lui étaient restés fidèles, constatant, non sans amertume, que l'éclat de la renommée nouvelle éclipsait leur propre notoriété, ne purent dissimuler leur étonnement ou leur dépit ; ils s'en

(1) Jean, III, 24.

(2) Jean, IV, 2.

(3) Jean, IV, 1.

ouvrirent à leur maître : « *Celui à qui tu as rendu témoignage baptise*, lui dirent-ils, *et tous vont à lui* (1) ». — « *Il faut qu'il croisse et que je diminue* » répondit Jean. Peut-être, en parlant ainsi, l'énergique prédicateur de la repentance ne prévoyait-il pas lui-même jusqu'où devait aller son abaissement. A quelques jours de là, en effet, et tandis que Jésus poursuivait son œuvre à Enon, il était arraché à son champ de travail et jeté dans un cachot de la forteresse de Machéronte.

Dans la perpétration de cet acte de violence les responsabilités sont partagées. Hérode Antipas fut l'exécuteur ; les instigateurs et, dans le fond, les vrais auteurs furent les Judéens eux-mêmes ou plus spécialement les Pharisiens. D'Hérode vint la force, d'eux l'idée. Cette participation n'est pas une supposition sans fondements. Elle ressort de certaines paroles de Jésus. « *Ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu* (2) » dit-il un jour en parlant des rapports des Judéens avec le Précurseur. Elle est attestée par le trouble et le mutisme des Pharisiens lorsque, plus tard, il leur demandait si Jean venait de la terre ou du ciel (3). Mais surtout elle est démontrée, d'une manière décisive, par la conduite même de Jésus, en ce moment où nous sommes, conduite sur laquelle elle jette une pleine lumière et dont elle est la véritable explication.

Peu de temps, en effet, après la disparition du Baptiste, Jésus apprit de source certaine que les Pharisiens étaient parfaitement renseignés à son sujet et que rien dans sa conduite ne leur avait échappé (4). Voici ce qui s'était passé : pendant les premiers jours qui avaient suivi son départ de Jérusalem, ils étaient sans doute restés dans l'ignorance à son sujet, se demandant ce qu'il était devenu ; mais bientôt le bruit de sa présence en Judée était arrivé jusqu'à eux. On leur avait rapporté que les succès du second baptiseur dépassaient même ceux du premier si considérables

(1) Jean, III, 26, sq.
(2) Mat. XVII, 12 ; Mc, XII, 13.
(3) Luc, XX, 4, sq. ; Marc, XI, 30, sq.
(4) Jean, IV, 1.

qu'ils eussent été : c'est alors qu'intriguant auprès d'Hérode ils avaient fait incarcérer Jean. Ils avaient espéré que cette suppression produirait un effet salutaire ; il n'en avait rien été ; on leur avait promptement annoncé que l'emprisonnement de Jean n'avait en rien refroidi le zèle populaire ni produit l'intimidation qu'on était en droit d'en attendre ; que, loin de faiblir, l'enthousiasme avait augmenté autour du nouveau venu, lequel avait accueilli la plupart des disciples de Jean. A cette nouvelle, nous ne savons pas ce que firent les Pharisiens, mais nous pouvons juger de ce que furent à la fois leur émotion et leurs démonstrations hostiles par l'effet qu'elles produisirent sur Jésus. Celui-ci n'eut pas plus tôt appris à quel point ils se préoccupaient de la situation, qu'il prit une détermination importante ; leur connaissance exacte de sa position, l'attention avec laquelle ils le suivaient dans ses moindres mouvements lui parurent si graves qu'il n'hésita pas. Après le Temple, après Jérusalem, c'était la Judée même qui devenait un séjour périlleux. Si les Pharisiens avaient secrètement déterminé l'incarcération de Jean pour enrayer le mouvement populaire qui avait désormais deux chefs, si l'on avait ainsi traité le prédicateur de la repentance en qui l'on n'avait jamais voulu croire (1) et dont les éclatants succès étaient apparus comme un danger sans cesse grandissant, que ne ferait-on pas, de quels procédés violents et arbitraires n'userait-on pas envers lui Jésus. On le rejetait lui aussi, on le considérait comme plus dangereux encore puisque sa popularité, quoique plus jeune, était déjà plus étendue ; que n'allait-on pas tramer contre lui ? Si les Judéens avaient arrêté l'œuvre de l'un en le faisant saisir par les Hérodiens, par quelles secrètes machinations ne s'efforceraient-ils pas, ne s'efforçaient-ils pas déjà de couper à sa racine l'œuvre du second. On saisit facilement la justesse, la force, l'à propos de ce raisonnement a fortiori d'autant plus naturel dans la conduite pratique de Jésus qu'il est plus souvent employé dans son enseignement. En face de ces menaces Jésus jugea bon, cette fois encore, de se retirer : il ne pouvait con-

(1) Luc, VII, 30.

sentir à se laisser saisir avant d'avoir accompli sa mission jusqu'au bout; ce n'était pas timidité chez lui, c'était héroïsme; s'il préservait sa vie c'était pour la donner ; l'emprisonnement immédiat, un sort semblable à celui du Baptiste lui auraient assurément causé moins de douleurs que cette liberté qu'il tenait à garder ; mais l'emprisonnement c'était le silence et ce qu'il voulait avant tout c'était que sa parole ne fut pas liée. Sans tarder, il suspendit l'œuvre si prospère qu'il venait de fonder en Judée, abandonna ses nombreux adeptes et, promptement, suivi seulement de quelques disciples, par un chemin peu fréquenté des Juifs et qui lui permettait d'éviter les alentours de Machéronte, il se dirigea vers son dernier refuge, la Galilée (1).

La tentative de Jésus et celle de Jean avaient donc aux yeux des Judéens une valeur et une importance analogues. Ils étaient l'un et l'autre de puissants prédicateurs populaires ; le second s'était montré plus audacieux et plus ardent que le premier, c'était la seule différence qui les caractérisât. Pour la Théocratie, et en cela elle voyait juste, ces deux mouvements étaient connexes; ils relevaient du même principe; séparés, leurs deux chefs étaient dangereux; en se réunissant, ils doublaient le danger; c'était le diminuer de moitié que de provoquer l'arrestation de l'un d'eux. Or, si l'on arrêtait le Baptiste, ce n'était point parce qu'il disait être le Messie, il avait formellement décliné toute qualité de ce genre ; ni parce qu'il revendiquait le titre de fils de Dieu, il n'y avait jamais songé ; ni, enfin, sous prétexte qu'il enfreignait la loi sabbatique ou qu'il frayait avec des gens de basse condition : son vêtement de cénobite, sa nourriture d'ascète, sa

(1) C'est ici que nous rejoignons la tradition synoptique. Le IVe Evangile la complète et la commente. Ces deux relations bien loin de se contredire s'accordent ; elles font mieux que s'accorder, elles se justifient l'une l'autre, elles se prêtent un mutuel appui. De la réunion de deux esquisses insuffisantes, il résulte le tableau complet que nous venons de reproduire. Jésus rentra en Galilée après l'emprisonnement du Baptiste, disent les Sypnotiques : Jean l'affirme de même, mais il montre en quoi et comment cet emprisonnement était pour Jésus un motif de fuite.

résidence de solitaire étaient connus et vantés de tous, ce n'était donc pour aucun motif *dogmatique ou religieux* ; ce n'était pas d'ailleurs par ignorance et par suite d'une erreur que de faux rapports auraient fait commettre, car les Judéens avaient eu soin de se renseigner directement ; (1) ils s'étaient rendus eux-mêmes, prêtres et lévites, *pharisiens*, chargés d'une mission du Sanhédrin, sur les bords du Jourdain et là ils avaient recueilli, de la bouche même du Prédicateur de la repentance, l'aveu qu'il n'était pas autre chose qu'un Précurseur — c'était donc bien parce que l'on voyait un danger dans son influence, parce que l'on ne pouvait admettre qu'une autorité, illégitime du moment qu'elle n'était ni celle d'un Prophète, ni celle du Christ, supplantât celle du pouvoir légitime ; c'était, en un mot, pour des motifs d'intérêt social, par raison d'Etat ou plutôt de parti. Jean n'égarait pas le peuple, il ne trompait personne, il se donnait pour ce qu'il était ; il ne faisait que du bien, il appelait à la repentance, sans exercer de contrainte, on ne pouvait l'accuser d'aucun crime ; mais il se faisait aimer des foules, il les entraînait au désert, il les captivait, et, par là, il ébranlait la puissance des Pharisiens ; cela suffit pour lui susciter en eux des ennemis. Cette seule question d'influence et de popularité décidait de son sort, et cela est si vrai qu'en dehors de cette question, son arrestation même serait incompréhensible. Ce n'est pas en effet à un argument d'ordre religieux ou spéculatif, mais uniquement à un argument *d'ordre social* que le Tétrarque et les siens pouvaient prêter l'oreille au point d'agir comme ils l'on fait. Eh bien ! pour Jésus la situation est absolument la même. Si, dès les premières semaines, on commence à le poursuivre au point qu'il se retire en Judée ; si le coup subit porté au Baptiste lui paraît une menace si grave qu'il s'éloigne au plus tôt, ce n'est point essentiellement parce qu'il s'est montré décidé à tenter une réforme religieuse mais parce qu'en l'annonçant, il a frappé les Saducéens et les Pharisiens dans leurs plus précieux intérêts, les uns dans leur amour du luxe et des richesses, les autres dans leur popularité ; et si, dès le début, ceux-

(1) Jean I, 19 sq.

ci prennent une attitude particulièrement hostile et entrent en campagne en appliquant une mesure énergique, c'est qu'ils se sentent directement atteints et menacés pas l'ascendant incontestable que le nouveau venu s'est acquis sur les masses. D'un côté comme de l'autre, c'est l'intérêt qui a déterminé l'attitude première des Judéens, or l'intérêt c'est la passion et voilà pourquoi, dès le début, cette attitude paraît violente et passionnée. Avant donc toute manifestation contraire à la loi et à leurs yeux *antireligieuse*, avant toute affirmation contraire à la Dogmatique orthodoxe et à leurs yeux *blasphématoire*, avant que l'on n'ait pu porter contre le Novateur aucune accusation d'impiété dans les actes ou dans les paroles, avant tout cela, *les Judéens avaient donné le signal de la réaction* et commencé la persécution : persécution si manifeste et déjà si redoutable que du Temple Jésus s'était retiré dans la ville, de la ville en Judée et que, de Judée enfin, il se voyait contraint de fuir jusqu'en Galilée. Si donc l'on dit qu'au point de vue dogmatique et religieux le conflit n'éclata que plus tard et qu'il éclata subitement, violent et immodéré dès l'abord, l'on a parfaitement raison, mais l'on voit combien il est inexact d'inférer de là que le conflit n'eut aucune préparation et de prétendre que le IVe Evangile « ne parle pas d'une mésintelligence d'abord moins accusée et toujours croissante (1) ». Nous venons d'établir que, sur le terrain des intérêts, cette mésintelligence s'accusa dès le premier jour et qu'au moment où nous sommes elle est ouvertement déclarée ; cette sorte de reconstitution historique entièrement due au quatrième Evangile nous paraît seule capable d'expliquer d'une manière satisfaisante les évènements ultérieurs et de jeter sur les récits qui vont suivre la pleine lumière, sans laquelle ils demeureraient obscurs.

L'emprisonnement du Baptiste et la fuite de Jésus étaient pour les Judéens un double succès. Les Saducéens durent en féliciter leurs collègues Pharisiens. De ces deux succès le premier était complet et définitif : les cachots de Machéronte ne devaient pas

(1) V. Reuss. *Théol. Joh.* p. 169.

rendre leur prisonnier (1) ; le second ne l'était pas encore. Les Judéens ne se dissimulèrent pas que, bien qu'éloigné du centre, le Novateur continuerait à parler et remporterait peut-être de nouveaux succès ; mais désormais il était seul et l'on pourrait concentrer sur lui tous les efforts (2). S'il reparaît, si, en quelque lieu nouveau, sa présence se fait remarquer, on l'atteindra, on combattra sa popularité par tous les moyens possibles, on épiera les occasions favorables qui pourront s'offrir de mettre la main sur lui et de le réduire au silence par l'emprisonnement ; l'on ne sera satisfait que lorsque ce résultat sera obtenu. La tâche que les Judéens s'imposaient ainsi était, sans qu'ils s'en doutassent, supérieure aux forces humaines : en comptant sur leur persévérance, leur habilité, leur astuce, ils ignoraient à qui ils avaient affaire. Pendant près de dix-huit mois, ils lutteront sans succès : la résistance de Jésus augmentera leur fureur, sa prudence déjouera leurs complots. De son côté, il s'efforcera de les vaincre par la persuasion en rendant vaine leur violence, ce sera la PREMIÈRE PÉRIODE du conflit ; puis il désespérera de les entraîner et, tout en luttant encore, mais contre tout espoir, il rassemblera les siens et se préparera à mourir, ce sera la SECONDE PÉRIODE. Enfin, son œuvre d'Evangélisation étant accomplie, il abandonnera ses adversaires à leur endurcissement, désormais incurable, et se livrera lui-même à leurs coups, ce sera le DÉNOUEMENT.

(1) Marc, VI, 21-29 ; Mt, XIV, 6-12.
(2) Cf. Néander : *V. de Jésus,* II, p. 53.

SECONDE PARTIE

LE CONFLIT

Du Second Retour de Jésus en Galilée a l'avant-veille de la Dernière Paque
Décembre 28 au 5 avril, 13 Nizan, 30

PREMIÈRE PÉRIODE
Jusqu'a la fin de la Fête des Tabernacles.

Chap. I : Introduction. — Chap. II : La Fête des Purim. — Chap. III : Les Péripéties du Conflit en Galilée. — Chap. IV : La Fête des Tabernacles.

CHAPITRE I.

Introduction : Retour en Galilée. — Succès a Sichem et a Capernaum. — Période de repos et de transition.

Jésus quitte la Judée en décembre de l'année 28 plus de huit mois après le moment où il était entré à Jérusalem. On voit qu'au point de vue de la durée, rien n'est forcé dans nos précédents développements ; il y a là plus de temps qu'il n'en fallait aux Judéens pour se concerter, intriguer auprès des Hérodiens, obtenir main-forte, incarcérer le Baptiste et menacer Jésus d'un sort semblable ; d'autre part, est-il possible d'admettre, avec une opinion déjà mentionnée, que des hommes aussi actifs et re-

muants aient laissé s'écouler tant de semaines sans se préoccuper même d'un mouvement qui ébranlait toute la population juive (1).

La fuite mystérieuse de Jésus procura aux Judéens un moment de détente. Leurs inquiétudes se calmèrent. Cette retraite était pour le Novateur une première défaite qui en présageait d'autres. Le berger frappé, les brebis seraient facilement dispersées, le foyer d'enthousiasme en Judée promptement éteint. Mais l'horizon ne tarda pas à se charger de nouveau. Jésus, en très peu de temps, arriva en Samarie. Parti précipitamment, ayant marché longtemps, il était fatigué ; il s'arrêta à Sichem (2). Ce séjour, si court qu'il fût, se signala par de nombreuses adhésions. Beaucoup de Sichémites crurent spontanément à sa parole, déclarant reconnaître en lui « le Sauveur du monde » (3). De là, Jésus poursuivit sa route vers la Galilée (4), et, après un insuccès tout-à-fait local à Nazareth (5), où il ne fit que s'arrêter, il se

(1) L'on ne peut contester que la situation précédemment décrite soit conforme aux données du IVe Evangile ; en développant ces données, en cherchant à exprimer tout leur contenu, nous n'avons fait qu'user du droit de l'historien ; sans doute nous avons pu nous tromper dans nos appréciations, mais, quant au fond même de la situation, on ne saurait le rejeter sans repousser comme légendaires ou fictifs les chapitres I, II, III et IV, 1-3 de notre document. Or ce rejet entraîne une mutilation des Synoptiques eux-mêmes qui, comme nous l'avons déjà vu et le verrons encore, viennent corroborer de la manière la plus explicite le témoignage de Jean. A moins donc d'être, par principe, résolu à nier, l'on doit s'incliner devant des renseignements à la fois si sobres de mots et si riches de faits et d'idées.

(2) Jean, IV, 5, 6.

(3) Jean, IV, 42.

(4) Jean, IV, 43, 47, 54.

(5) C'est ici que nous plaçons le récit de Luc IV, 16-30. Cette combinaison est d'autant plus acceptable que, selon elle, l'incident de Nazareth se trouve placé, dans Luc comme dans Jean, immédiatement après le retour qui suivit l'arrestation et l'emprisonnement du Baptiste. En outre, elle a l'avantage de fournir une explication, au moins plausible, du fameux passage Jean, IV, 44. On se demande, à propos de ce passage, comment l'auteur a pu dire « *car* Jésus avait témoigné qu'aucun prophète n'est reçu dans son pays » au moment même où il rentre en Galilée : ce « car » paraît non une explication mais une

rapprocha de Capernaüm (1). Il était connu dans cette ville qu'il avait déjà habitée. Son retour avait été annoncé et appris avec bonheur. Le bruit de ses miracles et de ses succès en Judée l'ayant précédé dès longtemps, on accourt au devant de lui. Un personnage important, le chef même de la Synagogue, implore et obtient de lui la guérison de son fils mourant (2). Ce miracle était, si l'on en croit le IVe Evangile, sans précédents en Galilée (3) : le premier avait été accompli d'une manière discrète, sous les yeux de quelques témoins seulement ; celui-ci l'est au grand jour, en présence d'une foule nombreuse. Jésus renouait ainsi, au milieu d'admirateurs dont un grand nombre l'avaient acclamé à Jérusalem, au mois d'avril, la chaîne interrompue de ses œuvres miraculeuses. L'on se représente l'impression que cette dernière dut produire. Le chef de la Synagogue

contradiction. Si l'auteur s'est exprimé ainsi cela vient précisément de ce qu'il ne considère pas la Galilée comme le lieu spécial où Jésus avait été élevé : ce lieu c'est Nazareth (Cf. Marc, VI, 1, où Nazareth est appelé la *patrie* de Jésus). L'auteur veut donc dire : « Jésus en rentrant de Samarie se rendit et s'établit *à Capernaüm* et non pas, comme cela aurait paru naturel, à *Nazareth* qui était son propre village, car il avait déclaré lui-même qu'on n'est pas prophète dans son pays ». De cette manière toute contradiction tombe et l'on a un nouvel exemple de la délicatesse et de la précision de l'historien qui passe rapidement sur les faits connus, en n'y faisant qu'une allusion discrète. Remarquez aussi le mot « il fut bien reçu *des Galiléens* » (en général) par opposition aux Nazaréens (en particulier) qui l'avaient mal reçu. Une seule objection se présente ; elle est soulevée par la mention de miracles accomplis à Capernaüm « ὅσα ἠκούσαμεν γενόμενα. » v. 23. Mais il ne serait pas impossible que Jésus eût déjà fait quelques miracles lors de son premier séjour à Capernaüm (Jean, II, 12) ou plutôt ne pourrait-on pas admettre que Luc a commis ici une légère confusion corrigée par Jean, IV, 54 et que les Nazaréens ont voulu dire « Pourquoi n'accomplis-tu pas, au milieu de nous, tous les miracles dont nous avons entendu parler à Capernaüm » faisant ainsi allusion aux récits étonnants que l'on avait rapportés de Jérusalem après la première Pâque. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, les avantages de cette combinaison chronologique nous paraissent l'emporter de beaucoup sur les inconvénients et nous la maintenons.

(1) Jean, IV, 46.

(2) Jean, IV, 47, ss.

(3) IV, 54 : ce détail vient à l'appui de ce que nous disions à la fin de la note 5, p. 42.

en effet, avec toute sa maison, fit profession de croire (4) et devint comme la source première du grand courant de sympathie qui ne devait pas tarder à se développer parmi les Galiléens. Ainsi, chaque jour, loin de se simplifier, la situation allait s'aggravant. Au lieu de trois foyers d'adhérents il en faut maintenant compter cinq. En déterminant la fuite de Jésus les Judéens n'ont pas diminué sa popularité, ils l'ont étendue, augmentée; ce n'est plus une portion du pays, c'est le pays tout entier qui se trouve ébranlé, soulevé. Le péril n'est plus au sud seulement, il est au centre, il est au nord, il est partout. La progression dont nous avons parlé touche à son terme. Comme, sous l'action d'un vent puissant, l'incendie se propage d'arbre en arbre, prêt à dévorer la forêt tout entière, ainsi le feu de la parole et de l'esprit de Dieu avait couru du sud au nord d'Israël et menaçait de provoquer un embrasement général; et c'étaient les Judéens qui, par leurs efforts mêmes à enrayer ces progrès, en avaient favorisé la plus rapide extension : le méchant, a dit le sage, fait une œuvre qui le trompe.

Si donc les craintes des Judéens s'étaient quelque peu calmées après le départ du Novateur, elles se ranimèrent promptement. Peut-on admettre que ces hommes naguère si inquiets, si déterminés se soient dépréoccupés de la situation alors précisément qu'elle devenait plus grave ? Peut-on croire qu'ils aient cessé de s'enquérir de la conduite de leur adversaire au moment même où il semblait plus menaçant ? — Non sans doute. Ils comprirent, au contraire, que le moment du repos n'était pas venu; que l'action énergique était plus que jamais nécessaire, et ils auraient, à n'en pas douter, agi dès cette heure là, si Jésus de son côté, avait inauguré dès lors son ministère en Galilée et déployé toute son activité. Mais tout nous porte à croire qu'il la modéra plutôt et que son premier miracle à Capernaüm fut un fait isolé. Il ne voulait rien précipiter; il était résolu, mais patient. Il tenait à ménager ses adversaires; ils avaient rompu avec lui, lui n'avait pas rompu avec eux; il se proposait

(4) Jean, IV, 53.

de les appeler encore et pour cela voulait donner aux esprits le temps de se calmer. Faut-il conclure de là qu'il interrompit complètement son œuvre ? — Nous ne le pensons pas; une semblable inaction au milieu d'un ministère si important et d'ailleurs si limité, se comprendrait mal et serait en contradiction avec le caractère même de Jésus et certaines de ses paroles (1); mais nous croyons qu'il accomplit, pendant ce temps, une œuvre de préparation spirituelle analogue à celle qu'il avait poursuivie en Judée et qui devait lui faciliter l'inauguration de son ministère proprement dit en Galilée; seule sa méthode aurait changé; il aurait remplacé le baptême qui convenait aux populations du sud par un moyen d'action mieux approprié au milieu nouveau dans lequel il se trouvait, nous voulons dire la lecture et l'explication publiques des Ecritures dans les Synagogues dont Luc, IV, 17, nous donne le premier exemple.

Quoiqu'il en soit de ce temps d'attente, de cette période de transition entre les premières manifestations de Jésus et les efforts nouveaux qu'il allait tenter, quatre mois environ s'écoulèrent sans amener d'incident sérieux ni d'un côté ni de l'autre. Le mois d'Adar et la fête de Purim approchaient. Cette fête devait lui offrir une occasion favorable de reparaître dans la capitale; bien qu'elle fût l'une des moins importantes du calendrier juif, elle attirait dans Jérusalem un concours de peuple inusité (2). Or Jésus connaissait si bien les dispositions des Judéens à son égard, et ces dispositions sont si peu le fait de notre imagination, qu'il considérait, dès lors, comme imprudent de reparaître devant eux en temps ordinaire; en temps de fête au contraire, la foule devait lui permettre, qu'on nous passe l'expression, de garder plus aisément l'incognito et même de s'évader sans peine, au cas où ses adversaires en viendraient à prendre des mesures violentes. C'est là, à notre sens, ce qui contribue à expliquer pourquoi Jésus ne

(1) Jean, XI, 9; Luc, XIII, 33.

(2) Voyez sur l'affluence des foules à Jérusalem les jours de fête : Stapfer, *Palestine*, p. 419.

parut jamais à Jérusalem en dehors des solennités publiques; car quant à l'opinion selon laquelle il se serait fait un devoir, comme juif, de célébrer ces solennités, elle est contredite par sa conduite même (1). Voilà aussi pourquoi l'auteur du IV[e] évangile n'a pas cru nécessaire de spécifier en cet endroit le nom de la fête dont il s'agissait, ce qu'il n'aurait certainement pas manqué de faire si Jésus s'y était rendu dans un but religieux. Remarquons enfin que notre point de vue vient confirmer, à sa manière et non sans bonheur, l'opinion qui voit dans la ἑορτή de Jean V, 1, la fête de Purim : il est en effet, parfaitement logique d'admettre que Jésus ait saisi, pour revenir à Jérusalem, la première occasion (1) qui se présentât à lui, après sa longue attente en Galilée, et non la seconde, comme nous devrions le reconnaître si cette ἑορτή était une fête de Pâque.

(1) De décembre 26 à avril 29, c'est-à-dire pendant la durée du ministère de Jésus, les Juifs célébrèrent 13 fêtes principales (1 en 26; 5 en 27; 5 en 28; 2 en 29). De ces 13 occasions 4 seulement attirèrent Jésus à Jérusalem, sans qu'il paraisse même s'être livré à aucune pratique religieuse. (V. Néander. V. de J. tome II, 11.

(1) Quant à la fête de la Dédicace de l'année 27 elle s'était célébrée en décembre, au moment où Jésus s'enfuyait de la Judée : il n'avait donc pu se rendre à Jérusalem à cette occasion. Peut être même est-ce à cause de cette fête, qui attirait nombre de pélerins sur les routes, qu'il avait évité Jéricho et le chemin ordinaire le long du Jourdain.

CHAPITRE II.

LA FÊTE DES PURIM.

Mars 29.

Second séjour de Jésus a Jérusalem. — Ses intentions a l'égard des Judéens : il les met de nouveau entre leur conscience et leur intérêt. — Guérison de l'impotent de Béthesda. — Les Judéens commencent la persécution. — Jésus invoque le témoignage de son Père céleste. — La persécution redouble. — Jésus quitte Jérusalem.

Jésus quitta la Galilée. Cette fois, les dispositions des Judéens lui étaient connues mieux encore que la première. Il sait qu'il marche au devant du danger : aussi agit-il avec une extrême prudence. On a insisté souvent et non sans raison sur cette pensée que la grandeur morale du Seigneur se révèle, avec éclat, dans sa modération même. Il est tout puissant; il pourrait se permettre toutes les témérités ; il n'en commet aucune ; il n'abuse jamais de son pouvoir. Vrai fils de l'homme, il se soumet à sa condition terrestre et se plie à toutes les lois de la prudence humaine. Ici cette modération est bien remarquable. Se sachant recherché, poursuivi, il évite toute manifestation éclatante. Il entre

à Jérusalem presque seul, sans bruit, en inconnu non en maître (1). Une fois arrivé, il a recours, pour révéler sa présence, à un acte d'ordre privé et non public comme la première fois : la guérison d'un impotent dont il n'est pas connu et auquel il ne se fait pas tout d'abord connaître (2).

Il est évident qu'un tel acte n'était pas le fait d'une rencontre fortuite. S'il est indigne d'un homme sage d'agir sans mûre réflexion, à combien plus forte raison le serait-il du Fils de Dieu lui-même, dans les circonstances particulièrement graves où il se trouvait. En guérissant l'impotent de Béthesda, qu'il connaissait pour l'avoir vu sans doute lors de ses précédents séjours à Jérusalem, il réalisait donc un projet longuement médité et poursuivait un but aussi déterminé que celui qu'il avait cherché à atteindre, onze mois auparavant, par la purification du Temple. Ce but généralement aussi peu étudié que le précédent, nous devons nous efforcer de le mettre en lumière ; nous voudrions d'ailleurs ne rien prêter à Jésus et simplement nous rendre compte, autant qu'il est possible, de ce que furent ses intentions et sa pensée.

Par sa première manifestation, Jésus, on s'en souvient, s'était efforcé de déterminer, entre la conscience et l'égoïsme de ses futurs adversaires, un combat dans lequel il espérait que la première resterait victorieuse. Il avait échoué ; la passion l'avait emporté, la résistance judéenne avait dès lors été décidée et cette décision, fortifiée par les évènements subséquents, avait été le premier pas fait vers l'endurcissement. Mais cet endurcissement était loin d'être encore définitif. Ce que Jésus désirait donc, en arrivant à Jérusalem pour la seconde fois, c'était annuler, pour ainsi dire, ce premier résultat, en provoquant chez les Judéens une décision nouvelle et toute contraire à la précédente. L'homme ne peut revenir sur une détermination antérieure que par une détermination inverse ; un acte de volonté ne peut être contrebalancé ou détruit que par un autre acte de volonté ; mais le temps et l'habitude ayant pour effet de permettre à la première

(1) Jean, V, 1.

(2) Jean, V, 5, sq ; 6, sq.

détermination de jeter dans l'individu des racines toujours plus profondes, la seconde devient chaque jour plus difficile et plus improbable ; et voilà pourquoi l'espoir de Jésus était moins vif, lors de cette seconde tentative, que lors de la première, et pourquoi ce nouvel essai revêtait un caractère particulièrement solennel. S'il réussissait, ses adversaires deviendraient aptes à recevoir ses enseignements et prendraient rang parmi ses disciples, s'il échouait, au contraire, ils ajoutaient une seconde décision à la première, s'engageaient plus avant dans la voie de l'endurcissement et faisaient un second pas vers cet état moral *incurable* dont l'Ecriture parle souvent (1). Qu'on le remarque donc bien, le but de Jésus était, ici encore et comme toujours, essentiellement spirituel et *moral*. Ce qu'il voulait provoquer chez ses adversaires ce n'était pas une adhésion *intellectuelle*, un assentiment de la raison ; c'était un mouvement plus profond, un libre retour, un acte spontané et volontaire, et, pour parler avec lui, une μετάνοια, une conversion (2).

Pour provoquer cet acte de volonté qu'il désirait ardemment voir se produire dans le sens favorable, Jésus proposa, comme la première fois, à ses adversaires, une sorte de dilemme qu'ils furent mis en demeure de résoudre librement. Une simple guérison n'aurait pas présenté ce dilemme et n'aurait exercé aucune action décisive sur les Judéens ; il en était tout autrement d'une guérison *au jour de sabbat ;* ce fut donc ce jour là qu'il guérit l'impotent en lui disant « Emporte ton lit et marche » (3). Par la guérison, il montrait clairement qu'il servait la cause de Dieu et que Dieu était avec lui ; par la guérison *au jour de sabbat*, il donnait aussi nettement à entendre qu'il ne voulait pas servir celle des hommes et qu'il se mettait au dessus des préceptes excessifs de la tradition rabbinique. Il place donc ses adversaires entre Dieu, l'auteur incontestable (selon eux) de la guérison, et eux-mêmes, les auteurs ou observateurs des prescriptions tradi-

(1) Héb., XII, 4, sq. ; I Jean, V, 16.

(2) Luc, XIII, 3.

(3) Jean, V, 8.

tionnelles : « l'impotent guéri ou l'impotent transgresseur, vos ordonnances ou moi, la loi des préceptes ou la loi morale, en d'autres termes et comme la première fois, le bien ou le mal, la conscience ou le cœur, Dieu que je représente ou vous-mêmes dans la tradition, choisissez ». Pour suivre Christ et croire en lui, il faut abandonner quelque chose, il faut s'abandonner soi-même : refuser de le faire, c'est abandonner Christ.

Tel était encore une fois le dilemme qui s'offrait au libre choix des hiérarches. Mais, dira-t-on, *les Judéens ne pouvaient pas ne pas punir la transgression, puisque la loi l'ordonnait ainsi ;* leur devoir était de frapper le transgresseur ; en ne le frappant pas ils manquaient à leur devoir et, dès lors, la solution du dilemme dans le sens négatif leur était imposée. Cela serait vrai si la prescription avait été de loi divine ; dans ce cas, Jésus aurait apporté la contradiction au sein de Dieu lui-même, et les Judéens, mis entre la loi mosaïque, représentant autorisé de Dieu, et le miracle, représentant du même Dieu, seraient excusables d'avoir incliné du côté de la loi — mais la défense de guérir et celle de porter des fardeaux n'étaient que des *interprétations humaines*; Jésus, en les enfreignant par une guérison miraculeuse, posait bien la question de savoir si Dieu l'emporterait sur l'homme ou l'homme sur Dieu ; affirmer dès lors que les Judéens ne pouvaient pas ne pas résoudre le dilemme dans le sens négatif ou humain c'est prétendre qu'ils devaient être, envers et contre tout, les esclaves de leurs *propres* traditions et qu'en aucun cas ils n'y pouvaient rien changer; en d'autres termes, c'est méconnaître leur caractère le plus distinctif, à savoir leur tendance excessive au rationalisme, au libre-examen. Jamais hommes en effet n'ont poussé plus loin les droits de l'interprétation personnelle (1). Il est donc bien évident, étant donnés ces droits, d'une part, et, de l'autre, le caractère tout humain des traditions enfreintes par Jésus, que s'ils l'avaient *voulu* ils auraient pu admettre la proposition suivante : « Un homme capable, par la

(1) Voyez le curieux épisode raconté par le Talmud. Baba-Meziah, p. 59 — Cohen, *les Déicides*, p. 45, sq.

» puissance de Dieu, de guérir un impotent malade depuis » trente-huit ans, est aussi en droit de comprendre à sa manière » et d'interpréter autrement que nous-mêmes un texte de loi » mosaïque ». Il semble même que, pour de tels hommes, il fût particulièrement facile d'admettre le droit, du moment que le pouvoir était manifeste. Pour s'élever contre l'un tout en constatant l'autre, il fallait être, en principe, résolu à le faire.

Ils le firent. Loin de mettre à profit l'occasion qui leur était offerte de revenir sur leur première décision, les Judéens l'aggravèrent par une décision nouvelle. Ici encore le dilemme fut résolu dans le sens négatif; plus promptement même que la première fois, la passion l'emporta sur la conscience; les ténèbres triomphèrent de la lumière; tant il est vrai que ces hommes ne pouvaient admettre la pensée qu'il s'élevât devant eux une autorité et une popularité supérieures aux leurs. Et que l'on ne dise pas qu'ils furent inconscients, qu'ils ne virent qu'un côté de la question et qu'ils n'entendirent rien au dilemme dont nous parlons. Nous tenons pour certain qu'ils en eurent conscience et qu'ils en saisirent toute l'importance : la situation était trop nette pour que sa signification réelle leur échappât. En s'opposant une seconde fois à Jésus ils sentirent qu'ils résistaient à un représentant de Dieu et partant à Dieu lui-même. Il y a là un phénomène explicable moralement qui n'est pas moins admissible historiquement. De même que leurs pères qui avaient persécuté et tué les prophètes (1) l'avaient fait *en pleine connaissance de cause et de propos délibéré,* de même ils se raidissaient contre Jésus tout en s'avouant à eux-mêmes qu'il était un représentant de Jéhovah : l'intérêt chez eux l'emportait sur la conviction ; l'orgueil étouffait la conscience. Or, nous le répétons, l'intérêt c'est la passion et la passion est précipitée dans ses mouvements et foncièrement injuste dans ses actes. Qu'on en juge.

L'impotent annonce aux Judéens que Jésus est l'auteur de sa

(1) Mt., XXIII, 37 ; Luc, XIII, 34 ; Luc, VI, 23 ; Mat., XXIII, 31, sq ; Luc, XI, 49-50, etc.

guérison (1). A cette nouvelle, leur émotion est grande. L'adversaire a osé reparaître à Jérusalem, il est dans ses murs, il a violé ouvertement le Sabbat ; le moment est venu d'agir, l'occasion doit être saisie ; immédiatement l'on entre en campagne ; sans perdre un instant, on commence les perquisitions (2), on met à rechercher le Nazaréen autant d'ardeur qu'il avait mis de prudence à se faire connaître ; voilà la précipitation. Voici l'injustice : deux hommes sont en présence ; l'un, par un acte caractérisé, a violé la prescription sabbatique, l'autre à simplement déterminé cet acte. Le conseiller n'est pas assurément plus coupable que l'auteur de la faute lui-même, en outre il a pour lui le prestige du miracle accompli. En admettant que les sanhédristes aient droit de vie et de mort sur l'un et sur l'autre, c'est évidemment l'impotent qu'ils doivent arrêter et châtier le premier. Or, tandis que celui-ci est simplement réprimandé, Jésus, concentrant sur lui toute l'attention, est immédiatement l'objet d'une poursuite violente. Pourquoi cette précipitation, pourquoi cette conduite, faible et insouciante à l'égard de l'un, arbitraire et emportée à l'égard de l'autre ? — il est impossible de le comprendre si l'on fait abstraction des antécédents. Admettre qu'à ce moment Jésus est pour les Judéens un personnage ordinaire, c'est rendre toute cette histoire inexplicable. Que l'on accepte au contraire la situation telle que nous l'avons décrite jusqu'à présent, que l'on se représente ces hommes inquiets, exaspérés par les derniers succès du Novateur, excités par une longue attente, et le récit de Jean acquiert toute sa netteté et toute sa vigueur. Bien plus, avec de tels antécédents l'explosion immédiate du conflit était à prévoir Les Judéens *décidés à agir dès avant la fête des Purim*, n'attendaient pour le faire *qu'un grief plausible :* ce grief ils le cherchaient, la violation du Sabbat l'apporta de la manière la plus heureuse et la plus inattendue. Loin donc d'avoir été la cause première, immédiate du conflit, la question religieuse en a été, contrairement à l'opinion commune, la cause *occasionnelle.*

(1) Jean, v, 15.
(2) Jean, v, 16.

Elle fut le signal du combat, l'étincelle qui met le feu aux poudres, la porte ouverte par laquelle se précipita au dehors toute l'animosité accumulée, depuis près d'un an, par le parti hostile. Le διὰ τοῦτο (1) de Jean désigne moins la raison profonde de l'opposition que le motif historique et, pour ainsi dire, extérieur de l'explosion, le chef d'accusation invoqué. Si la lutte religieuse éclata dès ce jour avec une ardeur inouïe, c'est que la transgression était venue, subitement, non pas *créer* les sentiments hostiles, mais rompre la digue qui avait jusqu'alors contenu ce flot amer ; c'est qu'elle avait procuré à un esprit d'hostilité mûr pour la persécution l'occasion de s'affirmer au grand jour.

Pour la seconde fois, les Judéens avaient ouvertement refusé de s'incliner devant l'autorité de Jésus : c'était le second pas vers l'endurcissement définitif qu'ils venaient de franchir. Convaincu que ses adversaires useraient du grief religieux dont ils s'étaient emparés et feraient tous leurs efforts pour le perdre par ce moyen là ; persuadé en tous cas que ses compatriotes s'apprêtaient graduellement à devenir les auteurs même de sa mort, Jésus, après ce nouvel insuccès, aurait pu se retirer de Jérusalem et commencer, dès ce moment, son ministère en Galilée. Il ne le fit pas. En face des efforts redoublés des Judéens pour s'emparer de sa personne (*efforts qui,* comme on le voit, *sont antérieurs à toute allusion à la Divinité)* il ne voulut pas laisser son œuvre incomplète et résolut d'opposer à ses adversaires l'argument le plus puissant qui vînt à l'appui de son autorité. Jusqu'alors il s'était présenté à eux comme un envoyé de Dieu ; ils avaient dû, tout en le combattant, reconnaître en lui ce caractère dont ses miracles faisaient foi ; mais ce qu'ils ignoraient encore c'étaient les liens d'une nature particulièrement étroite et intime qui l'unissaient à Celui qui l'avait envoyé. Ces liens il résolut de les leur révéler et de dresser ainsi devant eux la barrière la plus puissante qui pût s'opposer à leur résistance. C'est donc, comme on le voit, dans un but essentiellement *apologétique*, qu'il introduisit cette

(1) Jean, v, 6.

mention de sa Divinité; ce sont ses ennemis mêmes qui, par leur ténacité, l'ont contraint à la révéler (1). S'ils résistaient à cette affirmation solennelle comme à toutes les preuves précédemment données, il n'aurait plus qu'à les abandonner à leur aveuglement et à déployer, dans un milieu mieux disposé, une activité plus féconde ; s'ils se laissaient toucher, le passé pouvait encore être effacé, la perspective de leur participation au crime final être encore écartée. Mais, qu'on le remarque, étant donnée la situation morale dans laquelle ils se trouvaient, il était devenu presqu'impossible que cette mention de la filialité divine les touchât, infiniment probable au contraire qu'elle mettrait le comble à leur exaspération. Jésus se dissimulait moins que jamais cette probabilité grandissante. Si les Judéens avaient refusé de se soumettre devant des preuves visibles, comment se soumettraient-ils à l'ouïe de paroles contraires à leur dogme fondamental de l'Unité de Dieu? n'y avait-il pas tout lieu de penser que des paroles semblables seraient accueillies comme un blasphème? — Sans doute; mais cette probabilité ne devait pas empêcher Jésus de parler; en outre, si elle existait, ce n'est pas Jésus qu'il en faut accuser mais les Judéens eux-mêmes qui avaient, jusqu'alors, refusé de s'incliner devant son autorité de messager divin, et qui, par cette résistance, contraignaient le Maître d'en venir à des « révélations plus excellentes » (2). En allant de preuve en preuve, d'affirmation en affirmation, Jésus endurcissait ses adversaires, c'est vrai, mais par leur propre faute: c'est ainsi que l'Ecriture peut dire que Dieu endurcit les hom-

(1) Les Synoptiques ne relatant aucun des faits qui se sont passés à Jérusalem avant la dernière semaine, ont dû omettre les révélations que Jésus avait été entraîné à faire au sujet de sa Divinité. Le IVe Evangile au contraire s'occupant presqu'exclusivement de raconter les débats dans la capitale a été conduit à faire une large place à ces affirmations importantes que la résistance de ses adversaires le contraignit à formuler plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. Il n'y a donc aucune contradiction entre les Documents: il y a au contraire fidélité parfaite de part et d'autre à la méthode particulière que les auteurs respectifs s'étaient proposé de suivre.

(2) Comparez la situation de Paul, II, Cor., XII, 1, sq.

mes, tout en les déclarant responsables de cet endurcissement même (1). Nous touchons ici à un moment capital de notre histoire en même temps qu'au point le plus délicat dans la recherche des causes du conflit. Les Judéens, disent leurs apologistes, étaient dans l'impossibilité de croire aux affirmations de Jésus relatives à sa filialité divine et, du moment qu'ils n'y pouvaient croire, ils ne pouvaient pas ne pas le condamner à mort; ne pas le faire eût été transgresser leur propre loi. Mais en parlant ainsi, ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne veut pas voir, c'est que cette impossibilité de croire provenait beaucoup moins d'un certain état intellectuel que d'un ensemble de dispositions morales dans lesquelles ils s'étaient progressivement et volontairement engagés, et dont dès lors ils sont appelés à répondre.

Ces dispositions morales, l'affirmation nouvelle que Jésus s'apprêtait à prononcer aurait-elle pour effet de les affermir et de les développer ou de les briser et de les transformer, telle était assurément la question qui, à cette heure, remplissait son cœur d'émotion et d'angoisse.

Elles furent affermies. A peine Jésus avait-il prononcé ces paroles destinées à justifier son acte en en faisant un acte de Dieu lui-même « *Mon Père travaille jusqu'à ce jour, moi aussi je travaille* » (2), que, pour la troisième fois, les Judéens se décidèrent dans le sens de l'opposition; mais, suivant une progression inévitable et logique, cette nouvelle décision les porta au degré dernier de la réaction. De même que Jésus avait été jusqu'au bout dans l'affirmation, de même ils allèrent jusqu'au bout dans la négation. Jusqu'alors ils n'avaient songé qu'à mettre le Novateur en lieu sûr comme auparavant le Baptiste, parce qu'ils n'avaient pas de motif suffisant pour excuser des mesures plus violentes, mais cette prétention à l'origine divine, ce titre de Fils de Dieu étaient

(1) V. toute l'histoire de la résistance de Pharaon : Exode, VII-XIV, Cf., VII 3, id., 13; et passim. Jean, XII, 39 : Rom., IX, 18; XI, 7-10; etc.

(2) Jean, V, 17, *jusqu'à ce jour*, est évidemment une allusion au sabbat lui-même.

un blasphème; cette divinisation de sa propre personne était de la part de Jésus un crime capital; ils le comprirent immédiatement et, sans attendre des explications plus précises, ils décidèrent de se saisir de lui, non plus seulement pour l'emprisonner, mais dans le but avoué de le faire mourir (1). Au grief *religieux* qui ne pouvait autoriser que des poursuites s'ajoutait ainsi le grief *dogmatique* qui introduisait la possibilité d'une accusation et d'une peine capitales. Ce second grief l'emporta naturellement sur le premier (2) et, dès cette heure, Jésus fut en *danger de mort*. Loin donc d'être la cause première de tout le conflit, la question dogmatique n'était elle aussi comme la question religieuse que cause seconde, ou plutôt, l'une et l'autre n'étaient que les armes mises au service d'une cause plus profonde, la première, la seule vraie, la cause morale, *l'intérêt*.

Assurément les Judéens ne s'étaient pas attendus à ce que la tâche leur fut ainsi facilitée. En peu de jours, deux griefs d'inégale valeur, mais puissants l'un et l'autre, leur avaient été offerts. Remarque bien importante et qui se présentera plus nettement encore dans la suite, ces griefs leur étaient fournis par leur adversaire lui-même. Celui qu'ils voulaient perdre leur prêtait lui-même des armes. Il donnait prise à l'attaque. Les moyens qu'il avait employés devaient le sauver ou le perdre ; s'ils entraînaient la conviction, il était sauvé : il était perdu, s'ils ne la provoquaient. Ne pas persuader les adversaires, c'était les armer contre soi. Jésus avait accepté cette alternative. En échouant à la fête des Purim il avait transformé, par ses propres actes et ses propres discours, une poursuite inique en poursuite d'apparence légale ; il avait fourni des motifs d'accusation légitime là où il n'y en avait que d'inavouables. Il mesura toute la portée de ces

(1) Remarquez la gradation de « ἐδίωκον οἱ Ἰουδαῖοι, (ỳ 16), à, ἐζήτουν αὐτὸν οἱ Ἰουδαῖοι ἀποκτεῖναι (ỳ 18).

(2) Rem. gradation de « διὰ τουτο (ỳ 16), à, διὰ τοῦτο μᾶλλον (ỳ 18). De tels détails n'ont pas été inventés après coup.

résultats et toutes les conséquences qu'ils pouvaient entraîner et se prépara à regagner la Galilée, mais, avant de partir, il s'adressa de nouveau à ses adversaires et résuma, pour ainsi dire, tout ce qu'il leur avait dit de lui et ce qu'il pensait désormais d'eux-mêmes. Il faudrait citer dans son entier cet admirable discours (1). Pressant d'abord et énergique, parlant de sa soumission à l'égard du Père avec une conviction que les mots ne peuvent pas rendre et qui se fait jour dans ces exclamations répétées : Amen ! Amen ! Jésus ne craint pas, en terminant, d'employer le blâme. Humble jusque dans le reproche, il déclare que l'offensé n'est pas lui mais son Père, puis, comme cette humilité n'exclut ni la franchise ni la fermeté. « Vous n'avez jamais entendu la voix » du Père, s'écrie-t-il ; sa parole vous ne l'avez pas en vous- » mêmes ; si vous l'aviez vous croiriez en moi, mais vous » ne *voulez*, pas venir à moi pour avoir la vie (2). *J'ai re-* » *connu* que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis » venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas, mais » qu'un autre vienne en son propre nom vous le recevrez (3). » Ne pensez pas que c'est moi qui vous accuserai devant le Père, » il en est un qui vous accusera, Moïse en qui vous avez espéré. » Si vous aviez cru en lui, vous croiriez en moi, mais si vous ne » croyez pas en ses écrits, comment croirez-vous en mes pa- » roles ? » (4).

Quelle émotion, quelle douleur contenue, quelle mélancolie dans cet admirable discours. Comme on sent bien qu'en le prononçant Jésus n'inaugure pas, mais clôt une période de longs et stériles efforts. A défaut de toute autre preuve, ces paroles suffiraient à démontrer combien la mésintelligence était déjà ancienne. De tels accents sont motivés : ils témoignent d'une longue résistance d'un côté, d'une longue patience de l'autre. C'était le premier reproche que Jésus adressât aux Judéens, ce n'était ni le

(1) Jean, v, 19-47.
(2) Jean, v, 37-40.
(3) Jean, v, 43.
(4) Jean, v, 47, V. de Pressensé. *Vie de Jésus*, p. 414 sq.

premier ni le dernier appel. Ils furent sensibles à l'un mais non à l'autre. Pour bien comprendre la colère que suscitèrent les allusions à Moïse, il faudrait pouvoir sonder ce qu'était l'orgueil de ces hommes. Leur amour pour Dieu, leur confiance dans le Patriarche étaient, à leurs yeux, inattaquables : contester l'un et l'autre c'était les atteindre en plein cœur. Mais si ces allusions augmentaient la fureur des adversaires, elles n'en étaient pas, comme on se l'imagine parfois, la cause et l'explication. C'est donner à un tel débordement de passions une source bien mesquine que de l'attribuer à l'amour-propre vexé (1). D'ailleurs, et à supposer même que les Judéens considérassent les paroles de Jésus comme des insultes, penser qu'ils aient pu en être irrités au point de le faire mourir, c'est mal les connaître et les trop honorer, eux qui faisaient de l'insulte un usage excessif et qui n'avaient même pas, dans leur code traditionnel, d'article qui l'interdît ou la réprimât (2).

Pour échapper aux poursuites immédiates de ses ennemis, Jésus quitta Jérusalem (3). L'opposition allait entrer dans une nouvelle phase. Forts de leur double grief, les adversaires allaient pouvoir désormais s'attribuer le noble rôle. Eux qui n'étaient dans le fond qu'une réunion d'envieux tremblant pour leur propre influence en constatant la popularité croissante du nouveau-venu ; eux qui avaient intrigué contre Jean-Baptiste dont l'autorité les gênait et l'avaient fait disparaître sous prétexte qu'il était un socialiste dangereux ; eux qui, depuis huit mois, complotaient sourdement contre Jésus, allaient apparaître maintenant comme les *défenseurs de la tradition méconnue, les vengeurs de la loi violée.* Avec une merveilleuse intelligence des situations, ils vont se poser dès lors en champions de ces causes vitales et se déclarer prêts à punir l'imposteur qui ose porter atteinte, par une affirmation sacrilège, à l'inviolable doctrine de l'UNITÉ DE JÉHOVAH. Très versés dans l'art de la discussion, ils vont trouver dans la question

(1) V. J. Cohen, « *Les Déicides* », p. 55-57.
(2) V. Stapfer, *Palestine*, p. 111.
(3) Jean, VI, 1.

religieuse et dans la question dogmatique des moyens d'attaque qu'ils sauront mettre à profit. Ils vont prendre l'offensive et, démontrant à tous que le Novateur n'est qu'un blasphémateur et un impie, revêtir leur opposition de couleurs avantageuses qui donneront le change sinon à leurs contemporains immédiats du moins à leurs historiens futurs. Cela nous amène en Galilée (1).

(1) Nous rejoignons ici la tradition synoptique. La date que nous assignons ainsi aux débuts du ministère militant de Jésus en Galilée nous paraît en accord non-seulement avec les antécédents racontés par le IVe Evangile, mais aussi avec l'état de choses dont les Synoptiques offrent le tableau, état de choses qui s'explique d'autant mieux qu'on le considère comme plus éloigné du Baptême de Jésus.

CHAPITRE III.

LES PÉRIPÉTIES DU CONFLIT EN GALILÉE.

Avril-Septembre 29.

Extension de la popularité en Galilée. — Les Députations Pharisiennes : leurs moyens d'action, résistance de Jésus. — Nouveau recours des Judéens a l'alliance hérodienne. — Le parti des modérés en Galilée. — Première tentative des Messianistes.

La suprême tentative qu'il venait de faire pour ramener à lui les membres de la Théocratie par l'affirmation de son autorité divine ayant échoué, Jésus ne poursuivit pas davantage une campagne qui lui aurait été promptement fatale. Jérusalem était un lieu de combat. Y séjourner eût été s'exposer, avant l'heure, à un coup de main de la part des Judéens. D'ailleurs, le vrai peuple ne s'y trouvait pas ou plutôt y était terrorisé par l'influence pharisienne. En face de l'opposition et des dangers croissants qu'il rencontrait, Jésus n'avait donc nul intérêt à demeurer dans la capitale et devait se borner à étendre et affermir son œuvre dans celui des trois centres où elle promettait de prospérer le mieux, en Galilée. Moins asservie à la Théocratie la population

de cette contrée était plus accessible à un enseignement « sans caractère officiel (1) ». Jésus y rentra.

Il était résolu cette fois, non plus, comme lors de son précédent retour, à observer un silence relatif, mais à se consacrer tout entier à son œuvre d'évangélisation populaire. Si la ville lui était fermée, les campagnes lui restaient largement ouvertes: elles étaient prêtes à le recevoir. Les miracles qui n'étaient pas parvenus à convaincre les sages pouvaient gagner le cœur des simples (2). A peine arrivé, Jésus eut, comme premier soin, de grouper définitivement autour de lui un certain nombre de disciples capables de recevoir son enseignement et de le seconder ensuite dans son œuvre. Ces hommes simples qui ne pouvaient lui être d'aucun secours auprès des Judéens, lui seraient, au contraire, des auxiliaires précieux auprès des villageois et deviendraient les dépositaires de sa doctrine. Il adressa donc un appel direct à quelques hommes choisis qu'il connaissait depuis longtemps. Sans avoir encore lié leur sort au sien par l'abandon définitif de leurs occupations ordinaires, ceux-ci étaient prêts à le suivre, au premier signal, en toute connaissance de cause. Lorsqu'ils aperçurent Jésus venant à eux sur le rivage du lac de Génézareth et qu'ils entendirent sa voix, Simon, André, Jacques et Jean n'eurent pas un instant d'hésitation (3). Il en fut de même, quelques jours plus tard, de Lévy le péager (4). Cette adhésion publique des hommes qui allaient désormais partager la vie itinérante de leur maître était une manifestation significative. A ce fait grave correspondit, dans la population en général, un mouvement plus considérable que tout ce qui s'était vu jusqu'alors. Depuis plusieurs mois ce mouvement se préparait, mais tant qu'il avait été surtout préoccupé de ses rapports avec les hiérarches, Jésus, comme nous l'avons dit, n'en avait pas provoqué l'explosion. A ce moment, au contraire, il le favorise de

(1) De Pressensé, *v. d. J.* p. 410.

(2) Mt, XI, 25.

(3) Marc, I, 16-20, parall.

(4) Luc, V, 27, sq. et parall.

tout son pouvoir. Sa présence aussitôt connue, on accourt de tous côtés. Jérusalem et la Judée (1) où le Maître avait laissé des partisans nombreux; Tyr et Sidon, la Décapole et la Syrie qui étaient déjà pleines de sa renommée (2), la Galilée au centre de laquelle il vient de fixer sa résidence (3), sont autant de foyers d'où part une émigration sans cesse grandissante : émigration surprenante si l'on considère, en s'en tenant à la tradition synoptique seule, qu'elle coïncidait avec la *première* apparition de Jésus, mais bien facile à comprendre si l'on se rappelle qu'en réalité, *depuis une année,* il n'était, dans tout le pays, question que de lui. On veut le voir, on veut l'entendre cet homme de bien, cet ami du peuple. Les chemins où il passe sont encombrés de malades : il les guérit (4). Les synagogues où il enseigne se remplissent d'une foule avide d'écouter sa parole. L'affluence est bientôt telle que ces lieux de culte accoutumés deviennent insuffisants et que Jésus se voit obligé, pour que nul ne soit privé d'entendre la bonne nouvelle, de l'annoncer en plein air (5). Alors commença cette série de discours dont la réunion constitue le sermon sur la montage. Jésus parlait familièrement mais avec force. S'adressant au bon sens, à la conscience de ses auditeurs il leur prêchait la nécessité d'une réforme spirituelle et morale. Il reproduisit devant eux, sous une forme plus simple et plus populaire, les explications qu'il avait vainement données aux Judéens. Sans renverser les prescriptions de la loi mosaïque, il donnait de cette loi qu'il respectait une interprétation nouvelle, plus large, plus profonde, moins littéraliste (6). S'élevant contre l'abus des termes injurieux, il annonçait les châtiments réservés à ceux qui les employaient (7). Il recommandait le pardon des offenses, la

(1) Marc, III, 7 et parall. Marc ajoute l'Idumée et la contrée au-delà du Jourdain.

(2) Mt, IV, 25, 24.

(3) Mt et Marc, loc. cit.

(4) Luc, IV, 40-41, parall.

(5) Mt, V, 1.

(6) Mt, V, 27, 32 ; Luc, XVI, 18.

(7) Mt, V, 22.

miséricorde, la tolérance (1). Il mettait ses auditeurs en garde contre les fausses accusations qu'ils entendraient porter contre lui. Il dénonçait ouvertement la justice des Pharisiens comme impropre à conduire au salut (2). Il osait même dévoiler leur hypocrisie dans des allusions transparentes auxquelles certainement personne ne se trompait et qui sont un indice évident des relations infructueuses qu'il avait déjà eues avec eux (3). Cette parole ferme du nouveau Rabbi, jointe à l'immense prestige que lui avait acquis sa puissance miraculeuse, produisait un effet extraordinaire. Il y avait dans cet enseignement quelque chose qui subjuguait la raison en saisissant le cœur ; les plus simples en étaient frappés. *Quelle différence,* s'écriaient-ils, *entre ces accents pleins d'autorité et les leçons vides, les discussions mesquines de nos Docteurs* (4). Enfin, ce qui ne contribuait pas pour la moindre part à l'extension de cette popularité sans précédent du Nazaréen, c'est qu'il entretenait des rapports étroits avec les hommes les plus humbles et même les plus discrédités. Il entrait chez tous, parlait à tous, n'avait de mépris pour personne et ne croyait pas indigne de lui de traiter avec douceur et compassion ceux que ses orgueilleux adversaires évitaient même de rencontrer du regard (5).

En présence de l'état de choses qui grandissait en Galilée et au lendemain des graves incidents qui s'étaient passés à Jérusalem, une surveillance limitée à la capitale n'était plus suffisante. Les Judéens devaient et pouvaient faire davantage. L'offensive leur était indiquée et d'ailleurs facile. Ils considérèrent comme urgent d'user des moyens d'action qu'ils possédaient désormais, de suivre le Novateur sur son propre terrain et d'engager la lutte là où son infatigable persévérance remportait de nouveaux succès. Se mêler à la foule qui se pressait sur ses pas, chercher à le

(1) Mt, v, 23, sq. 38 : Luc, v, 27-30.

(2) Mt, v, 20.

(3) Mt, vi, 1, sq ; 5-6 ; 16-18 ; vii, 3, 21, sq, etc.

(4) Mt, vii, 28, Luc, iv, 32.

(5) Mt, viii, 5-7, 14 ; ix, 18, etc.

perdre de réputation, répandre contre lui les accusations d'impiété et de blasphème capables d'ébranler la confiance populaire, tel devait être le rôle des émissaires du Sanhédrin. Ce rôle d'inquisiteurs, de diffamateurs publics, revenait de droit aux Pharisiens, vrais promoteurs de la réaction; ce rôle d'ailleurs était dans leurs goûts et leurs aptitudes. Depuis la députation envoyée à Jean Baptiste (1) jusqu'à Saul de Tarse qui reçoit du Sanhédrin un mandat de persécution, ce sont toujours eux que l'on voit se charger de ces missions qui demandent habileté et sang-froid. Quelques-uns d'entre eux accompagnés de docteurs de la loi (pharisiens eux aussi sans doute) quittèrent donc Jérusalem et se rendirent à Capernaüm où ils savaient trouver Jésus et où ils rencontrèrent un certain nombre de leurs collègues venus de Galilée (2). Alors commence une campagne dont les Evangiles synoptiques n'ont suivi et reproduit que les épisodes les plus marquants mais qui en compta sans doute un grand nombre. Les Pharisiens la mèneront vigoureusement. Jésus résistera avec non moins de fermeté et de constance. Aux questions insidieuses il opposera des démonstrations pleines de franchise; aux tentatives de meurtre il se soustraira par la fuite. Constamment en éveil, enveloppé de la malveillance de ses adversaires comme d'un filet dont les mailles l'auraient enserré vingt fois, si la main de Dieu ne l'en avait toujours délivré, sa vie en Galilée sera celle d'un suspect qui sait ses mouvements épiés et qui, malgré la faveur dont le peuple l'entoure, ira de lieu en lieu sans en avoir un pour reposer sa tête (3). Et voilà ce que l'on appelle « *parcourir la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle* » (4) ! Et l'on parle après cela de « *l'enivrement d'une vie qui s'écoule à la face du ciel,* « *des songes de ces nuits passées à la clarté des étoiles, sous le dôme d'azur d'une profondeur sans fin* » (5) !

(1) Jean, I, 19; Actes, IX, 2.

(2) Luc, V, 17, parall.

(3) Mt., VIII, 20; Luc, IX, 58.

(4) Renan. « *Vie de Jésus* », p. 126.

(5) Renan, *V. de J.*, p. 104.

Les agents pharisiens étaient à peine arrivés à Capernaüm qu'une première occasion s'offrit à eux d'entamer les hostilités; ils le firent cependant avec prudence, sans trop d'éclat, car ils n'ignoraient pas qu'une puissance redoutable, l'opinion publique, s'était mise du côté de leur adversaire et que, à Capernaüm mieux encore qu'à Jérusalem, les Galiléens qui l'entouraient lui serviraient au besoin de défenseurs. Pour lutter contre ce courant il fallait user de ruse, non de violence. Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, ce fut Jésus lui-même qui prévint l'attaque. Il enseignait dans une maison. De nombreux auditeurs l'entouraient, parmi lesquels il reconnut promptement les visages de ses adversaires jérusalémites. Sa confiance en son pouvoir miraculeux était déjà telle parmi les malades que, malgré l'obstacle, en apparence infranchissable, d'une assemblée compacte, quatre hommes parvinrent à déposer devant lui, à un moment donné, un paralytique couché sur son lit. « Homme, lui dit aussitôt Jésus, tes péchés te sont pardonnés » (1). A ce seul mot un frisson d'indignation parcourut le groupe pharisien. D'un commun accord, que l'entente préalable et les raisons que nous avons données de leur présence expliquent seules d'une manière satisfaisante, ils élevèrent une sourde protestation « *Que dit-il? il blasphème?* » demandent les uns — « *Il blasphème* » répondent les autres. Cette rumeur, gagnant de proche en proche et produisant un murmure confus, ne laissse pas d'impressionner la foule attentive à l'émotion subite des Docteurs. Mais aussitôt, Jésus, qui avait prévu l'effet de ses paroles, réitéra son affirmation avec plus de force et, pour prouver à tous qu'il avait le droit de pardonner les péchés, rendit la santé au malade. A cette vue, l'enthousiasme de la foule éclata; l'on glorifiait le Dieu d'Israël; une crainte respectueuse pénétrait tous les cœurs: l'on s'écriait que, de mémoire d'homme, l'on n'avait rien vu de semblable (2).

(1) Luc, v, 20. parall.

(2) εἴδομεν παράδοξα σήμερον, Luc, v, 26, parall.

Seuls les émissaires pharisiens étaient confus. Cet essai était un échec. Evidemment l'accusation de blasphème quoique discrètement introduite était prématurée. Elle était fondée sur un raisonnement parfaitement juste sans doute, mais incapable d'effacer dans l'esprit du peuple l'impression produite par l'éclat du miracle. Rendre cette foule avide de merveilleux (1) sensible à ce syllogisme compliqué : « Celui-ci pardonne les péchés — mais Dieu seul les pardonne — donc celui-ci se fait Dieu — donc il blasphème » au moment même où chacun attendait avec anxiété le spectacle d'un nouveau prodige, évidemment c'était trop demander. Le frémissement des Pharisiens fut sans action durable sur la foule et n'arrêta pas l'expression des sentiments populaires. Soit donc par une finesse politique dont ils étaient capables, soit que Jésus, affligé de l'endurcissement croissant de ses adversaires, ait jugé inutile de donner lieu, de nouveau, à l'application du grief de blasphème, le groupe militant eut recours à des moyens moins directs. S'il convenait de réserver à Jérusalem les accusations d'ordre dogmatique, les insinuations d'ordre religieux pouvaient produire beaucoup d'effet sur une population éminemment religieuse ; en outre, s'il était difficile d'agir sur la foule il était plus aisé et non moins important d'agir sur l'esprit des disciples en leur présentant des objections toutes pratiques. Déterminer des défections parmi eux c'était porter un premier coup, et non le moins sensible, à la réputation du Maître, c'était lui susciter des ennemis dangereux et ébranler sa popularité au sein de la foule indécise. On s'attacha donc à leurs pas. On fit appel à leurs sentiments de dignité ; on chercha à piquer en eux je ne sais quel amour propre malsain. Quoi ! votre maître se mêle à des hommes de bas étage, il mange avec des employés d'octroi, il fréquente des gens sans aveu, perdus de réputation, et vous suivez un tel personnage ! (2) On opposa leur vie facile non-seulement à l'existence sévère et rigoureuse des disciples pharisiens, mais aussi, argument plus habile et plus

(1) I Cor, I, 22.

(2) Luc, V, 30, sq. et parall.

spécieux, aux coutumes ascétiques des amis du Baptiste qui avait prêché la repentance lui aussi mais sans pour cela rejeter toute pratique sainte. « Quoi les johannites et nous, prions, jeûnons, et vous, hommes prodigues vous mangez et buvez! (1) — On alla plus loin, on introduisit la question légale. On leur reprocha non plus seulement des écarts de conduite mais des transgressions caractérisées. Elles devaient être peu nombreuses, car, malgré leur attachement à la personne du maître, ils étaient demeurés de fidèles israélites : pourtant on en trouva (2). Comme on ne les quittait guère de vue, on les surprit un jour occupés non pas à broyer des épis, ce qui était permis, mais à les arracher d'un coup, tige et racine, pour les froisser plus commodément dans leurs mains : « *Vous transgressez la Loi* » s'écria-t-on (3). En toutes ces circonstances et dans plusieurs autres assurément — car les Evangélistes esquissent simplement un état de choses que quelques traits suffisent à caractériser — dans toutes ces circonstances, Jésus lui-même, sans leur donner même le temps de répondre, avait pris la défense de ses disciples. Le blâme l'atteignant lui le premier, il avait rendu aux Pharisiens trait pour trait et reproche pour reproche ; et il l'avait fait à la fois avec tant de fermeté et de bonheur, d'élévation et de charité, que les efforts de ces espions pervers, de ces perfides tentateurs semblaient devoir être stériles. Ce n'était pas que les disciples fussent eux-mêmes bien affermis ni insensibles aux attaques, mais ils trouvaient en leur Maître un bouclier qui les couvrait sans cesse et éteignait tous les traits enflammés du malin.

(1) Luc, v, 33, sq. parall.

(2) Comment n'en aurait-on pas trouvé ? Les Pharisiens indiquaient 39 actions qu'il était interdit d'accomplir le jour du sabbat, mais chacune de ces actions présentait à son tour une foule de cas qu'il était toujours possible, moyennant l'interprétation personnelle, de considérer comme des transgressions. Les disciples de Schammaï étaient sur ce point d'une rigueur excessive et absurde et il est parfaitement logique de penser qu'ils se trouvaient en majorité dans la députation venue de Jérusalem. Cf. Stapfer, *Palestine*, ch. VII en entier.

(3) Luc, VI, 15, parall.

Cependant les tentatives de la mission pharisienne loin d'amoindrir le danger contre lequel elle luttait, l'accroissaient. Du moment que les Disciples ne faiblissaient pas ils se fortifiaient. Les tenter ainsi c'était leur rendre la personne de leur Maître plus chère et plus précieux son amour. Les Pharisiens étaient trop perspicaces pour ne pas s'en apercevoir. Ce résultat négatif de leurs efforts s'affirma bientôt de manière à ne leur laisser aucune illusion. Comme ils s'étaient mis à serrer leur adversaire de plus près, ils entrèrent avec lui dans une Synagogue au jour de Sabbat. Ils l'observaient (1). Jésus ne se lassant pas de renouveler ses essais de persuasion leur demanda « *s'il était permis de guérir en un tel jour,* » puis, sous leurs yeux, guérit un homme qui se trouvait là et dont la main était sèche. Ce nouveau coup d'audace les exaspéra à tel point qu'ils résolurent d'en revenir, en dépit de l'opinion et de l'enthousiasme populaires, aux expédients violents déjà mis en usage à Jérusalem. Il n'y avait décidément qu'un moyen ; en Galilée comme dans la capitale une nécessité s'imposait : s'emparer de la personne du Novateur. Aussitôt, (fait remarquable et qui vient confirmer d'une manière à nos yeux décisive toutes les « origines » de cette histoire), ils pensèrent que ce qu'ils avaient de mieux à faire était d'agir, sans plus tarder, auprès de ces mêmes Hérodiens qui, dans une circonstance précédente et analogue, avaient été si utiles. Il y avait des cachots à Tibériade (2) comme à Machéronte. Ce qui avait été fait pour Jean, on le ferait pour Jésus. Comme ils avaient obtenu l'incarcération du premier, ils obtiendraient celle du second. Il ne fallait pour cela qu'une raison plausible et la raison était facile à trouver dans les agissements du Démagogue galiléen pour le moins aussi redoutables que l'avaient été ceux du socialiste judéen (3). Tout cela est parfaitement clair. Immédiatement une conférence secrète (*συμβούλιον*) eut lieu, probablement à Tibé-

1) Luc, VI, 6 sq. et parall.

(2) Tibériade étant la résidence habituelle d'Hérode possedait une nombreuse colonie de païens et de juifs que les Pharisiens haïssaient.

(3) Josèphe. Arch. liv. XVIII, ch. V, § 2.

riade même, avec les représentants du parti d'Hérode (1). Tous étant d'accord sur la question de principe, *l'arrestation*, on aborda celle des voies et moyens (ὅπως) et l'assemblée ne se sépara certainement pas sans avoir arrêté un plan d'opérations.

Rien n'est mieux fait en vérité pour caractériser notre histoire et préciser la véritable nature du conflit que ces alliances des Judéens. Pour les Pharisiens il n'y a de bon que le Pharisaïsme, d'homme juste que le Pharisien. Eh bien, non seulement, comme nous l'avons vu dès nos premières lignes, la communauté du péril les a rapprochés des Saducéens qu'ils haïssaient, mais ils n'hésitent pas à vaincre toutes leurs répugnances à l'endroit d'Hérode lui-même et à cimenter leur entente avec lui. Les Hérodiens sont pour eux des lâches et des transfuges (2) ; ils réprouvent ces hommes-là ; ils méprisent en eux, plus encore que chez les Saducéens, la conduite politique autant que le laisser aller moral et religieux et c'est à de telles gens qu'ils n'ont pas honte de demander, pour la seconde fois, aide et conseil. Par cette alliance répétée, ils se déjugent et se condamnent. Les mobiles dominants auxquels ils obéissent sont si peu les sentiments généreux qu'on leur prête, les raisons majeures qui les jettent dans la voie de la persécution sont si loin d'être d'ordre essentiellement religieux ou dogmatique, qu'ils en viennent à tendre la main aux contempteurs mêmes de leur doctrine et de leur foi, aux Juifs indignes qui se sont mêlés à la cour idolâtre d'Antipas. Une fin qui justifie de tels moyens, est-elle elle-même une noble fin ? Lorsqu'on n'a d'autre désir que de défendre le dogme attaqué, de relever la religion menacée, peut-on consentir à rechercher, comme auxiliaires, des païens sans croyances et des intrigants dissolus, et à rencontrer, dans un conciliabule secret, les négateurs, les pires ennemis de cette religion et de ce dogme ?

Comment Jésus fut-il mis au courant de ce qui se passait ? nous l'ignorons. Par une révélation immédiate de Dieu ou par

(1) Marc, III. 6. « ἐξελθόντες οἱ Φαρισαῖοι εὐθὺς μετὰ τῶν Ἡρῳδιανῶν συμβούλιον ἐποίησαν... »

(2) V. Stapfer. « *Palestine.* » p. 264.

l'intermédiaire de quelque ami dévoué, il apprit la gravité de la situation et, fidèle à sa méthode de prudence et de patience, il se déroba par une retraite momentanée, aux coups qui le menaçaient (1). La conjuration fut ainsi déjouée ; le plan conçu demeura stérile. A ce moment, la députation pharisienne rentra à Jérusalem (2).

Malgré les efforts des Pharisiens, la popularité de Jésus n'avait pas diminué ; bien au contraire. La foule avait pris l'habitude de suivre ses pas, de l'accompagner dans tous les lieux où il se rendait. Elle attendait des guérisons et jamais son attente n'était vaine (3). Les essais d'intimidation auprès des disciples avaient si peu réussi que Jésus les jugea assez affermis pour honorer douze d'entre eux d'une consécration spéciale (4). L'institution de ce groupe marquait un progrès capital de l'œuvre. C'était, pour ainsi dire, la constatation publique des succès remportés. Les Judéens ne pouvaient voir dans ce fait qu'un nouveau danger. Mais il y eut davantage. La tendance pharisienne modérée que nous avons vue se dessiner, dans les premiers temps, à Jérusalem, sous l'influence et dans l'entourage de Nicodème, se manifesta de même en Galilée. Le contraire eût été surprenant. Moins intolérants que leurs collègues de Judée, les Pharisiens du Nord devaient plus facilement qu'eux encore éprouver, à l'endroit du Réformateur, certains doutes. Les miracles rencontrèrent donc parmi eux quelques admirateurs sincères qui ne purent résister à leur ascendant et dirent à leur tour : « *Nous savons que nul ne peut faire de telles choses s'il n'est avec Dieu* ». Ils ne pouvaient s'empêcher de voir en Jésus un homme de bien. Mais étant allés

(1) Mt, XII, 15-21.

(2) Ce retour est une simple supposition que rien dans le texte n'indique. Nous l'introduisons parce qu'elle est conforme à la vraisemblance historique et qu'elle contribue à apporter de la clarté dans le récit, sans rien y changer d'ailleurs.

(3) Mt, XIII, 15 ; Luc, VI, 17.

(4) Luc, VI, 13 « διανυκτερεύων ἐν τῇ προσευχῇ. » V 12. Luc, VI, 12-13 et parall.

jusque là ils ne purent ou n'osèrent aller plus loin. Leur modération les porta à la neutralité. Il n'y eut pas rupture éclatante entre eux et les autres membres du parti, ils ne s'enrôlèrent pas parmi les disciples déclarés, ils restèrent dans l'entre-deux, incapables de se joindre à la persécution excessive des uns comme à l'enthousiasme des autres. Ce qui les attirait en Jésus c'était son pouvoir miraculeux, ce qui les repoussait c'étaient certains travers décidément incompatibles avec la qualité de prophète. Ces modérés ne savaient exactement à quoi s'en tenir : dans le doute ils s'abstenaient, ils ne prenaient trop vivement parti ni pour ni contre le Novateur ; ils protestaient assurément contre l'attitude des hiérarches, mais c'était une protestation négative, celle de l'abstention et du silence. Dans toutes les luttes de partis l'on rencontre de ces individualités flottantes qui ne s'attachent résolument ni à la bonne cause ni à la mauvaise : ce sont des *neutres* (1). Tout en évitant de se compromettre, ces modérés donnaient cependant des preuves de leurs dispositions bienveillantes. Ils ne craignaient pas d'écouter Jésus et de l'inviter même à leur table. De ce nombre fut ce riche Simon qui, voyant une pécheresse repentante s'approcher de Jésus sans que celui-ci l'en empêchât, sentit redoubler tous ses doutes et grandir son indécision (2).

Cette neutralité, cette sorte de suspension de jugement chez certains Pharisiens de la Galilée n'étaient pas pour les Judéens l'indice le moins inquiétant de leur insuccès. Ces demi-défections étaient funestes à leur cause, moins encore par la perte de forces vives qu'elles entraînaient que par l'appui indirect qu'elles prêtaient à la propagation des idées du Novateur et à l'extension de son influence. Celui-ci en effet trouvait dans ces amitiés, quelque mal assurées qu'elles fussent, un nouveau moyen d'action qu'il s'empressait de mettre à profit. En pénétrant dans la demeure d'hommes influents, en partageant leurs repas, en s'adressant à eux et à leurs convives, il donnait à

(1) Cf. l'histoire d'Atticus dans « *Cicéron et ses amis* » de G. Boissier.

(2) Luc, VII, 36-50.

sa parole un prestige de plus. Aussi mit-il à accepter leurs offres autant de douceur et de condescendance qu'il en avait mis dans son accueil et sa réponse à Nicodème. Tout cœur droit pouvait en effet devenir un cœur croyant. Ce que Jésus cherchait c'étaient des hommes *propres*, *disposés* au royaume des cieux. Il regardait au cœur, à l'état moral et religieux de l'individu. Celui qui n'était pas contre lui était pour lui (1).

L'existence de ce parti modéré n'est pas plus contestable pour la Galilée que pour Jérusalem ; mais là comme ici, il ne peut être question que d'une minorité sans consistance. Les modérés de Galilée n'ont pas formé un groupe fortement organisé et n'ont pas empêché l'opposition judéenne d'être et de demeurer la tendance dominante. Et d'ailleurs, alors même que l'on exagérerait la valeur et le nombre de ces neutres, et que l'on tirerait des récits évangéliques un tableau qu'ils n'offrent pas réellement, il n'en subsisterait pas moins que l'opposition a existé telle que nous la décrivons. Qu'il y ait eu, en une certaine mesure, écart de tendance, qu'il se soit trouvé des individualités généreuses et capables d'applaudir en secret aux prodiges de cette merveilleuse époque, les textes le montrent clairement (2), mais pour inférer de là que les Pharisiens en grande majorité furent favorables à Jésus, il faut faire violence aux textes ou les éluder, il faut abandonner l'histoire même.

Plus la popularité grandissait, au contraire, plus l'antipathie des Judéens, des Pharisiens en particulier, devait grandir. Etant donné le point de départ du conflit, cette progression était logique. A mesure que le temps avance, le revirement pratique, l'amendement moral deviennent plus difficiles. En vérité, l'on ne saurait imaginer une situation plus tendue, plus tragique même que celle où nous pénétrons. Le ministère de Jésus a duré un an et demi : nous touchons à la dernière année. Les agresseurs ont à lutter non plus seulement contre l'ascendant personnel de leur adversaire, mais contre l'enthousiasme des foules, le dévoue-

(1) Jean, VI, 45 ; Marc, IX, 40 ; Luc, IX, 50, et passim.

(2) V. Néander, *Vie de Jésus*, t. II, 41-42, note.

ment mieux éprouvé des disciples, l'hésitation coupable des Pharisiens modérés. Les difficultés de l'entreprise vont-elles les porter enfin à la réflexion ou au découragement ? — Non. Rien ne change dans leur décision ni dans leur ténacité. Ce qu'ils veulent, c'est non se soumettre mais vaincre l'adversaire. Une nouvelle tentative d'opposition en Galilée fut décidée.

Les Scribes (Marc) et les Pharisiens (Mathieu) chargés de cette mission arrivèrent à Capernaüm, dans un moment où la foule pressait à ce point le Maître qu'il en était comme étouffé (1). C'était une occasion facile d'agir sur le peuple. L'argument auquel ils eurent recours donne une idée de l'abaissement moral dans lequel ils s'étaient enfoncés eux-mêmes en agissant constamment contre leurs convictions : la conscience méprisée et foulée aux pieds se venge en portant le trouble dans la raison même. Jésus venait de chasser un démon (2). Aussitôt, ils n'hésitent pas à répandre dans la foule le bruit absurde qu'il n'est lui-même qu'un démoniaque. « *son pouvoir sur les Esprits impurs s'explique*, disent-ils, *il en est un lui-même. Vous ne voyez donc pas que l'homme auquel vous prodiguez les témoignages de votre admiration n'est qu'un agent de Belzéboul, un suppôt de Satan ?* » — L'accusation était excessive. C'était ne rien prouver que de blasphémer de la sorte. Les Pharisiens enseignaient que seul un homme juste et pur devant Dieu pouvait accomplir des miracles et ils regardaient comme de saints personnages ceux d'entre eux qui possédaient, en une certaine mesure, ce merveilleux pouvoir (3). Qu'ils eussent accusé Jean de folie et de possession, comme ils n'avaient pas manqué de le faire (4) cela se comprend : appliquée au sévère ascète qui n'avait rien accompli de miraculeux, cette insinuation était spécieuse et pouvait obtenir quelque crédit, mais lancée contre Jésus elle contenait une contradiction trop flagrante pour que le peuple fût disposé à l'accueillir. Aussi,

(1) Marc, III, 20.

(2) Luc, XI, 14-15.

(3) Cohen. « *Les Déicides* » p. 48-49.

(4) Mat. XI, 18 ; Luc, VII, 33.

Jésus n'eut-il pas de peine à se défendre en répondant à la calomnie de ses adversaires par un argument « ad hominem » qui les couvrit de confusion « *Si je chasse les démons par Belzéboul, par qui vos fils les chassent-ils ?* » (1).

Malgré ces efforts réitérés, la popularité de Jésus poursuivit en Galilée sa marche triomphante (2). Les narrateurs, relativement sobres quand ils parlent de la lutte, ne trouvent pas de termes assez vifs pour rendre compte des succès. A peine Jésus sortait-il de sa demeure, qu'il était entouré d'une foule compacte (3). Seule la rive du lac de Génézareth et les collines avoisinantes présentaient des emplacements assez vastes pour recevoir ces auditoires immenses qui comptaient parfois jusqu'à cinq et même six mille assistants (4). Si le Maître, fuyant devant le danger, s'éloignait pour un peu de temps, son retour était attendu avec une fiévreuse impatience. Il n'était pas plutôt débarqué que les mêmes flots d'admirateurs l'entraînaient, plus qu'ils ne le suivaient, le serrant de si près qu'il était heurté et coudoyé de toutes part (5). Les guérisons se multipliaient, non plus seulement sur un ordre direct de Jésus ou par l'imposition de ses mains, mais par simple contact. La confiance des malades en sa puissance et en sa miséricorde était devenue forte et aveugle à ce point, qu'il n'hésitait pas à faire de sa personne toute entière comme une source intarissable de guérisons (6). A part un point isolé, Nazareth, qui ne céda jamais au courant général et qui, loin de se glorifier se scandalisait de celui qui devait immortaliser son nom, à part cette petite localité, la Galilée tout entière lui appartenait. Quant à la Judée, ne voulant y retourner lui-même à cause du danger permanent, il y envoyait ses apôtres avec mission de prêcher aux brebis perdues de la maison d'Is-

(1) Luc, XI, 19.
(2) Marc, III, 31, parall.
(3) Mat. XIII, 1, sq. et parall.
(4) Marc, VI, 44, Mat., XIV, 21 ; Cf. Mat, XV, 32. sq. ; Marc, VIII, 1-9.
(5) Marc, V, 31 ; Luc, VIII, 43, 45.
(6) Luc, VI, 19 ; VIII, 46.

raël (1). Les douze partaient avec ardeur et revenaient avec joie.

Cependant, cette popularité sans précédents se manifestait dans les idées comme dans les actes. Depuis longtemps, les uns voyaient en Jésus le Prophète, les autres Elie. Plusieurs prétendaient que Jean lui-même était ressuscité (2). On en parlait avec anxiété dans l'entourage du Tétrarque. Celui-ci, qui ne laissait pas d'éprouver, à l'endroit du nouveau Démagogue, une sorte de crainte superstitieuse, était troublé par cette pensée. Il désira voir Jésus (3). La vue de ses traits pouvait seule en effet lui permettre de savoir exactement si le bruit de la résurrection de Jean était fondé. Il avait assez vivante devant ses yeux la physionomie du prophète, pour le reconnaître aisément. Dès lors, une ressemblance même imparfaite avec son cousin pouvait perdre Jésus. Cette ressemblance existait sans doute, car, sans cela, la rumeur publique même s'expliquerait mal. Hérode prévenu pourrait se méprendre et c'en était fait alors de l'ouvrier et de son œuvre. En tout état de cause, il était prudent de s'éloigner de la capitale du Tétrarque.

Donc, aussitôt après le retour des Douze (4), Jésus s'éloigna. Mais en un tel moment, il ne pouvait espérer de demeurer longtemps seul. On apprend sa présence à Bethsaïde. On accourt. Bientôt, dans ces lieux écartés, il se voit entouré d'une multitude aussi considérable qu'à Capernaüm même. Et pourtant c'était l'époque des fêtes de Pâque. Alors, au lieu du repas pascal, se célébra ce miraculeux repas où cinq pains et trois poissons suffirent à rassasier tout un peuple affamé (5). A ce moment, Jésus a autour de lui trois catégories d'adhérents nettement

(1) Mat., x, 1, sq. Jésus n'envoie évidemment pas les Douze en *Galilée* où, immédiatement après leur départ, il continue lui-même à évangéliser; d'autre part, il leur recommande de ne pas aller en *Samarie*; il est donc infiniment probable que c'est bien en *Judée*, où lui même ne pouvait aller, qu'ils se rendent. Cf. Jean, VII, 1.

(2) Marc, VI, 21-29; Mat., XIV, 6-12.

(3) Luc, IX, 9, « ἐζήτει ἰδεῖν αὐτόν. ». Cf. Luc, XXIII, 8.

(4) Mt, XIV, 13, sq. et parall.

(5) Luc, IX, 11, sq. et parall.; Jean, VI, 5.

marquées : *Les Apôtres* tout d'abord, poignée d'hommes, mais d'hommes choisis ; puis la grande masse des *admirateurs* qui ne voient en Jésus qu'un personnage excellent et extraordinaire ; enfin le groupe déjà considérable et bien distinct de ceux qui, nourrissant des espérances messianiques et se persuadant que Jésus les réaliserait, s'étaient attachés à ses pas en se déclarant ses disciples. On n'est pas sans se rappeler le mouvement que, dès les premiers jours de son apparition, Jésus avait provoqué à Jérusalem (1). Les évènements subséquents avaient contribué à exciter l'ardeur de ces zélateurs dévoués qui s'attendaient à trouver en lui le futur libérateur d'Israël. Ces zélateurs étaient pour la plupart Jérusalémites et c'est l'un d'entre eux qui, dans les premiers temps, avait eu une discussion avec les Johannites au sujet du baptême de Jésus (2). Les Judéens s'étaient vivement préoccupés des progrès de cette tendance messianiste. Ils n'étaient pas parvenus à la vaincre ; mais celui qu'elle avait surtout inquiété, c'était Jésus lui-même qui s'était constamment gardé de la favoriser. Sa défiance à cet égard avait paru dès les premiers jours. Arrivé en Galilée, il avait évité de prendre un titre qui pût prêter à l'équivoque (3) ; il s'était toujours appelé le *Fils de l'homme,* écartant l'appellation de Fils de David que beaucoup de ses admirateurs lui appliquaient (4) ; il avait été jusqu'à interdire la divulgation de ceux de ses miracles qui auraient pu exciter, d'une manière particulière, cette effervescence dangereuse. Sans doute il se considérait lui-même comme le Messie, mais dans un sens tout différent de celui que donnait à ce terme l'opi-

(1) Jean, II, 23. sq.

(2) Jean, III, 25, « μετα Ἰουδαίου »

(3) « Il ressort clairement de nos Evangiles que Jésus, tout en se déclarant » le Messie, a partout évité de se faire envisager comme libérateur politique » de son peuple. C'est pour ce motif, certainement, qu'il ne se donne nulle » part lui-même le titre de Fils de David, quoiqu'il ne rejette nulle part son » origine davidique ». V. A. Wabnitz. *Encyclopédie des Sciences Religieuses.* Art : *Oint.*

(4) Mt, IX, 27 ; XV, 22 . XX, 30-31 ; Marc, X, 47-48 ; Luc, XVIII, 38-39 ; Mt, XII, 23 ; XXI, 9. etc.

nion des messianistes juifs et qu'il s'efforçait de combattre (1). Malgré ces efforts, les partisans du messianisme politique n'avaient pas renoncé à leurs espérances, leur conviction n'avait fait qu'augmenter, lorsque, peu de jours avant le départ de Jésus pour Bethsaïde, ils avaient entendu de sa bouche une longue série de paraboles sur le Royaume des cieux (2). Sous l'empire de leurs désirs croissants, ils avaient suivi Jésus, toujours mêlés à la foule des Galiléens. Lorsqu'ils virent le miracle de la multiplication des pains qui dépassait tout ce dont ils avaient été témoins jusque-là, lorsqu'ils eurent sous les yeux cette foule immense rendant hommage à la gloire de leur Maître, ils ne se continrent plus. Persuadés qu'ils ne se trompaient pas, que celui qu'ils suivaient était bien le Roi d'Iraël attendu, ils crurent le moment de l'action venu : Pourquoi temporiser plus longtemps ? S'il ne se déclarait pas lui-même, il fallait l'y contraindre ; il fallait profiter de l'occasion offerte par la présence de cette foule enthousiaste pour le proclamer Roi aux applaudissements de tous. Ce projet si contraire à tout ce que les Apôtres avaient pu apprendre jusque-là des intentions de Jésus fut, comme on le voit, formé à leur insu. Ils en eurent connaissance et en firent part à leur Maître. Aussitôt Jésus, distinguant dans ce zèle excessif de ces disciples messianistes, un danger redoutable, éloigne ses Apôtres, congédie la foule et se soustrait lui-même aux intentions du parti en s'isolant dans la montagne (3).

La fuite pourtant n'était pour Jésus qu'une mesure d'attente. Les zélateurs le chercheront, l'atteindront. Pour éviter le danger, il doit non les fuir, mais leur parler, leur faire comprendre l'erreur dans laquelle ils sont, leur expliquer ouvertement que la fondation du royaume messianique dépend de conditions non encore réalisées et que ce royaume est bien différent de la royauté

(1) « Les Juifs du temps attendaient avant tout un Messie roi politique et rejetaient un Messie Rédempteur. » A. Wabnitz. Encyclop. Sc. Relig. Art. *Oint*.

(2) Mt, XIII.

(3) Jean, VI, 15 : « φεύγει πάλιν εἰς τὸ ὄρος αὐτὸς μόνος. ». Cf. Mt, XIV, 22 sq : Marc, VI, 45, sq.

temporelle qu'ils veulent lui conférer. Abandonnant la forme parabolique et voilée, jusque là exclusivement employée en Galilée, il doit dissiper un malentendu qui pourrait lui devenir funeste. Il rentre donc à Capernaüm (1). Les Messianistes le reçoivent avec joie. « *Vous me cherchez, parce que vous avez mangé des pains* » leur dit Jésus (2) ; puis, sans plus tarder, il entame sa démonstration. Dans un langage aussi nouveau que décevant pour eux, il leur donne à entendre que son œuvre vise à la régénération spirituelle, condition première et essentielle d'une restauration nationale ; il leur revèle qu'il est d'origine divine (3) qu'il est descendu du ciel (4), enfin et surtout *qu'il sera un Messie souffrant, qu'il donnera sa chair pour la vie du monde* (5) et que, s'ils ne mangent sa chair et ne boivent son sang, ils n'auront point la vie en eux-mêmes (6). A mesure que Jésus parlait, leur surprise et leur mécontentement augmentaient (7). Sans comprendre ces révélations mystérieuses, sans en pénétrer le sens profond, ils saisirent qu'ils avaient fait fausse route, que Jésus n'était pas ce qu'ils pensaient et ne se prêterait pas au rôle qu'on espérait lui voir jouer (8). Le jour même, la plupart d'entre eux se séparèrent de lui : ils changèrent de conduite au lieu de modifier leur conception.

(1) Jean, VI, 24-25.
(2) Jean, VI, 26.
(3) Jean, VI, 37.
(4) Jean, VI, 38-39.
(5) Jean, VI, 51, 55-6.
(6) Jean, VI, 53.
(7) Voyez la progression marquée par les ỳ 28, 34, 41, 52, 60, 66.
(8) Nous avons indiqué plus haut, (Introd. § IV.) dans quel sens on peut dire que Jésus a eu comme but de fonder le Royaume messianique. Nous ne pouvons insister davantage ici sur les points qui rapprochaient ou séparaient sa conception relative à ce royaume, de celle de ses contemporains ; il nous suffit de citer ces paroles de M. le Pr Wabnitz qui résument nettement la question : « L'enseignement de Jésus sur le Royaume des cieux aurait eu le même carac- « tère *eschatologique* que l'espérance messianique de ses contemporains sur ce « point si important. Mais une divergence profonde subsiste entre cet ensei- « gnement et cette espérance. Selon Jésus le royaume devait être préparé par

Ce que Jésus venait d'accomplir était une opération nécessaire. Les Messianistes politiques ne pouvaient que compromettre son œuvre en cherchant à lui donner une signification qu'elle ne devait pas avoir. En éloignant de sa personne et en décourageant de leurs espérances des hommes dont les idées ne correspondaient pas aux siennes, il résistait à l'une des trois tentations redoutables qui l'avaient assailli dès le commencement de son ministère (1) et demeurait fidèle à lui-même et à sa mission. Jésus ne refusait pas d'être le Chef du Royaume messianique, c'est pour remporter une victoire et conquérir un royaume qu'il était venu, mais cette royauté il ne voulait et ne pouvait l'obtenir et la proclamer qu'après avoir déterminé parmi son peuple, et, par lui dans l'humanité tout entière, une transformation morale *dont sa mort même devait être l'agent le plus puissant*. En refusant de réaliser le rêve de ses partisans, il s'engageait à déterminer lui-même, à un moment donné de sa carrière, une défection nécessaire et inévitable.

Cette défection d'ailleurs, si importante qu'elle fût pour Jésus, ne portait qu'un faible coup à sa popularité proprement dite. Nous l'avons fait observer, c'était un mouvement étranger à la fois à la masse du peuple et au groupe des Apôtres. On se plait couramment à représenter la crise galiléenne comme une retraite générale, comme un abandon universel du peuple infidèle et désabusé : c'est une erreur. Loin d'être délaissé de la foule de ses admirateurs et de se trouver réduit, comme on le dit, au seul

« l'action transformatrice de la parole du Royaume sur son peuple ou sur les « hommes en général (à cette condition de la préparation nous en ajoutons « une autre plus essentielle encore : *La mort même du Christ*). Selon ses com- « patriotes l'avènement du Royaume n'avait pas besoin d'une préparation pa- « reille : il devait apparaitre subitement après avoir été annoncé simplement « par des signes extérieurs ou des prodiges. Le Talmud toutefois parle de la « nécessité d'une repentance d'Israël, comme de la condition principale de la « venue du Messie. Mais cette repentance était entendue dans un sens pure- » ment légal ou extérieur. (Sanh fol. 97,2). »

« *L'idéal Messianique de Jésus.* » p. 134-35.

(1) Mt, IV, 8, sq ; Luc, IV, 5.

attachement des Douze, Jésus continua, après comme avant la défection messianiste, a recueillir des témoignages quotidiens de la sympathie populaire. Si la cause de sa messianité, au sens juif de ce mot, avait perdu la plupart de ses partisans, sa popularité n'avait nullement souffert. Aussitôt après la multiplication des pains, les malades affluent autour de lui (1). Au retour de sa rapide tournée dans le territoire de Tyr et de Sidon les multitudes lui font l'accueil accoutumé (2), bref, le reproche « *Vous me cherchez parce que vous avez mangé des pains* » avait si peu visé les foules que Jésus n'hésita pas, bientôt après, à accomplir devant elles un nouveau miracle absolument semblable au premier (3). Cette fois, quatre mille hommes sont rassasiés. En supposant que ce dernier chiffre comparé au premier fixât le nombre approximatif de ceux qui avaient fait défection, on voit que l'éloignement des Messianistes avait enlevé à Jésus tout au plus un millier de ses adhérents. D'autre part, ce mouvemenr n'avait eu que peu d'influence sur les Apôtres. L'enseignement tout particulier (4) qu'ils avaient reçu de leur Maître les avait assez développés pour qu'ils pussent saisir, au moins vaguement, l'erreur commise par les Messianistes. Ils avaient pressenti, sinon encore entièrement compris, cette vérité, que leur Maître possédait des paroles de *vie éternelle*. Voilà qui caractérise nettement leur situation toute spéciale. Tandis que la grande masse acclamait Jésus comme un prophète, tandis que la fraction messianiste, attachée tout entière aux espérances politico-messianiques, cherchait en lui le libérateur attendu, les Apôtres, objets d'une révélation spéciale de la part de Dieu, venaient insensiblement à la lumière et entrevoyaient, derrière le voile à demi replié de leurs préjugés juifs, la notion nouvelle d'un Christ Fils du Dieu vivant. Aussi, lorsqu'à la suite de l'abandon qu'il avait

(1) Mt, XIV, 35-36 ; XV, 10, *προσκαλεσάμενος τὸν ὄχλον* ; Marc, VI, 55-56, VII, 14.

(2) Mt, XV, 29-31 ; Marc, VII, 33, *ἀπὸ τοῦ ὄχλου* ; VIII, *πολλοῦ ὄχλου ὄντος*.

(3) Mt, XV, 32-38 ; Marc, VIII, 1, sq.

(4) Mt, XIII, 10-12 ; 36-37 ; 51 ; Marc, IV, 10, *κατὰ μόνας*.

provoqué Jésus leur demanda « *Et vous* (êtes vous aussi de ces messianistes), *ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?* » ils firent profession de fidélité, en disant, par la bouche de Pierre « *Seigneur à qui irions-nous qu'à toi ?* » (1).

On le voit, l'acte énergique que le Maître avait accompli avait eu pour effet de fortifier la foi des Apôtres sans atténuer la dévotion des foules. C'est là ce qu'il importe de mettre en lumière pour donner une idée exacte de ce que l'on a appelé la *Crise de la Foi* en Galilée et pour réduire à ses justes proportions cet important mouvement. Il faut reconnaître néanmoins, que ce mouvement constituait un succès indirect pour les Judéens. Ceux-ci, en effet, devaient trouver d'utiles alliés dans les Messianistes. L'un d'entre eux surtout leur rendra dans la suite un service signalé. Il s'était fait remarquer parmi les Juifs au temps où le Maître baptisait à Enon. Peut-être faut-il le voir dans ce Judéen qui prit un jour fait et cause pour Jésus contre Jean (2). Vivement frappé de son ardeur et de son enthousiasme Jésus l'avait admis au nombre des Douze. Tandis que ses collègues, tous galiléens, subissaient l'influence sanctifiante de leur Maître, lui, Judas, continuait à entretenir dans son cœur la chimérique attente d'une restauration politique. En sa qualité de disciple, il espérait y obtenir un rang supérieur. La déconvenue des Messianistes lui fit éprouver une cruelle désillusion ; il aurait dû se retirer : il n'en eut pas la loyauté. Moins franc que la plupart de ses copartisans, il ne changea ni de conception ni de conduite. Jésus qui connaissait ses dispositions et qui savait jusqu'à quel point il avait pu prendre part au mouvement messianique, frémit en constatant en lui ce manque de sincérité. En offrant aux Douze la faculté de se retirer, il lui fit un appel direct, presque personnel. Ne pouvant le chasser du collège des apôtres, il chercha à provoquer sa retraite spontanée, *volontaire*. Judas resta. Jésus alors ne

(1) Jean, VI, 68.

(2) La coutume qu'à l'auteur du IVe Evangile de ne rapporter aucun trait inutile et d'établir un lien très-étroit entre toutes les portions et même tous les détails de son travail, militerait en faveur de cette idée.

put contenir sa douleur et son indignation. Vivre avec lui tout en le rejetant — le servir sans le croire, le suivre sans l'aimer, c'était se rendre coupable d'une hypocrisie satanique. En face de cette duplicité inspirée par le Prince des ténèbres, il s'écria : « *Ne vous ai-je pas choisis vous douze, et l'un de vous est un démon!* » (1). Ces mots contenaient moins une prédiction qu'une constatation immédiate. En restant auprès de Jésus tout en conservant ses secrets et charnels désirs, Judas courait à une catastrophe morale. Il comprit certainement l'allusion et sentit le reproche terrible qui lui était adressé. A partir de ce jour, il s'éloigna progressivement de Jésus et, malgré les avertissemeuts de celui-ci, se rapprocha insensiblement des Judéens, suivant en cela le mouvement d'évolution du parti messianiste tout entier.

Que la défection de ce parti fût un avantage sérieux pour eux, les adversaires de Jésus ne le comprirent que plus tard ; à cette heure, ils ne songèrent qu'à poursuivre l'application de leur méthode en Galilée. A la suite de leur seconde tentative, comme après la première, ils étaient retournés à Jérusalem. La tranquillité dont Jésus jouit, pendant un certain temps, fait supposer ce retour que l'approche de la fête de Pâque rend presque certain. Les Pharisiens en effet n'auraient pas aisément renoncé à célébrer au Temple cette fête importante. D'ailleurs ces missions successives s'accordent parfaitement avec leurs habitudes. (2) La Pâque ter-

(1) Jean, VI, 70.

(2) En tous cas, ce que nous avons dit des Messianistes suffit à montrer que, pour nous, le terme de « Ἰουδαῖοι » dans Jean VI, ne désigne pas nos Judéens persécuteurs de Jésus et, en particulier, pas les émissaires pharisiens du Sanhédrin. On pourrait le croire tout d'abord, mais aucun des traits du chapitre en question ne leur est applicable : 1° Jésus ne parlerait pas à des Pharisiens comme il le fait, v. 25-27. 2° Une question comme celle du v. 28 serait bien surprenante dans la bouche des Pharisiens. 3° Ils n'auraient évidemment pas mangé avec la foule des pains multipliés, V. 26. 4° Ce ne sont pas eux qui auraient jamais dit à Jésus : « *Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là.* » V. 34. 5° Ils auraient arrêté Jésus à la première mention de son Père (V. 32) et n'auraient pas attendu pour le faire le « *Je suis le pain descendu du ciel* » etc.

minée, ils revinrent donc en Galilée pour une *troisième* tentative. Cette fois, ils étaient accompagnés non plus seulement de Docteurs, comme dans la première occasion, ni de Scribes, comme dans la seconde, mais de Saducéens (1). L'apparition de ceux-ci donne quelque chose de plus déterminé et de plus agressif encore à cette dernière démarche. Jusqu'alors, ils s'étaient abstenus d'intervenir directement ; ils avaient laissé les Pharisiens exécuter ce qu'ils approuvaient ou conseillaient. Maintenant ils viennent seconder activement ceux dont, en tout autre temps, ils eussent été les adversaires déclarés. Cette alliance des *loups* entre eux prouve surabondamment que cette nouvelle démarche, comme toutes les précédentes, n'était pas inspirée avant tout par un intérêt religieux ou dogmatique. Les trésors de la loi n'étaient pas ceux auxquels Anne, Caïphe et leur entourage tenaient le plus. Au reste, la question dogmatique paraît avoir été laissée dans l'ombre au cours de cette troisième campagne. Les deux seuls incidents qui nous en aient été conservés introduisent des expédients nouveaux.

On avait accusé Jésus de blasphème, d'infractions à la loi, de connivence avec Belzéboul et, par tous ces arguments, on avait cherché à ébranler la confiance publique. Cette fois, on invoqua la tradition, non moins chère ni moins respectée que la loi elle-même. « *Pourquoi tes disciples transgressent-ils la loi des anciens? Ils ne se lavent pas les mains avant de prendre leurs repas* » (2). A cette nouvelle attaque Jésus répond encore directement, de manière à justifier ses disciples et à remuer la conscience de ses adversaires. Il ne fit que soulever leur indignation. Celle-ci fut si visible qu'elle impressionna les Douze. Ils ne purent s'empêcher de faire remarquer à leur Maître que les Pharisiens avaient été fort scandalisés (3). « *Laissez-les,* répondit Jésus, en les pressant de ne pas se laisser influencer, *ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles* » (4).

(1) Mt, XVI, 1, sq.

(2) Marc, VII, 5, sq. Mt, XV, 2.

(3) Mt., XV, 12.

(4) Mt., XV, 14.

Plus circonspect que jamais, Jésus, autant assurément pour soustraire ses disciples que pour se dérober lui-même aux dangers de l'opposition, se retira jusque dans le territoire de Tyr et de Sidon (1). Il était à peine revenu sur la rive orientale du lac, dans le territoire de Magadan, que les Pharisiens et les Saducéens l'abordèrent de nouveau (2). Reprenant leur idée des premiers jours, mais cette fois dans une intention moins sincère, ils lui demandèrent un signe venu du ciel, c'est-à-dire un de ces phénomènes surnaturels qui devaient précéder, accompagner et distinguer l'avènement messianique. Les évènements récents leur avaient certainement été rapportés; ils ne pouvaient pas ignorer, à ce moment là, ce que Jésus pensait d'une royauté messianique conforme aux espérances juives, aussi présentèrent-ils leur question à bon escient et dans l'intention évidente de créer à Jésus une position embarrassante. Ils espéraient le convaincre d'impuissance. Deux voies seulement s'ouvraient devant lui : ou *faire droit* à la demande, ce qui était contraire à tout son passé, ou *s'y soustraire* ce qui était s'avouer vaincu. Dans un cas comme dans l'autre, ils comptaient avoir le dessus. Jésus, par une de ses réponses admirables de sagesse, rompit ce dilemme habile. Il n'accorda pas le signe, mais il ne s'avoua pas vaincu, car il promit un signe supérieur même à celui qu'on lui demandait. « *Cette génération réclame un miracle; il ne lui en sera donné d'autre que celui du prophète Jonas* (3). De nouveau il les quitta et s'en alla, cherchant le repos pour les siens et leur recommandant, avec insistance, de se garder de l'influence funeste des Pharisiens, des Saducéens et des Hérodiens (4).

Ainsi se terminait, à notre connaissance du moins, la série de tentatives faites par les émissaires du Sanhédrin pour combattre la popularité du Novateur sur son propre terrain. Les Synopti-

(1) Mt., xv, 21 ; Marc, vii, 24.
(2) Mt., xvi, 1.
(3) Mt, xvi, 4 ; Marc, viii, 12.
(4) Mt, xvi, 4, sq ; Marc, viii, 13-21.

ques ne nous ont conservé que quelques traits de cette campagne, mais ces traits suffisent. Les Pharisiens avaient tout mis en œuvre : aucun appui n'avait été négligé, ni celui des Saducéens, ni celui des Hérodiens, ni même celui des Johannites ; aucun moyen n'avait été épargné, ni ruse ni violence ; on n'avait laissé échapper aucun argument agressif. L'impiété du Novateur avait été ouvertement démontrée ; les accusations les plus graves avaient été portées, les termes de blasphémateur et de démoniaque publiquement répandus. On avait circonvenu les disciples, sollicité la foule. Rien de tout cela n'avait abouti. Par une vigilance constante, souvent par la fuite, Jésus s'était soustrait aux menaces violentes ; à toutes les attaques il avait répondu d'une manière victorieuse ; il avait, en mainte circonstance, défendu et sauvegardé ses disciples qui, grâce à cet amour sans bornes, étaient demeurés fermes. Seul parmi eux, Judas s'était rendu indigne de son Maître et devait incliner du côté des Judéens, mais si Jésus pressentait cette trahison, eux ne pouvaient encore l'espérer. Quant aux foules galiléennes, rien n'avait pu les détourner du prophète qu'elles aclamaient. Les miracles les avaient subjuguées. La crise de la foi à Capernaüm n'avait entraîné que les partisans d'un messianisme politique conforme aux idées du temps, mais cette défection n'avait pas affaibli la popularité proprement dite du Maître, et, si elle devait avoir pour effet de grossir les rangs des adversaires, elle n'était pas pour eux un triomphe propre, puisque Jésus lui-même en avait été le promoteur. Par contre, le parti des Pharisiens modérés avait recruté des adhésions en Galilée comme à Jérusalem. En un mot, *après six mois d'efforts,* les Judéens était moins que jamais victorieux.

Etaient-ils du moins vaincus, affaiblis, découragés ? Il semble qu'ils eussent dû l'être. L'amour que Jésus inspirait à ses disciples, l'influence qu'il exerçait sur les foules, l'abnégation dont il avait fait preuve en refusant publiquement la royauté auraient dû leur ouvrir enfin les yeux. Comment ne pas croire à la sincérité de la parole quand elle s'autorise de semblables témoigna-

ges ? (1). D'ailleurs cette parole, à elle seule, aurait dû suffire ; les affirmations les plus énergiques, les démonstrations les plus concluantes avaient été prodiguées. Malgré tous ces efforts, l'opposition subsista, comme, malgré tous les efforts de l'opposition, subsistait la popularité de Jésus. Les Pharisiens n'étaient ni victorieux de Jésus ni vaincus par lui. On a dit qu'ils ne *pouvaient* pas l'être. On les a loués de toutes les tentatives que nous venons de retracer ; on a prétendu que chacune de ces démarches avait été de leur part un effort généreux, un essai de rapprochement et de conciliation ; qu'ils avaient sincèrement désiré de croire, mais que, doués de bons sens et gens de raisonnement comme ils l'étaient, accoutumés à ne rien admettre sans preuve et à ne souscrire qu'à ce qu'ils voyaient, il leur avait fallu des démonstrations : que ces démonstrations, ces preuves palpables, ils les avaient loyalement et instamment demandées, mais que Jésus les leur avait invariablement refusées et que, dès lors et en fin de compte, *ils n'avaient pas pu ne pas résister* (2). Cette thèse est séduisante mais nous chercherons à montrer dans nos conclusions qu'elle est inadmissible.

Ni victorieux à leur point de vue, ni vaincus à celui de Jésus, les Pharisiens rentrèrent à Jérusalem. Les difficultés avaient grandi. Le Novateur plus puissant, sa popularité plus étendue, ses apôtres plus affermis, les modérés plus nombreux, les idées messianistes plus répandues quoique combattues, tels sont les traits qui résumaient la situation. Eh bien, les Judéens ne se découragèrent pas. Le péril grandissant, leurs efforts redoublèrent. On a vanté leur indomptable courage lors des guerres de l'indépendance, peut-être n'a-t-on pas suffisamment compris quelle funeste énergie ils ont déployée, au cours du Conflit que nous racontons. Il faut de la persévérance pour lutter contre l'envahisseur, mais quelle ténacité ne demande pas une lutte engagée

(1) Jean x, 38 ; xiv, 11.

(2) J. Cohen, « *Les Déicides* », p. 78, sq. Voir aux conclusions.

contre la vérité même qui s'impose et vous enserre de toutes parts. Cette ténacité les Judéens l'ont eue jusqu'à présent, l'auront-ils encore, malgré leurs insuccès réitérés ? C'est ce que la suite va nous apprendre.

CHAPITRE IV.

LA FÊTE DES TABERNACLES.

Octobre 29.

Troisième séjour de Jésus a Jérusalem. — Sa prudence — on l'attend avec impatience. — Les Judéens prennent des mesures radicales; ils échouent. — Intervention de Nicodème. — Seconde tentative des Messianistes. — Guérison de l'aveugle-né. — Les Judéens mettent le sceau a leur incrédulité. — Jésus rentre en Galilée.

Au cours de son séjour en Galilée, Jésus avait, en toute rencontre, cherché à agir sur l'esprit et le cœur de ses adversaires; il avait échoué; s'il avait évité leurs coups, il n'avait pas brisé leur résistance. Or, malgré leur endurcissement croissant, il ne renonçait pas à la lutte; quelle que fût leur ténacité, il voulait les appeler encore et tenter de les vaincre. Là où l'homme eût depuis longtemps désespéré, lui il conservait, oh profondeur de l'amour divin, charité inexprimable de Christ, il conservait encore de l'espoir! Il résolut donc de reprendre encore une fois l'offensive et d'aller retrouver ses adversaires sur leur propre terrain, comme ceux-ci l'avaient suivi sur le sien. La fête des Tabernacles, à la fois religieuse et agricole, en attirant dans la capitale un grand concours de peuple lui offrait une occasion

favorable. Sa sécurité était de plus en plus compromise. Un retour en Judée et à Jérusalem offrait les plus grands dangers. Jésus se vit donc obligé d'user en cette circonstance d'une prudence exceptionnelle. Malgré les exhortations de ses frères qui ne saisissaient nullement ce qu'il y avait de tragique dans sa situation et qui désiraient, eux aussi, une manifestation politique (1), il attendit, pour quitter l'asile sûr de la Galilée, que la fête eût commencé à Jérusalem (2). Ce jour venu, il partit plus secrètement encore que six mois auparavant, vraisemblablement seul, peut-être accompagné de quelques-uns des siens. Il est en tous cas infiniment probable que les Douze ne le suivirent pas dans cette circonstance, car nous savons qu'en toute occasion solennelle, Jésus avait coutume de ne prendre avec lui que les trois plus fidèles d'entre eux (3). Quoi d'étonnant dès lors, à ce que Mathieu comme Marc n'ait rien dit de ces évènements auxquels il n'avait pas assisté et qu'il ait au contraire porté toute son attention sur le dernier séjour à Jérusalem auquel, par une décision motivée du Maître, le groupe entier put prendre part.

Cependant la foule qui, avant même l'ouverture de la fête, s'était assemblée dans la capitale attendait avec anxiété (4). Jésus était, on le conçoit, l'objet de la préoccupation universelle. Il circulait des bruits contradictoires. Les Messianistes désabusés déclaraient qu'il trompait le peuple (5). Celui-ci répondait par des

(1) Jean, VII, 3-6.

(2) Ces mesures de prudence extrême sont incompatibles avec la manifestation populaire décrite dans Luc, IX, 51. Il est donc impossible d'identifier le départ raconté par ce dernier avec celui de Jésus pour la fête des Tabernacles. En outre, comme nous le verrons, il est bien difficile de concevoir que le voyage jusqu'à Césarée de Philippe ait eu lieu *avant* cette fête. Nous n'insistons pas davantage sur la défense de notre chronologie. Le récit, en révélant l'enchaînement logique des faits, justifiera suffisamment notre division contraire à celle de Tischendorf. (*Sinopsis,* p. 80) mais conforme à celle de Wieseler et de Godet. (Comment sur St-Jean, t. II, p. 161 et 298).

(3) Mt, XVII, 1 : XXVI, 37 ; Marc, V, 37 ; IX, 2 ; Luc, XVIII, 51.

(4) Jean, VII, 12.

(5) Jean, VII, 12.

éloges; mais nulle opinion n'osait s'exprimer librement (1). L'attitude des Judéens était si menaçante, leurs violences les avaient dès longtemps rendus si redoutables que personne ne parlait ouvertement. Les consciences opprimées se courbaient sous le joug.

Dans l'espoir que le Novateur ne resterait pas plus longtemps éloigné de la capitale et que la fête leur offrirait l'occasion tant cherchée d'en finir avec lui, les Judéens l'attendaient eux aussi avec impatience (2). Dès le premier jour, leurs perquisitons commencèrent. Ils allaient de côté et d'autre cherchant soigneusement et demandant où il se trouvait. Ces perquisitions épouvantaient la foule. A leur grand désappointement, le premier jour se passa sans amener aucun résultat. Jésus n'était nulle part. Le second et le troisième jour, il en fut de même. Les Judéens commençaient à douter de sa venue, lorsque au milieu de la semaine de fête, il fit inopinément son entrée dans le Temple (3). Dès son arrivée, il se trouva entouré de ses amis galiléens qu'il se mit, selon sa coutume, à enseigner. Ne pouvant agir autrement les Judéens soulevèrent des objections cherchant à fomenter l'incrédulité. « *Comment peut-il connaître les Ecritures ?* disaient-ils, *il ne les a jamais apprises* » (4). Sans s'attarder à réfuter longuement ces insinuations, Jésus cessa brusquement d'enseigner et transporta le débat sur son véritable terrain. Démasquant aux yeux de tous les intentions criminelles de ses adversaires et sortant ainsi de sa réserve habituelle, il leur posa pour la première fois et directement cette franche question : « *Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir?* » (5). Cette question seule était une révélation pour la foule galiléenne. Toutes les tentatives des Pharisiens en Galilée avaient été tenues secrètes; s'ils avaient proposé des objections en public, ils s'étaient bien gardés de donner la même

(1) Jean, VII, 13.
(2) Jean, VII, 11.
(3) Jean, VII, 14.
(4) Jean, VII, 15.
(5) Jean, VII, 19.

publicité à leur complot avec les Hérodiens; quand donc la foule entendit la parole de Jésus, elle ne comprit pas. Croyant que cette question s'adressait à elle-même, elle eut un mouvement d'indignation et répondit d'une seule voix : « *Tu es insensé :* (nous, tes admirateurs, attenter à ta vie !) *et qui cherche donc à te faire mourir?* (1) ». Le malentendu se dissipa promptement : mais ce mot suffisait pour faire comprendre, aux Galiléens, de quel esprit les Judéens étaient animés à l'égard de Jésus et, aux Judéens, de quelle affection les Galiléens entouraient leur prophète. La multitude saisit vaguement que l'on en voulait à la vie même de celui qu'elle acclamait; les adversaires mesurèrent toute l'étendue des difficultés que la sympathie opposait, même dans Jérusalem, à l'exécution de leur plan. Désormais, leur politique était connue de tous : Ils allaient avoir affaire à une opposition consciente et non plus seulement à cette sorte d'instinct aveugle qui conduit les masses. Il leur faudrait compter davantage avec ce peuple et, par un étrange retour des choses, craindre ceux-là même dont ils s'étaient toujours fait redouter. L'on peut ainsi distinguer dans les rapports des Judéens avec le peuple cette gradation bien marquée : jusqu'ici ils ont usé de leur autorité pour le détourner par la persuasion ; ils vont maintenant le poursuivre de mesures violentes et arbitraires; plus tard, ils trembleront devant lui.

Envisagée à un point de vue purement humain, la question de Jésus était habile. Elle eut pour effet d'affaiblir l'action des Judéens en leur opposant, dans la capitale même où jusqu'alors ils étaient demeurés seuls maîtres, la puissante barrière de l'opinion publique. Cet appel au bon sens populaire devait rendre plus difficile et moins prompt l'accomplissement de leurs desseins.

Etourdis par la question inattendue du Maître autant que par la protestation du peuple, ils gardèrent prudemment le silence : répondre un seul mot c'était se désigner nettement devant tous comme étant eux-mêmes les auteurs d'un complot de mort.

(1) Jean, VII, 20.

Mais ce silence, et l'abstention qui s'en suivit, furent pour eux la source d'un nouvel embarras et d'une autre déconvenue. Les Jérusalémites en effet qui, eux, connaissaient, depuis longtemps, les intentions meurtrières de leurs chefs et qui s'attendaient à une arrestation immédiate, furent fortement surpris lorsqu'ils virent le Novateur, aussi libre de ses paroles que par le passé, aller, venir, enseigner, sans que nul ne s'y opposât. Que signifiait un tel contraste entre les paroles et les actes ? on avait beaucoup dit et l'on ne faisait rien ? Celui qui se montrait ouvertement était pourtant bien l'homme qu'on avait décidé de saisir. Etait-ce faiblesse ? était-ce changement d'opinion ? quoi, les hiérarches eux-mêmes auraient-ils reconnu que le Nazaréen fût le Messie ? (1). Ainsi, tandis que les Galiléens s'indignaient qu'on voulût faire mourir Jésus, les Jérusalémites s'étonnaient de ce qu'on ne l'eût pas encore arrêté. Cet étonnement des uns était pour les Judéens aussi grave que cette protestation des autres : l'opinion publique les mettait, pour ainsi dire, entre l'enclume et le marteau. D'un côté elle leur commandait, de l'autre elle leur interdisait l'action. Dans quelle funeste alternative ne s'étaient-il pas engagés ; ou l'expectative, ou la poursuite immédiate. Attendre, c'était calmer l'indignation des Galiléens, mais achever de troubler les Jérusalémites en accréditant l'idée qu'ils avaient conçue d'un revirement d'opinion ; agir immédiatement, c'était ramener les Jérusalémites, mais achever d'irriter les Galiléens en leur enlevant celui qu'ils tenaient pour un prophète. Dans un cas comme dans l'autre, c'était se déconsidérer auprès d'une partie de la population.

A cette heure, il était encore temps pour les Judéens de revenir en arrière. L'excès du mal ramène parfois au bien. Il n'en fut pas ainsi pour eux. Ils étaient moralement trop engagés pour reculer ; ils décidèrent d'agir. C'est ainsi qu'à chaque occasion nouvelle ils faisaient un pas de plus dans l'endurcissement.

Ce qui importait avant tout, c'était de donner un démenti formel aux bruits de revirement qui couraient dans Jérusalem : il

(1) Jean, VII, 25, sq.

ne fallait à aucun prix s'aliéner la population de la ville. Elle perdue, les Judéens resteraient seuls. L'on prit donc, tout d'abord, une mesure énergique et bien faite pour montrer à tous ce que les chefs pensaient du Novateur, combien il était faux de croire qu'ils eussent pu changer d'opinion à son égard, et quelle conduite ils comptaient observer dans l'avenir : on décréta que *tout homme convaincu d'avoir reconnu en Jésus le Messie serait aussitôt chassé de la Synagogue* (1). C'était le signe de l'abdication morale du Sanhédrin « car frapper au lieu de répondre, c'est pour un corps doctrinal avouer sa défaite » (2). En même temps, on redoubla d'efforts pour s'emparer de la personne de Jésus, mais comme, à eux seuls, les hiérarches ne pouvaient décidément pas mettre la main sur lui et comme, d'autre part, ses témoignages réitérés accroissaient presque d'heure en heure la faveur populaire, l'on eut enfin recours à la force ouverte. Les huissiers du temple furent chargés de l'arrestation (3).

Jamais l'hostilité ne s'était aussi violemment manifestée ; jamais non plus les Judéens n'avaient mieux laissé percer les vraies causes de leur opposition. S'ils avaient été sincères, si, en poursuivant Jésus avec l'acharnement que l'on vient de constater, ils n'avaient eu d'autre intention que celle de châtier un *transgresseur* ou un *blasphémateur*, auraient-ils gardé le silence lorsque celui-ci leur avait ouvertement demandé pourquoi ils cherchaient à le faire mourir ? — n'auraient-ils pas répondu directement et énergiquement à cette question directe et saisi avec empressement l'occasion qui leur était ainsi offerte de s'expliquer devant le peuple? et s'ils ne l'ont pas fait n'est-ce pas, à n'en pas douter, parce qu'ils n'avaient aucun motif avouable à alléguer ? — Quoi qu'il en soit, la menace d'excommunication produisit, dans une certaine mesure, l'effet attendu. Par amour propre national, les Jérusalémites ne pouvaient admettte que quelque chose de bon vint de Galilée; convaincus désormais que les hiérarches mainte-

(1) Jean, IX. 22.

(2) V. de Pressensé, « *V. de Jésus* », p. 502.

(3) Jean, VII, 32.

naient la résistance, ils continuèrent donc à afficher leur incrédulité. A l'exemple des Pharisiens qu'ils redoutaient toujours davantage et malgré les appels énergiques de Jésus, ils se distinguaient dans les rassemblements populaires, par leur ardeur à combattre la messianité. Ils reproduisaient les arguments de la Synagogue, disant tantôt « *Le Christ viendra d'on ne sait où, or, le lieu d'origine de celui-ci est parfaitement connu* » (1) tantôt « *Le Christ doit venir de Bethléem, or celui-ci vient de Nazareth* » (2). Mais d'autre part et malgré le décret, la tendance messianiste persistait et trouvait de nouveaux partisans; certains hommes ne pouvaient s'empêcher de voir en Jésus le Messie tant attendu; la logique chez eux l'emportait : « *quand le Messie viendra*, disaient-ils, *fera-t-il plus de miracles que celui-ci ? Celui-ci est donc le Christ* » (3). Quant aux Galiléens, ils restaient inébranlables ; pour eux, Jésus était toujours et plus que jamais non-seulement un prophète, mais leur prophète ; la mesure d'excommunication ne les touchait qu'indirectement (4). Bref, par leur décret, les hiérarches n'avaient pas amélioré leur situation d'une manière sensible ; auprès des exaltés messianistes et des enthousiastes galiléens ils avaient encore échoué. Un échec plus grave encore les attendait. Les huissiers chargés de l'arrestation étaient immédiatement partis. Ils avaient atteint le Novateur au moment où il parlait à la foule. C'était le dernier jour de la fête et, dans cet instant suprême, il redoublait d'instances : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* » (5) ; ces paroles émouvantes les subjugèrent, ils ne trouvèrent pas l'occasion et ne se sentirent pas le courage de le saisir ; ils revinrent troublés, presque convaincus. Comme les hiérarches irrités leur demandaient la cause de leur insuccès « *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* » répondirent-ils (6). Cet

(1) Jean VII, 27
(2) Jean VII, 41, 42.
(3) Jean VII, 31.
(4) Jean, VII, 40.
(5) Jean, VII, 39.
(6) Jean, VII, 46.

échec était sérieux ; un dernier coup les atteignit plus directement encore. Tandis qu'ils blâmaient énergiquement la faiblesse de leurs émissaires et l'ignorance de ces foules exécrables, en déclarant qu'aucun d'entre eux ni d'entre les Saducéens n'avait cru (1), une voix grave s'éleva, du milieu d'eux, pour protester. C'était celle de Nicodème. Le premier et le plus résolu des modérés, encouragé par l'attitude des huissiers et par l'allure que prenaient les évènements, s'enhardissait jusqu'à faire entendre non pas encore le langage de la foi, mais la protestation de la conscience. « Notre loi, fit-il observer, ne condamne pas un homme sans interrogatoire et enquête préalables. *Pourquoi* le condamnez-vous ? » (2). M. Cohen dit que les Pharisiens du temps de Jésus étaient les *protestants* de leur époque (3) ; c'est vrai de Nicodème et des siens ; cela le serait de tous, si tous avaient été comme ceux-là. Si les Judéens n'avaient été, à cette heure, que les gardiens du culte et les défenseurs de la loi, s'ils n'avaient eu d'autres motifs que les motifs religieux et dogmatique pourquoi, demandons-nous encore, auraient-ils été troublés par l'intervention de Nicodéme, pourquoi n'auraient-ils pas répondu simplement et ouvertement à son observation ? et si, au lieu de cette franche réponse, ils ne ripostèrent que d'une manière violente et embarrassée, accablant leur collègue et le traitant d'ignorant et de Galiléen, n'est-ce pas que le mobile auquel ils obéissaient de parti pris était honteux et inavouable ?

Ainsi les sympathies allaient se multipliant sans cesse. Galiléens, Messianistes, Pharisiens modérés, les huissiers même chargés de l'arrestation de Jésus, tous, pour des motifs et dans des sentiments divers, lui rendaient hommage. Il eût été difficile de réunir un ensemble de témoignages plus imposant. Sur la nature même du Réformateur les avis pouvaient différer, mais pour reconnaître en lui un être supérieur, un homme

(1) Jean, VII, 48-49.

(2) Jean, VII, 50-52.

(3) J. Cohen. « *Les Pharisiens* ». Introd. p. XVIII. sq. v. aux conclusions.

de bien, en tous cas un personnage *véridique* et *digne de foi*, il n'y avait qu'une voix : la grande majorité du peuple, cédant au témoignage de la conscience, déclarait que Jésus parlait *selon la Vérité* (1). Eh bien, c'est précisément à ce moment là et en face de ces affirmations presqu'unanimes, que les Judéens font, de leur opposition et de leur incrédulité, une profession définitive. Ces témoignages, loin de les ramener, les déterminèrent davantage dans la voie qu'ils avaient jusqu'alors suivie. Comme Jésus affirmait de nouveau qu'il était la lumière du monde (2), ils répondirent à son enseignement tout entier par une dénégation absolue, par une fin de non recevoir définitive : « *Tu te rends témoignage à toi-même, ton témoignage n'est pas véritable* » (3). C'était déclarer une fois pour toutes que rien ne les avait convaincus et que rien ne les convaincrait ; c'était rendre superflu, en le rejetant d'avance tout enseignement ultérieur de Jésus ; c'était ébranler, à sa base, toute affirmation nouvelle de sa part, en contestant sa crédibilité même. Cette allégation des Judéens donnait la mesure de leur état moral et révélait le dégré de leur endurcissement. Invoquer un argument semblable alors que la conscience publique attestait la véracité du Réformateur, alors que Jésus lui-même, dans mainte occasion, avait solennellement protesté et prouvé qu'il ne se rendait pas témoignage à lui-même, que son Père céleste était avec lui et témoignait pour lui (4), c'était déclarer que l'on était résolu à nier envers et contre tout, à nier jusqu'au bout. Jésus le comprit. Il aurait pu se retirer sans répondre; il répondit encore dans l'espoir d'en sauver au moins quelques-uns et afin que ses

(1) Et c'est là, nous le répétons, ce que Jésus désirait avant tout. Mais pour admettre ainsi sa véracité il fallait être droit de cœur et résolu à accomplir la volonté de Dieu, et c'est précisément ce qu'au fond les Judéens refusaient de faire. « Si quelqu'un *veut* faire la volonté de Dieu, il connaîtra si mon enseignement vient de Dieu ou si je parle de mon chef. (VII, 16-17). — Voilà qui confirme absolument ce que nous avons dit et dirons des *dilemmes* présentés par Jésus aux Judéens.

(2) Jean, VIII, 12.

(3) Jean, VIII, 13.

(4) Jean, V, 31 ; 37 ; 39.

adversaires ne pussent jamais alléguer l'ignorance. « *Je sais d'où je suis venu,* leur dit-il, *mon jugement est véritable, car je ne suis pas seul. Nous sommes deux à affirmer, Moi et Celui qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est digne de foi. Or je témoigne et le Père qui m'a envoyé témoigne aussi avec moi* » (1).

Ces déclarations solennelles attirèrent l'attention des Messianistes répandus en nombre dans la foule. Entendant le Maître déclarer à ses auditeurs qu'ils mourraient dans leurs péchés s'ils ne croyaient en lui, ils prirent la parole pour lui demander de leur dire ouvertement qui il était (2). Jésus leur répondit que eux étaient de la terre, mais que lui était d'en haut, puis, selon son habitude, il fit allusion à son Père. Mais eux ne comprirent pas l'allusion et, persuadés qu'ils avaient en face d'eux le futur roi d'Israël, manifestèrent ouvertement leur intention de s'attacher à lui (3). C'était là un témoignage que tout autre que Jésus se fût empressé de recueillir et d'opposer aussitôt à ses adversaires. Jésus ne le fit pas ; il ne pouvait le faire. La foi prétendue des Messianistes politiques n'était pas moins dangereuse à Jérusalem qu'à Capernaüm (4), plus il avançait dans l'accomplissement de sa tâche, plus il se devait à lui-même d'écarter de sa personne tout élément étranger ou contraire à l'esprit de son œuvre : il était venu pour mourir, non pour triompher immédiatement par la force. Son devoir était de rejeter toute idée, toute

(1) Jean, VIII, 14, sq.
(2) Jean, VIII, 25.
(3) Jean, VIII, 30, 31.
(4) L'on objectera peut-être qu'en retrouvant ici les Messianistes, après avoir dit que l'incident de Capernaüm les avait désillusionnés et dispersés, nous commettons une contradiction. Mais nous ne prétendons pas que ces Messianistes fussent les mêmes que ceux dont il a été question plus haut, et, d'ailleurs, quand ils seraient les mêmes, est-il absurde de penser que des espérances aussi vives que celles qu'ils nourrissaient eussent pu reparaître plusieurs mois après les sévères paroles de Jésus et alors que l'impression s'en était effacée ?

tentative de gloire terrestre (1), de persévérer dans la voie étroite en dévoilant les erreurs, en décourageant toutes les espérances qu'il n'aurait pu réaliser sans se renier lui-même. Qu'on le remarque bien, il y a eu dans ce mouvement messianiste un danger constant, une tentation permanente pour Jésus : en y cédant, il évitait l'opprobre et la mort, il devenait roi d'Israël. Cette tentation s'était présentée à lui dès le premier jour, elle s'offrait encore, à cette heure, plus vive que jamais et d'autant plus redoutable que l'endurcissement des Judéens rendait la catastrophe plus prochaine : à cette heure comme au premier jour, Jésus y résista. En face de cette nouvelle manifestation des tendances messianistes, il prit une attitude plus résolue encore qu'à Capernaüm. Il parla à ces adhérents nouveaux avec une fermeté impossible à comprendre si, en interprétant le mot croire dans le sens ordinairement reçu, on les considère comme de *vrais croyants*. Ils étaient si peu de vrais croyants que Jésus dès ses premiers mots leur dit : « *Vous ne serez véritablement mes disciples* » *que si vous êtes fidèles à mon programme, que si vous demeurez dans* » *ma parole:* or ma parole a comme contenu essentiel la régé- » nération morale de chaque individu (2). Je dois avant tout » vous délivrer du joug du péché ; une telle délivrance le Fils » de Dieu seul peut l'accomplir et je suis ce Fils (3). Si donc » vous voyez en moi le Roi temporel que vous attendez, vous » vous trompez ». Ce raisonnement provoqua chez les Messianistes un mouvement de colère violente. Croyant que Jésus leur reprochait de subir le joug d'un esclavage politique, ils se mirent à protester et à discuter fortement, en renouvelant les accusations de Samaritain et de Démoniaque (4) qui avaient probablement été soulevées après l'incident de Capernaüm. « Je n'ai point de démon, répondit Jésus, j'honore mon Père, mais vous, en voulant me faire jouer le rôle que vous me proposez, vous

(1) Jean, V, 41 ; VII, 1[illegible] ; M[illegible] 1 ;
(2) Jean, VIII, 31, sq.
(3) Jean, VII, 35-37
(4) Jean, VII, 48.

me déshonorez; car moi je ne cherche pas ma propre gloire. *Si j'aspirais à me glorifier moi-même ma gloire ne serait rien* ; mais la gloire que je cherche est réelle, car je la tire tout entière de Dieu » (1). A mesure qu'il parlait, la colère des Messianistes augmentait. Elle fut à son comble quand il leur dit qu'Abraham s'était réjoui de voir son jour et que lui, Jésus, existait « avant Abraham » (2). Alors, remplis de dépit et de rage de se voir repoussés, honteux de l'échec subi, indignés d'ailleurs et convaincus qu'ils avaient affaire à un insensé, ils prirent des pierres pour le lapider (3). Ce seul trait suffirait à prouver qu'il s'agit bien ici des Juifs Messianistes et non du tout des Judéens. Jamais les Judéens n'auraient commis une semblable imprudence. Ils savaient ce qu'un meurtre public pouvait entraîner; étant donné l'état des esprits, il pouvait s'en suivre un tumulte populaire qui, considéré par l'autorité romaine comme une sédition, aurait été cruellement réprimé; aussi avaient-ils toujours procédé prudemment, de manière à ne pas attirer l'attention du pouvoir sans lequel ils ne pouvaient faire mourir personne. Mais les Messianistes, dans un moment d'emportement, aveuglés par la fureur que leur causait leur cruelle déception, et sans calculer la portée de leur acte, voulurent se précipiter sur celui qui les désavouait et le briser de coups. La différence des sentiments explique la différence de conduite. La résistance des uns au lieu d'être froide, raisonnée comme celle des autres est bouillante, spontanée, parce qu'elle provient d'un violent dépit. Rien n'est plus contraire, on le voit, à l'attitude constamment calculée des Judéens toujours maîtres d'eux-mêmes, que ce mouvement inconsidéré, tumultueux des Messianistes. Ces deux résistances, si différentes dans leur source et dans leur expression, se rapprochaient pourtant insensiblement et devaient finir par faire cause commune et presque se confondre. Dès maintenant, l'on comprend comment une alliance implicite se préparait *entre les Judéens, qui n'a-*

(1) Jean, VII, 50, 54.
(2) Jean, VII, 58.
(3) Jean, VIII, 59.

vaient jamais admis la messianité de Jésus, et ces partisans juifs qui espéraient trouver en lui le Messie. Ceux-ci, par esprit de vengeance, devaient en arriver à se mêler aux rangs de ceux-là et il est dès lors facile de s'expliquer que l'auteur du IVe Evangile ait compris les uns et les autres sous cette dénomination commune « οἱ Ἰουδαῖοι » qui, chez lui, désigne, d'une manière générale, tous les adversaires du Seigneur, à quelque catégorie qu'ils appartinssent.

Jésus avait, une fois de plus, découragé les Messianistes et soigneusement évité d'opposer leur témoignage aux dénégations des Judéens. Pour ces derniers, leur résistance désespérée était désormais évidente ; néanmoins Jésus voulut mettre le sceau à ses affirmations énergiques en donnant une démonstration triomphante de leur véracité. Il était évident pour lui, et il devait l'être pour tout homme non prévenu, que ce *témoignage* du Père, qu'il avait si fortement revendiqué, se manifestait d'une manière éclatante dans ses miracles. Ces prodiges ne pouvaient venir que de Dieu : si Dieu opérait par lui c'est qu'il approuvait toutes ses paroles, tous ses actes. C'était là, nous le répétons, un raisonnement à la justesse duquel personne ne pouvait résister et le Pharisien rationaliste moins que personne, s'il voulait être sincère. Après avoir donc échappé aux Judéens (1) qui avaient encore essayé de le saisir de leurs propres mains et répondu aux partisans Messianistes, Jésus rencontra un malheureux, aveugle dès sa naissance (2). Cet homme devait servir à démontrer d'une manière éclatante, par la guérison dont il allait être l'objet, que Dieu agissait par Jésus et lui rendait ainsi témoignage (3). Jésus en effet, l'ayant abordé, lui rendit la vue. On avait guéri des cécités accidentelles, résultant d'ophtalmies, mais qu'un aveugle de naissance eût recouvré l'usage de ses yeux, cela ne s'était jamais entendu dire. Une telle guérison était un miracle caractérisé. Jésus ayant ordonné au nouveau voyant d'aller se laver

(1) Jean, VIII, 20.
(2) Jean, IX, 1, sq.
(3) Jean, IX, 3, 4.

au réservoir de Siloé, son bonheur fut bientôt connu de toute la ville. Tout le monde parla de lui. On le conduisit aux Pharisiens (1). C'était précisément ce que Jésus voulait. Ils allaient donc avoir devant eux une preuve nouvelle, évidente, incontestable, que leur adversaire n'était pas seul, mais que Dieu lui rendait témoignage en agissant par lui. Si le pouvoir de guérir lui avait été donné *même en un jour de sabbat,* c'était donc que Dieu approuvait cette guérison en un tel jour. Sa responsabilité était mise à couvert derrière celle de Dieu. Ainsi les Judéens allaient se trouver, une dernière fois, en face du dilemme que nous avons longuement exposé à l'occasion de la guérison de l'impotent : une dernière occasion leur était offerte de changer de conduite : on pouvait leur dire encore « aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur; » s'ils résistaient, c'en était fait, Jésus les abandonnerait à leur incrédulité et donnerait à son activité une direction nouvelle. Les Pharisiens modérés, préparés par tous les évènements antérieurs, entendirent cette voix. Définitivement persuadés qu'un tel homme ne pouvait être un pécheur, plusieurs d'entre eux exprimèrent ouvertement ce sentiment et allèrent même jusqu'à s'attacher aux pas de Jésus, sans que toutefois celui-ci les admît au nombre de ses disciples (2). Mais les Judéens, insensibles à cette nouvelle preuve comme à toutes les autres, firent le dernier pas dans la voie de la résistance en s'écriant : « *Cet homme trangresse le sabbat, il n'est pas de Dieu* » (3). Quand ils eurent acquis, à n'en plus pouvoir douter, la conviction que l'aveugle guéri l'était bien depuis sa naissance, (et que, par conséquent, il y avait eu incontestablement miracle), ils lui firent subir un long interrogatoire. L'homme du peuple parla avec une simplicité et une logique admirables : « Je ne sais pas si cet homme est un pécheur, dit-
» il, je sais une chose c'est que j'étais aveugle et que, mainte-
» nant, je vois. *Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs,*

(1) Jean, IX, 13
(2) Jean, IX, 16.
(3) Ibid.

» *mais que, si quelqu'un est pieux et fait sa volonté, il l'entend.*
» Ce qui m'étonne c'est que, malgré de tels titres à votre atten-
» tion, vous ne sachiez pas d'où il est » (1). Il était impossible de parler d'une manière plus nette et plus concluante. La vérité sortait de la bouche d'un simple : les sages et les intelligents la repoussaient. Sentant bien que cet ignorant donnait à leur science une leçon qui les humiliait, ils l'accablèrent d'injures et le chassèrent impitoyablement de la Synagogue (2).

Ainsi se terminait, non-seulement la fête des Tabernacles, mais la longue période de luttes qui durait depuis la fête des Purim. Pour toucher le cœur de ses adversaires, pour éclairer leur intelligence, pour leur démontrer la légitimité de sa mission, Jésus avait-il épargné quelqu'effort ? Qui osera le prétendre ? — Il avait affirmé, raisonné, démontré. Par un dernier miracle plus frappant que tous les autres, il avait établi la preuve la plus convaincante qu'il pût donner de son union avec son Père céleste, partant de l'origine divine de son œuvre. Les Judéens ne s'étaient pas lassés de contester, ils avaient nié la crédibilité de Jésus, refusé d'admettre ses preuves, resisté aux protestations qui, de toutes parts, s'élevaient autour d'eux. Et pourquoi ? — Parce qu'il transgressait la Loi et attentait au dogme de l'Unité de Dieu ? — Pour cela et rien que pour cela ? — Mais les Pharisiens modérés tenaient autant et plus que les autres à ce que la Loi fût respectée. Ils représentaient ce qu'il y avait de meilleur et de plus pur dans le Pharisaïsme, ils connaissaient eux aussi ces infractions et ces affirmations de Jésus et pourtant cédant à l'évidence des faits, ils se retiraient de la persécution. S'il y avait des Juifs que les discours et les actes du Novateur devaient heurter c'étaient eux, et pourtant c'étaient eux précisément qui se décidaient en sa faveur. Ce fait est pressant, convaincant ; il prouve avec la plus grande netteté que ce qui poussait les autres, ce qui avait déterminé leur attitude dès le commencement, c'était infi-

(1) Jean, IX, 25, 30, 31-33.
(2) Jean, IX, 34 ; ἐξέβαλον αὐτὸν ἔξω.

niment moins l'intérêt religieux ou dogmatique que l'intérêt matériel et social, que le désir immodéré de conserver leur position et leur influence. Si le siège de la résistance avait été la raison, Jésus aurait convaincu tous ses adversaires, comme il avait ébranlé les Modérés par la puissance de sa démonstration ; mais la source de l'opposition était dans le cœur, l'opposition était plus que jamais *morale* et c'est pourquoi chaque effort nouveau de Jésus l'excitait au lieu de l'affaiblir et augmentait l'endurcissement au lieu de le diminuer. Si donc les Judéens demeuraient aveugles c'est qu'ils avaient refusé eux-mêmes de se mettre dans les *dispositions* voulues pour que la lumière parvînt à leurs yeux. Ces dispositions Jésus s'était efforcé de les créer en eux, mais ils avaient rendu toutes ses tentatives inutiles; inutiles, disons-nous, et non infructueuses, car en ne produisant pas la lumière, elles avaient épaissi les ténèbres. Ainsi en est-il de la parole de Dieu, elle ne retourne pas à lui sans effet (1), elle lie ou délie, absout ou condamne (2), elle est odeur de vie ou odeur de mort (3). Sans que les Judéens s'en rendissent compte sans doute, la dernière tentative de Jésus et leur dernier refus étaient des actes symboliques qui résumaient tout leur passé et présageaient tout leur avenir. En guérissant l'aveugle c'était la lumière, la vérité, lui-même que Jésus offrait une dernière fois à ses adversaires : en chassant cet aveugle du Temple c'était la lumière, la vérité, Jésus lui-même qu'ils repoussaient loin d'eux. De cette façon ils commençaient, de leurs propres mains, ce renversement de la théocratie juive auquel Jésus avait fait allusion dès les premiers jours. Tandis que les Pharisiens modérés, sans admettre encore les révélations mystérieuses de Jésus, se mettaient dans les dispositions voulues pour les accepter et s'acheminaient progressivement vers la lumière qu'ils devaient recevoir un jour, eux s'enfonçaient de plus en plus dans les ténèbres. Leur endurcissement était désormais incurable.

Jésus reconnut avec douleur ce tragique résultat de ses longs

(1) Esaïe, LV, 11.

(2) Mt, XVI, 19.

(3) II Cor., II, 16.

efforts. Constatant cet endurcissement croissant de ses adversaires et n'espérant plus que contre tout espoir, il s'écria : « *Je suis venu dans ce monde pour exercer ce jugement, que ceux qui ne voient point voient et que ceux qui voient deviennent aveugles* » (1). Ce mot résumait toute l'histoire de ses rapports avec les Judéens. Convaincu qu'une nouvelle tentative à Jérusalem était désormais inutile, il quitta la capitale et rentra en Galilée. La seconde phase de son ministère allait s'ouvrir.

(1) Jean, IX, 39.

DEUXIÈME PÉRIODE

Du Retour en Galilée après la Fête des Tabernacles au 13 Nizan 30.

Chap. V : Les Appels Supprêmes. — Chap. VI : L'Entrée Triomphale a Jérusalem.

CHAPITRE V.

LES APPELS SUPRÊMES.

Introduction. — Appels aux Douze — aux Galiléens — aux Messianistes et aux disciples Jérusalémites. — aux Johanites. — aux Modérés.

La résistance acharnée que les Judéens avaient opposée à Jésus, pendant la fête des Tabernacles, acheva de lui démontrer ce que serait leur attitude définitive. A plusieurs reprises déjà, nous l'avons vu, et depuis les débuts même de son ministère, il avait fait allusion à sa mort certaine et obligatoire (1), mais, en aucune circonstance, il n'avait été jusqu'à affirmer que ses compatriotes en seraient les auteurs. Cette affirmation il la leur fit enten-

(1) Jean, VII, 33 ; IX. 4-5 ; Jean, III, 14-15 ; Jean, VI, 51 ; ὁ ἄρτος ὃν ἐγὼ δώσω... ἡ σάρξ μου ἐστίν ; Marc, II, 20, et parall ; Mat., XII, 39.

dre, pour la première fois, avant de quitter Jérusalem (1). Après le refus définitif et catégorique que ses adversaires avaient opposé à la crédibilité même de son témoignage, le doute n'était plus possible : *Les Judéens en viendraient à le faire mourir* ; tous ses efforts étant demeurés stériles, il devait renoncer à les convaincre et se préparer à trouver en eux ses accusateurs et ses meurtriers. Dans un langage symbolique dont ils ne saisirent pas le sens exact, il leur déclara qu'ils seraient eux-mêmes les fauteurs de sa crucifixion. Avec cette conviction trop bien justifiée coïncidait, dans l'âme de Jésus, une décision fermement arrêtée d'accomplir la mission douloureuse pour laquelle il était venu. Toutes les luttes qu'il avait dû soutenir, les tentations qu'il avait victorieusement subies, avaient eu pour effet d'éprouver son courage et de lui donner la *certitude morale* qu'il ne faiblirait pas et qu'il terminerait sa vie d'une manière conforme au plan de Dieu et au sien. On peut dire que son dévouement, son abnégation, sa charité, sa ferme résolution de mourir pour les péchés du monde avaient crû en raison inverse de l'égoïsme, de l'incrédulité, de la résistance et de l'acharnement de ses adversaires à attenter à sa vie, en sorte qu'à l'heure où nous sommes il était aussi décidé à affronter le supplice qu'ils l'étaient à le lui faire subir : il pouvait dire désormais ce qu'il n'avait pu dire au début de son ministère *qu'il mourrait et qu'il mourrait de la main des siens*. Cette conviction définitivement acquise, Jésus aurait pu se livrer immédiatement à ses ennemis et mettre, dès cet instant, un terme au conflit. Il ne le fit pas. Son heure, comme le dit le IV[e] évangile, n'était pas encore venue (2), et cela pour deux raisons.

Tout d'abord, sa certitude à l'égard de l'endurcissement définitif des Judéens, si bien motivée et si ferme qu'elle fût, laissait place encore à un dernier rayon d'espoir et tant que cette possibilité de retour subsistait, quand même elle n'aurait existé que

(1) Jean, VIII, 28.
(2) Jean, VIII, 30.

dans sa pensée et n'aurait été qu'une illusion, Jesus ne devait pas la négliger (1).

En second lieu et surtout, avant de se livrer lui-même et de s'abandonner aux douleurs de la passion, Jésus devait couronner son œuvre d'évangélisation par un dernier appel et une révélation suprême aux siens.

La lutte avec les Judéens n'avait été en effet qu'un côté et n'avait absorbé qu'une partie de l'activité du Maître. Si les hiérarches avaient combattu avec acharnement son influence, si Israël tout entier ne s'était pas levé à sa voix, il n'avait pas rencontré partout le même insuccès. A défaut des masses, il y avait eu les individus. La conversion personnelle que Jésus prêchait et réclamait s'était opérée dans bien des âmes ; il ne nous appartenait pas, et il sortait de notre cadre, de donner à ce point de vue une place prépondérante dans notre histoire, nous avons eu soin cependant de ne pas le laisser complètement dans l'ombre. A côté des Apôtres qu'il s'était étroitement attachés, il y avait, répandus de tous côtés dans le pays, des hommes bien disposés et qui étaient plus ou moins ouvertement ses disciples. Parmi ces admirateurs galiléens, parmi les partisans de Jean-Baptiste, parmi les Pharisiens modérés, parmi les Messianistes même, si erronées que fussent leurs vues, il y avait des individus dont l'esprit plus docile, le cœur plus sensible, avaient accepté les déclarations de Jésus et, sinon complètement compris, du moins entrevu la véritable signification de son œuvre. En face et au milieu de l'Israël incrédule ou indifférent, ces individualités formaient un Israël

(1) L'on s'étonnera peut-être de nous voir introduire en Jésus ce mélange de certitude et de doute, d'espoir et de renoncement à tout espoir. Mais ce mélange nous ne l'introduisons pas sans raison ; il est attesté par les évangiles et d'ailleurs, loin de rabaisser le Seigneur il est à sa louange et à sa gloire ? N'est-ce pas le fait de l'amour par excellence de ne se rendre qu'à la dernière extrémité ? En outre ce mélange n'est-il pas essentiellement humain ? Abraham a espéré contre tout espoir. Or nous voulons que Jésus soit semblable à nous en toutes choses, c'est-à-dire qu'il ait été fait à notre image, moins le péché, comme, moins le péché (et la nature divine) nous avons été faits à celle de Dieu

nouveau, encore indécis mais prêt à croire ; minorité sans doute, petit troupeau, composé d'hommes pour la plupart simples et sans instruction (1), mais qui, si obscur et si petit qu'il fût, était là pour témoigner qu'en dépit de tous les efforts de l'aristocratie, la prédication de Jésus n'avait pas été vaine. Tant que le Seigneur avait travaillé à convaincre ses adversaires, tant que ses regards avaient été tournés surtout du côté de Jérusalem dont il cherchait à *rassembler les enfants*, il s'était abstenu de provoquer la réunion de toutes ces individualités, mais maintenant que les Judéens avaient définitivement rejeté son témoignage, son devoir suprême, le dernier acte de son œuvre d'évangélisation devaient être de réunir autour de lui, comme en un faisceau, tous ces hommes droits de cœur, membres futurs de la première église, et de se déclarer publiquement le roi de cet Israël régénéré.

Cet acte accompli, il en aurait fini avec la seconde partie de son plan terrestre. Par cet acte d'ailleurs, il est permis de croire, conformément à ce que nous avons avancé plus haut, qu'il espérait agir encore une fois sur ses adversaires et les détourner, à la dernière heure, de l'accomplissement de leurs funestes projets (2). Mais, étant donnée la situation morale dans laquelle les Judéens s'étaient engagés, l'on comprend combien ce revirement, pour ainsi dire in-extremis, était improbable, et l'on voit immédiatement ce qui allait résulter, selon toute probabilité, de ces dernières manifestations. Si, du côté de Jésus, la lutte proprement dite était finie, elle était loin de l'être du côté des Judéens. Pour ces derniers, le combat ne devait cesser qu'au jour où ils auraient mis à mort celui qu'ils voulaient *tuer*, comme pour celui-ci la lutte proprement dite se terminait au jour où ils constatait l'endurcissement définitif de ceux qu'il avait voulu *convaincre* : la différence des situations provenait de la différence des buts poursuivis. Si donc les Judéens avaient persécuté leur adversaire avec tant d'acharnement, alors qu'il ne se présentait à eux qu'avec la

(1) Luc. XII, 32.

(2) Voyez. A. Wabnitz : « *L'Idéal Messianique de Jésus* ». p. 73 et sq.

plus grande prudence et qu'il évitait soigneusement leurs coups, quelle ne serait pas leur exaspération, quand ils le verraient parcourir de nouveau le pays, appeler à lui ses sectateurs et les entraîner à sa suite dans la capitale ? A moins d'un revirement presque miraculeux, ce que ces derniers actes devaient provoquer c'était une résistance de désespérés. Jésus entrevit cette conséquence ; fixé désormais, non seulement sur le *fait nécessaire de sa mort*, qu'il avait connu et accepté dès le début, mais sur ce que nous avons appelé le *comment* de sa mort, il se prépara aux derniers travaux et aux dernières douleurs. On peut dire que, dès ce moment, commença pour lui l'ascension de la voie douloureuse.

Après la guérison de l'aveugle-né, Jésus quitta Jérusalem, traversa la Samarie et la Galilée et se retira jusqu'à l'extrême Nord de la Palestine, près de Césarée de Philippe (1). Cette retraite est significative. Elle marque que, pour Jésus lui-même, l'heure à laquelle il touchait était une heure décisive de son ministère. A ce moment, il avait, plus que jamais, besoin de prière et de recueillement. Dans cette solitude éloignée, tout entier à la méditation, en communion intime avec son Père, il jeta un regard à la fois sur le passé et sur l'avenir et arrêta la succession des derniers actes qu'il lui restait à accomplir. Quant aux sentiments qui remplissaient son cœur, à cette heure solennelle, nous ne chercherons pas à les décrire. La pensée humaine se sent impuissante à exprimer la pensée divine. La vie intime du Seigneur Jésus est un sanctuaire sacré : on hésite à en franchir le seuil. Il y a là des mystères insondables. En se penchant sur eux l'historien se tait, le chrétien s'humilie et rend grâces.

Il était naturel que Jésus débutât dans la convocation de l'Israël croyant par un appel adressé à ceux qui en formaient le premier noyau, aux Apôtres. Parvenu près de Césarée de

(1) Mt, XVI, 13, sq et parall.

Philippe, il leur demanda donc tout d'abord compte de leur foi. Par là il donna à ceux d'entre eux qui n'auraient pas été suffisamment affermis, à Judas en particulier, une occasion décisive de se retirer (1); puis, Pierre ayant solennellement répondu, au nom de tous qu'ils croyaient en lui « *comme Christ* » (2), il leur recommanda fortement de ne le dire à personne (3) et leur révéla, alors, à la fois la nécessité et le comment de sa mort. « IL FAUT, leur dit-il, QUE J'AILLE A JÉRUSALEM, QUE JE SOUFFRE BEAUCOUP DE LA PART DES ANCIENS, DES CHEFS DES PRÊTRES ET DES SCRIBES ET QUE JE SOIS MIS A MORT » (4). Cette révélation fut une épreuve en même temps pour les Apôtres et pour Jésus. Satan en effet, pour parler avec le Seigneur lui-même, saisit cette occasion de tenter les disciples par le Maître et le Maître par les disciples. En entendant ces paroles, Pierre reprenant Jésus, lui dit : « *A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne t'arrivera pas* », en d'autres termes, « il ne faut pas que tu subisses ces souffrances et que tu meures ainsi ». C'était contredire, de la manière la plus directe, le plan même de Dieu, selon lequel il fallait que le Christ souffrît ; c'était présenter à Jésus la tentation la plus redoutable qu'il pût subir, celle de se soustraire à sa mission en renonçant à la mort expiatoire. Si, à ce moment, Jésus avait faibli, si, comme son disciple, il avait cédé à cette suggestion de Satan qui disait « *il ne faut pas* » tandis que Dieu avait dit et disait « *il faut* », c'en était fait de son œuvre, c'en était fait de notre Rédemption ; mais, cette tentation venait après beaucoup d'autres analogues; Jésus, nous l'avons vu, était fermement résolu à mourir ; l'épreuve au lieu de l'ébranler l'affermit ; se tournant vers Pierre, il s'écria : « *Arrière de moi Satan, tu m'es en scandale ; car tu ne conçois pas les choses qui sont de Dieu, tu n'as que des pen-*

(1) Mt, XVI, 15, sq. et parall.

(2) Nous préférons la version la plus simple celle de Marc (VIII, 29), « σὺ εἶ ὁ Χριστός ».

(3) Mt, XVI, 20 et parall.

(4) Mt, XVI, 21, sq. Remarq. le ἤρξατο qui montre que Jésus revint fréquemment et d'une manière habituelle sur cet avertissement.

sées humaines » (1). Ce nouvel assaut repoussé, Jésus était moralement certain que les forces ne lui feraient pas défaut et qu'il pourrait aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de son sacrifice. Quant aux Apôtres, la victoire du Maître les rendit vainqueurs. Sans se laisser arrêter par ces avertissements « si quelqu'un veut venir après moi qu'il *renonce* à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive », Pierre et et ses compagnons suivirent Jésus. (2).

Jésus quitta Césarée de Philippe et se rapprocha de la Galilée. C'était le début de son dernier et long voyage à Jérusalem. Avant de reprendre son activité au milieu des Galiléens, il monta, suivi de trois de ses disciples, sur une haute montagne, il y fut transfiguré, s'y entretint avec deux patriarches de l'ancienne alliance de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem et y reçut un témoignage éclatant de l'amour de son Père céleste (3). Ainsi fortifié, il rentra en Galilée (4). A ce moment, il manifeste des dispositions nouvelles et parle un langage inaccoutumé ; on sent qu'il s'est opéré un changement de direction dans sa conduite et dans sa pensée. Il apparaît, dès lors, moins comme le prédicateur de la bonne nouvelle que comme le futur martyr. Pressé d'accomplir ses derniers travaux, il s'écrie : « *race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous, jusqu'à quand vous supporterai-je* (5) » et un peu plus tard : « *Je suis venu jeter un feu sur la terre et combien je voudrais qu'il fût déjà allumé!* » « *Il est un baptême dont je* DOIS *être baptisé et combien il me tarde qu'il soit accompli* (6). Constamment et à la grande douleur de ses

(1) Mt, XVI, 23 ; Marc, VIII, 33. Ainsi en est-il depuis 18 siècles. La pensée de Dieu affirme, la pensée humaine nie la nécessité de l'Expiation.

(2) Mt, XVI, 24, sq. et parall.

(3) Luc, IX, 28-36 et parall. Ne paraît-il pas éminemment vraisemblable que cet incident important a eu lieu après et non avant la fête des Tabernacles, c'est-à-dire après la tentative suprême faite par Jésus, pour vaincre l'endurcissement des Judéens ?

(4) Luc, IX, 37, sq. et parall. On voit que la montagne de la Transfiguration n'était pas le Thabor.

(5) Luc, IX, 41.

(6) Luc, XII, 49-50.

disciples qui redoutent de l'interroger, il revient sur la description des souffrances qui l'attendent (1) ; il multiplie les recommandations solennelles et les encouragements aux siens ; il revendique le titre de Roi ou de Fils de Roi que jusqu'alors il avait toujours repoussé (2). C'est sous l'empire de ces sentiments et dans cet esprit d'absolu dévouement, qu'il commence son œuvre d'appel en Galilée. Il la caractérise et l'illustre, pour ainsi dire, par plusieurs paraboles, la brebis perdue (3), le figuier improductif (4), l'invitation aux noces (5). Parmi les disciples de bonne volonté qui, à la nouvelle de son retour, se groupent autour de lui, il choisit soixante-dix hommes dont il connaissait les dispositions et les charge de parcourir toute la contrée en pressant chacun de se décider à le suivre (6). « *Allez,* leur dit-il, *la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, celui qui vous écoute m'écoute et celui qui vous rejette me rejette* ». Ces appels en Galilée ne durèrent pas moins de six semaines (7) et provoquè-

(1) Mt, XVII, 12, 22-23 et parall.

(2) Mt, XVII, 25.

(3) Mt, XVIII, 12.

(4) Luc, XIII, 6.

(5) Luc, XIV, 15, sq.

(6) Luc, X, 1, sq ; Mt, XI, 20, sq.

(7) Cette période des derniers appels est longuement racontée par Luc, IX, 51 à XVII, 11. Il y a, dans ces récits, nombre de traits (Luc X, 13 ; XII, 7, sq. ; XII, 32-35, sq. ; XIII, 6, sq. ; XIII, 32 ; XIV, 25, sq. ;) qui la désignent nettement comme *postérieure* à la fête des Tabernacles et à la décision prise par Jésus de clore son ministère et qui ne permettent guère de la confondre avec la période de luttes qui suivit la fête de Purim. Pourtant il n'est pas inadmissible que Luc, par une confusion chronologique facile à commettre, ait transporté dans cette période certains incidents qui avaient signalé la première. — Dans cette période de Luc IX 51 à XVII, 11, nous distinguons 3 moments principaux :

1° IX, 51, moment où Jésus prend la décision de quitter définitivement la Galilée ;

2° XIII, 22, moment auquel il commence à exécuter ce dessein ;

3° XVII, 11, le jour où, son œuvre d'appel en Galilée étant complètement achevée, il part définitivement.

rent un nouvel effort de l'opposition pharisienne dans cette contrée. Il serait en effet bien surprenant que cette opposition, si vive quelques mois auparavant, se fût calmée, au moment même où la popularité du Novateur reparaissait en grandissant encore et où son activité s'étendait de tous côtés : cette activité si multiple, ces missions de disciples qui, partant deux à deux, s'en allaient dans toutes les directions, contrastaient étrangement avec la prudence dont Jésus avait fait preuve jusqu'à ce moment (1). Il y avait là un symptôme plus inquiétant encore que tous les précédents. Les Pharisiens qui saisissaient moins que jamais les véritables intentions de Jésus et le mobile auquel il obéissait ne pouvaient pas ne pas s'en préoccuper. Renouvelant leurs anciennes accusations, ils s'efforcèrent de confondre leur adversaire et mirent à profit toutes les occasions qui s'offraient de le rencontrer. Un jour, Jésus guérit au milieu de la foule un démoniaque qui était muet. La foule est dans l'admiration ; ses adversaires s'écrient aussitôt « que c'est par Belzéboul le prince des démons qu'il chasse les démons » (2). D'autres, pour l'éprouver, lui demandent un signe venu du ciel (3). Jésus répond aux premiers comme il l'avait fait dans une précédente circonstance; quant aux seconds, il les repousse par une nouvelle allusion au miracle de Jonas, c'est-à-dire à sa propre mort et à sa résurrection. Peu de jours après, à l'issue d'un repas (4) pendant lequel Jésus avait prononcé la condamnation des Pharisiens et des Docteurs de la loi, ceux-ci et les Scribes se mettent à le presser fortement. « *Ils le provoquent, le contraignent à parler sur plusieurs sujets, lui tendant des pièges et cherchant à surprendre quelque parole de sa bouche, afin d'avoir de quoi l'accuser* » (5). Aveu remarquable

(1) V. le passage remarquable Luc, IX, 51... « ἐγένετο δὲ... » qui convient aussi bien à la situation que nous décrivons qu'il s'applique mal au départ précédent pour la fête des Tabernacles.

(2) Luc, XI, 14.

(3) Luc, XI, 29.

(4) Luc, XI, 37.

(5) Luc, XI, 53-54.

et preuve évidente, que jusqu'alors leur unique intention avait été d'arracher à Jésus une allusion à sa divinité afin de renouveler contre lui l'inculpation de blasphème. Partout où il va, ils l'entourent et l'observent. Ils le suivent dans la Synagogue et protestent contre une guérison au jour de sabbat (1) ; ils l'entourent lorsqu'il se met à table. Dans une de ces circonstances, Jésus les prévient et leur demande ouvertement s'il est permis ou non de guérir au septième jour; par cette question il leur ferme la bouche (2). Ils manifestent leur indignation à la vue des péagers (3) et des pécheurs auxquels Jésus s'adressait familièrement; du murmure ils passent à la raillerie et se moquent des idées que Jésus émet sur la richesse (4). Ils durent même aller plus loin; à la vue des succès de Jésus, il est probable qu'ils eurent de nouveau recours à l'appui des Hérodiens et qu'ils poussèrent le Tétrarque à opérer l'arrestation qu'ils étaient impuissants à accomplir eux-mêmes. Hérode, depuis la mort du Baptiste, n'avait pu voir encore Jésus; il restait, sans doute, persuadé de la résurrection de Jean; il accéda donc volontiers à la proposition qui lui était faite d'enlever l'homme dont il désirait depuis si longtemps voir le visage. Mais il y avait, parmi les Pharisiens, un nombre toujours plus considérable de modérés ; leurs sympathies s'étaient, dans cette dernière période, affirmées en plusieurs circonstances. Apprenant le danger que courait Jésus et les intentions hostiles dont Hérode était animé, ils sortirent de leur réserve habituelle (5). Quelques-uns d'entre eux vinrent en secret vers lui et lui dirent : « *Sors d'ici, car Hérode veut te faire mourir* ». Il leur répondit, en des termes qui conviennent exclusivement à l'époque où nous sommes, que sa mort était déjà résolue, mais qu'elle devait s'accomplir à Jérusalem : « *Allez et dites à ce renard : Voici je chasse les démons et je fais des guérisons*

(1) Luc, XIII, 14, sq.
(2) Luc, XIV, 6.
(3) Luc, XV, 2.
(4) Luc, XVI, 14
(5) Luc, XIII, 31, 32.

aujourd'hui et demain, et, le troisième jour, j'aurai fini. Mais il faut que je marche aujourd'hui demain et le jour suivant, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. »

Cette menace, pas plus que l'opposition pharisienne dont elle était une nouvelle manifestation, n'empêcha donc Jésus de poursuivre ses courses en Galilée. Il les eut bientôt terminées ; ayant ainsi fait entendre à tous ses derniers appels ; ayant, par lui-même ou par l'entremise de ses soixante-dix disciples, mis chacun en demeure de le suivre (1), sans dissimuler à personne ce qu'il en devait coûter de s'attacher à lui (2), il quitta ces villes riveraines du lac galiléen dans lesquelles sa voix avait si souvent retenti. Sans doute, la population de ces villes avait professé pour lui une admiration enthousiaste ; jusque dans ces derniers jours, les foules n'avaient cessé de l'entourer et d'applaudir à ses miracles (3), mais tous ces hommages n'étaient pas la foi : le plus grand nombre était demeuré dans les ténèbres. Aussi, au moment du départ, Jésus ne put-il contenir l'expression des sentiments douloureux qui remplissaient son cœur ni celle des reproches qu'avaient mérités ces incrédules (4).

Ce départ fut connu du pays entier. Autant les précédents avaient été tenus secrets, autant celui-ci fut rendu public. Les intentions de Jésus n'étant plus les mêmes, sa conduite est modifiée. Il a renoncé à sa lutte avec les Judéens, il aspire aux derniers temps ; ce qu'il veut, c'est réunir au grand jour tous ceux qui ont mis leur confiance en lui : le moment est venu de laisser la popularité qu'il s'est acquise se manifester librement. Il est certain cependant qu'il n'y a, dans cette attitude, aucune pensée de provocation de la part de Jésus et qu'il n'avait pas rejeté définitivement les mesures de prudence, que l'animosité croissante de ses adversaires rendait au contraire de plus en plus nécessaires. Avant de pénétrer en Samarie, il envoya

(1) Luc, XIII. 24.
(2) Luc, XIV, 25. sq ; IX, 57 ; 61 sq.
(3) Luc, IX. 37.
(4) Luc, X, 13, sq.

devant lui un certain nombre de messagers chargés de lui préparer la route et d'avertir de son passage tous ceux que ses prédications antérieures avaient pu lui attacher. Dans ce rassemblement du troupeau, aucune brebis ne devait être oubliée (1).

A mesure qu'il approchait de la capitale, Jésus restreignait le nombre de ceux qui l'entouraient. Laissant derrière lui, pour les retrouver dans la suite, la plus grande partie de ses adhérents, il arriva près de Béthanie, suivi seulement de ses douze disciples (2). Il annonça aux amis qu'il possédait dans ce village les évènements suprêmes auxquels il se préparait, puis il entra dans la ville. Fidèle à sa coutume, Jésus avait choisi une semaine de fête : grâce à l'affluence qu'attirait cette solennité, la *Dédicace* (3), il devait lui être plus facile de passer inaperçu, de se dérober à l'attention de ses adversaires et de se soustraire à leurs poursuites. Ce n'était donc pas, comme on le considère généralement, dans l'intention de s'adresser une dernière fois aux Judéens que le Seigneur entreprenait ce nouveau séjour dans la capitale : l'appel suprême, ceux-ci l'avaient déjà entendu et, en refusant d'y répondre, en niant la crédibilité même de Jésus, ils avaient déterminé la rupture entre lui et eux. Mais, à défaut de cette raison, il y en avait d'autres.

Jésus voulait prendre certaines dispositions qu'il était seul capable d'arrêter et dont il n'avait pu s'occuper avant son dernier départ, c'est-à-dire avant *d'avoir résolu que le dernier acte de son œuvre s'accomplirait à la Pâque prochaine*. En outre, il y avait dans la capitale, comme dans le reste du pays, quelques disciples dévoués ; Jésus voulait les avertir. Enfin et surtout, il y avait

(1) Luc, x, 52.

(2) Nous pensons qu'en mentionnant le passage à Béthanie immédiatement après la décision prise par Jésus (ix, 51) de partir pour la Judée, Luc anticipe sur les temps ; nous transportons ce passage à Béthanie après xviii, 19, et, de cette manière, nous rejoignons Jean, xi, 22.

(3) Jean, x, 22.

les Messianistes. Quelle qu'eût été leur attitude à la fête des Tabernacles, Jésus n'avait pas complètement renoncé à changer leurs dispositions ; il voulait faire encore un effort dans ce sens. Or, la capitale était devenue leur centre de ralliement et c'était là seulement qu'il pouvait les rencontrer. Nous croyons qu'en se plaçant à ce point de vue il est possible de comprendre, dans ses détails, le court récit de Jean, x, 22-39

Il paraît vraisemblable, d'après ce récit, que Jésus lui-même détermina une rencontre avec les Messianistes. Ne voulant pas se heurter aux Judéens qu'il évitait dorénavant, mais désireux de parler encore une fois à ces hommes égarés qui, en renonçant à leurs espérances charnelles, auraient pu devenir d'ardents disciples, il leur donna rendez-vous dans une galerie couverte de la cour des Gentils : *le portique de Salomon.* Y étant parvenu avant eux, il allait et venait en les attendant (1). Cette attitude tranquille du Maître prouve que l'arrivée de ses interlocuteurs ne fut ni un hasard ni une surprise pour lui. Mais, depuis la fête des Tabernacles, la situation s'était aggravée. Après cette fête, le lien qui commençait à se former entre les Messianistes et les Judéens s'était resserré ; l'alliance dont nous avons indiqué les débuts et les causes s'était décidément effectuée. Les Judéens avaient attiré à eux ceux que Jésus refusait encore de prendre à lui ; ils leur avaient démontré sans peine pourquoi il était impossible d'admettre les affirmations de Jésus, et quel blasphème digne de mort il proférait, en se disant Fils de Dieu. Quand donc ils apprirent que Jésus était de retour à Jérusalem et que leurs alliés allaient avoir une entrevue avec lui, ils saisirent avec empressement cette occasion inespérée de s'emparer de lui, d'une manière toute secrète, et quelques-uns d'entre eux, se mêlant aux rangs des Messianistes, les accompagnèrent.

(1) περιεπάτει. Notre supposition serait renversée s'il était prouvé qu'à toute heure du jour le portique de Salomon était occupé par le peuple et par les groupes des Pharisiens, des Scribes et des Saducéens. (V. Stapfer, *Pal.* 389). Mais cela n'est pas prouvé. Peut-être même en disant « χειμὼν ἦν. » l'auteur veut-il expliquer pourquoi le Temple était à peu près désert.

Judéens et Messianistes arrivèrent au portique de Salomon. A leur vue, Jésus s'arrêta. Immédiatement ils firent cercle autour de lui (1). Avant même qu'il eût parlé, les Messianistes lui posèrent une question que les Judéens n'auraient eu aucun intérêt à présenter. Il était, au contraire, parfaitement logique de la part des Messianistes de couronner la longue histoire de leurs rapports avec Jésus par cette question qui la résumait tout entière et qui contenait, à la fois, le souvenir de leur attente et celui de la résistance du Novateur à leur endroit : « *Jusques à quand nous tiendras-tu l'esprit en suspens? Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement?* (2) » L'on ne pouvait mieux caractériser la situation et les dispositions des Messianistes. Si Jésus répondait oui, ils étaient prêts à abandonner la cause judéenne, et à se ranger autour du Maître; dans le cas contraire, ils étaient résolus à le renier définitivement et à se tourner contre lui. C'était une mise en demeure décisive. Or Jésus ne pouvait, d'une manière absolue, accepter ni repousser le titre de Messie. Dans cette circonstance comme lors de la fête des Tabernacles, il n'avait d'autre ressource que de prendre un terme moyen en donnant à entendre qu'il était le Christ, mais dans un sens tout opposé à celui que ses interlocuteurs ne voulaient décidément pas abandonner. Il leur dit donc : « *Je vous l'ai déjà dit et vous ne me croyez pas ; mes œuvres rendent témoignage de moi ; je les fais toutes au nom de mon Père* (3) ; » Mais trouvant dans la question même des Messianistes la preuve que cette explication ne les convaincrait pas et que la rupture entre eux et lui était désormais inévitable, il résolut, en quelques mots, la situation : « *Vous ne me croyez pas*, s'écria-t-il, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* »

Cette rupture définitive s'affirma aussitôt d'une manière tragique. Comme Jésus protestait une fois de plus de son union intime avec le Père (4), les Messianistes, en proie à une violente excita-

(1) Jean, x, 24, « ἐκύκλωσαν. ».
(2) Jean, x, 24.
(3) Jean, x, 25.
(4) Jean x, 30.

tion, saisirent de nouveau des pierres pour le lapider. Ce mouvement de colère, auquel les Judéens exaspérés par l'affirmation blasphématoire n'avaient certainement pas été étrangers, détermina leur intervention dans le débat. Prenant fait et cause pour les Messianistes, à qui Jésus demandait la raison de leur tentative criminelle, et répondant à leur place, ils s'écrièrent, avec force : « ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais c'est pour ton blasphème, *c'est parce que, étant homme, tu te fais Dieu* » (1) ; puis, plus prudents que leurs alliés et fidèles à leurs principes de circonspection, ils voulurent barrer le passage à Jésus et s'emparer de sa personne. Jésus les contint pendant quelques instants, répondit à leur accusation de blasphème en invoquant une fois de plus, à l'appui de sa filialité divine, le double témoignage de ses miracles et de l'Ecriture, puis, malgré leurs efforts, s'échappa de leurs mains (2).

Ainsi échouait la dernière tentative de Jésus auprès des Messianistes. Cet épisode important achevait d'éloigner du Seigneur des hommes dont il n'avait pu accepter l'amitié ni changer les convictions, et consommait le rapprochement des Messianistes et des Judéens. Jésus, après cet échec, se retira, auprès des Johannites qu'il voulait appeler à leur tour (3).

Durant tout son séjour en Galilée, les foules n'avaient cessé de l'accompagner. Si le nombre de ses vrais disciples, de ceux qui, dans sa pensée, méritaient ce nom, était relativement restreint, celui des admirateurs avait toujours augmenté. On se trompe en établissant, à cet égard, dans la vie de Jésus, comme deux phases opposées, l'une toute d'enthousiasme, l'autre toute d'abandon. Dès qu'on apprit qu'il s'était établi en Judée, le peu-

(1) Jean, x, 33.

(2) Jean, x, 34-39.

(3) Marc, x, 1, sq ; Mt, xix, 1, sq ; Luc xvii, 20 sq ; Jean, x, 39-40. Les quatre Evangélistes, comme on le voit, se rencontrent sur ce point particulier avant d'entreprendre, d'un commun accord, le récit des derniers évènements.

ple accourut (1). On lui amenait les enfants (2), les malades (3), il bénissait les uns, guérissait les autres. Mais là aussi comme partout ailleurs, les Judéens le suivirent. En présence des anciens disciples de Jean qu'il cherchait à convaincre, ils renouvelèrent leurs questions insidieuses « *Quand viendra le Royaume de Dieu?* (4) *s'il est permis à un homme de répudier sa femme?* (5) » A ces nouveaux efforts, faits pour le mettre en contradiction avec lui-même et avec la loi, Jésus répondit en s'appuyant sur cette dernière et de manière à confondre ses adversaires. Les prodiges qu'il accomplissait, joints à la puissance de sa parole, firent impression sur l'esprit d'un grand nombre de Johannites. Sans se laisser influencer par les insinuations des Pharisiens, ils reconnurent que Jésus réalisait pleinement ce que le Précurseur avait dit de lui. Ils ne résistèrent pas davantage et se décidèrent à reporter sur lui l'attachement qu'ils avaient, jusqu'alors, conservé à la mémoire de leur maître. « *Jean*, disaient-ils, *n'a fait aucun miracle, mais tout ce que Jean a dit de cet homme, était vrai* » (6).

Jésus avançait dans la préparation de sa manifestation suprême. En Galilée, à Jérusalem, parmi les disciples du Précurseur, il avait fait entendre ses derniers appels. En dépit des difficultés que l'opposition lui créait à chaque pas, il allait de l'avant, résolu à ne perdre aucun de ceux que le Père lui avait donnés. Il ne restait qu'un seul groupe d'hommes bien disposés auquel il n'eût pas adressé ce « suivez-moi » décisif : c'étaient les Pharisiens modérés. Jusqu'à présent, Jésus n'avait considéré aucun d'entre eux comme assez affermi pour le mettre au nombre de ses disciples, mais maintenant, il ne lui restait plus, pour parfaire son œuvre d'appel, qu'à agir sur eux de manière à décider les

(1) Jean, x, 41 ; Mt., xix, 2 : *ὄχλοι πολλοί*, et parall.

(2) Luc, xviii, 15, sq. ; Mt., xix, 13-15 ; Marc, x, 13-16.

(3) Mt, xix, 2.

(4) Luc, xvii, 20, sq.

(5) Mt., xix, 3.

(6) Jean, x, 41-42.

mieux disposés. Une occasion se présenta bientôt; Jésus la mit à profit. Comme il était encore de l'autre coté du Jourdain, on vint lui annoncer que Lazare de Béthanie était malade (1). Deux jours après, il se mit en route, malgré les protestations de ses Disciples (2). Sans doute le Maître affrontait un danger, pourtant il n'y avait pas témérité de sa part; il savait bien, en effet, que ceux d'entre les Jérusalémites qui viendraient entourer Marthe et Marie, seraient précisément, pour la plupart, des représentants du pharisaïsme modéré. Les Judéens n'ignoraient pas les relations d'étroite amitié qui unissaient les deux sœurs et leur frère au Novateur; ennemis de l'un, ils l'étaient forcément des autres, et ce n'étaient pas eux assurément qui, apprenant la mort d'un ami de Jésus, devaient venir se lamenter dans la maison en deuil.

A Béthanie, Jésus trouva un grand nombre de Juifs; réunis autour de Marthe et de Marie, ils pleuraient avec elles. Jésus pleura aussi; alors ces hommes se dirent « *voyez comme il l'aimait* ». Assurément, ce n'étaient là ni l'attitude, ni les dispositions ordinaires aux ennemis de Jésus. Ce qui s'applique moins bien encore à eux et qui convient fort bien au contraire aux Pharisiens modérés, c'est le murmure qui s'élevait à ce moment de leurs rangs: « *Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il faire que celui-ci ne mourût pas?* » (3). Ces paroles présageaient suffisamment l'effet que produirait un nouveau miracle, plus frappant encore que le premier. En les entendant, Jésus eut un frémissement de joie; lorsqu'il fut arrivé au sépulcre et avant de crier « *Lazare sors de là* — Mon Père, dit-il, dans un élan de reconnaissance, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé; ce n'est pas pour moi que je dis cela, car je savais que tu m'exauces toujours, mais c'est à cause de cette assistance qui m'entoure, *afin qu'ils croient que c'est Toi* qui m'as envoyé ». Ce n'est certainement pas ainsi que Jésus aurait parlé devant les négateurs acharnés de sa mission divine, devant ceux qui, quelques mois aupa-

(1) Jean, XI, 3.
(2) Jean, XI, 8.
(3) Jean, XI, 19, 36, 37.

ravant, avaient formellement déclaré qu'il ne venait pas de Dieu, qu'il n'était qu'un homme pécheur et qui, depuis lors, n'avaient cessé de le poursuivre et d'attenter à sa vie.

La résurrection de Lazare produisit l'effet que Jésus en attendait, mais provoqua immédiatement une réaction violente de la part des Judéens. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient à Béthanie (1) rentrèrent aussitôt à Jérusalem et rendirent compte aux Pharisiens du mouvement important que Jésus venait de déterminer (2). Sans tarder, les Saducéens (chefs des prêtres) et les Pharisiens convoquèrent une séance extraordinaire du Sanhédrin (3).

Dans cette assemblée, les persécuteurs étaient seuls; ils pouvaient parler librement. Ce n'était ni le lieu ni l'instant de feindre. Les sentiments exprimés dans cette circonstance seront donc, à n'en pas douter, les sentiments vrais, ceux à l'influence profonde desquels il convient d'attribuer l'action toute entière. Qu'est-ce donc qui, *de l'aveu même des Judéens*, les a conduits à soulever contre Jésus une opposition si violente ? — Qu'est-ce qui, après avoir inspiré leur conduite depuis la fête des Tabernacles, les détermine à recourir avec plus d'acharnement que jamais aux moyens extrêmes ? Quels arguments leur entend-on invoquer eux-mêmes pour s'encourager mutuellement à frapper le dernier coup ? un argument dogmatique ? un argument religieux ? — Ici, nous ne parlons pas pour eux, nous les écoutons. Si leur témoignage est contraire aux présomptions que nous avons précédemment réunies, nous sommes prêt à nous rétracter. S'ils affirment eux-mêmes ne céder qu'à des motifs généreux, si nous les entendons s'écrier qu'ils sont contraints par leur devoir, qu'ils ne peuvent autrement, nous reconnaissons que nous nous sommes trompé en trouvant, jusqu'ici, dans les ques-

(1) Jean, XI, 45, τινὲς opposé à πολλοί.
(2) Jean, XI, 46.
(3) Jean, XI, 47.

tions d'intérêt, la raison dominante du conflit ; nous déclarons nulles et non avenues nos précédentes constatations.

A peine entrés en séance, les Pharisiens s'écrièrent : « Que ferons-nous ? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons agir, *tous croiront en lui et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation* (1) ». A cette question nettement formulée le grand Prêtre Caïphe, l'un des chefs du parti saducéen, répondit d'une manière plus nette encore. Affirmant à son tour, que ce qui doit les guider, dans cette affaire, c'est bien et avant tout l'intérêt. « *Vous n'y entendez rien*, dit-il, *vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation entière ne périsse pas* » (2). On le voit, le point sensible était l'intérêt ; de l'aveu des Judéens eux-mêmes, ce qui leur importait avant tout, c'était de conserver leur autorité et leur influence. Quant aux motifs d'ordre supérieur si souvent invoqués devant Jésus et devant le peuple, on ne les mentionna même pas. Les accusations dogmatique et religieuse étaient si peu les causes vraies du conflit et servaient à tel point de prétexte, que, dans cette conférence secrète, il n'en fut pas même question.

Cette importante constatation une fois faite, mettons-nous à la place des Judéens pour juger de la situation. Malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pu entraver l'activité du Novateur. Après la fête des Tabernacles, on l'avait perdu de vue pour quelque temps, mais il n'avait pas tardé à reparaître. Plus audacieux encore que par le passé, il s'était mis à parcourir le pays entier et avait rassemblé autour de lui une troupe nombreuse de sectateurs. Ce n'était pas lui seulement, mais ses disciples qui avaient fait entendre, de tous côtés, des appels pressants. De Galilée, il avait passé en Samarie, puis en Judée, puis en Pérée ; enfin, il venait de reparaître jusque sous les murs de Jérusalem

(1) Jean, XI, 47-48.
(2) Jean, XI, 49, 50.

et de braver le Sanhédrin par un nouveau miracle plus éclatant que tous les autres. Jamais sa popularité n'avait été plus grande ; elle menaçait de devenir universelle ; encore un peu et le pays tout entier se soulèverait, et l'opinion publique, rompant ses digues, engloutirait la protestation des Pharisiens et anéantirait à tout jamais leur influence. L'on comprend, dès lors, l'épouvante du Sanhédrin. Siégeant en séance permanente, il chercha, dès ce jour, tous les moyens propres à amener l'arrestation et la mort du Perturbateur (1) : vaines tentatives ; la situation déjà si grave allait s'aggraver encore ; les sombres prévisions des Judéens allaient avoir leur réalisation. Leur défaite et leur frayeur passées étaient peu de chose auprès de l'insuccès dernier et de la suprême détresse qui les attendaient. Des évènements inouïs leur étaient réservés, en même temps qu'une humiliation sans précédents. Toute leur impuissance en face de Jésus, toute l'inanité de leurs longs efforts auprès du peuple devaient être publiquement manifestées, en un jour qui achèverait de les briser. Ils allaient voir leur adversaire, celui que, depuis plus de deux années, ils ne cessaient de discréditer et de persécuter, sortir de sa réserve et de son humilité habituelles et, en pleine Jérusalem, au milieu d'un immense concours de peuple et d'acclamations enthousiastes, apparaître en Triomphateur, en Fils de David, en roi d'Israël.

(1) Jean, XI, 53.

CHAPITRE VI.

L'ENTRÉE TRIOMPHALE
A JÉRUSALEM.

Jésus revient a Béthanie. — Entrée a Jérusalem et dans le Temple. — Résumé de la situation au 12 Nizan.

Six jours avant la Pâque, Jésus quitta la ville d'Ephraïm, où il s'était retiré et, passant par Jéricho (1), se dirigea vers la capitale. De grandes foules le suivaient, l'acclamant, l'appelant Fils de David et se persuadant que le Royaume de Dieu allait être manifesté (2). A Béthanie, où l'on arriva bientôt, ce tumulte populaire, si différent du mystère dont le Maître s'était toujours entouré en approchant de Jérusalem, ne fit que s'accroître. Beaucoup de Juifs en effet, apprenant qu'il était de retour dans ce village et désireux de voir Lazare, accoururent des environs et se joignirent aux troupes venues de Jéricho (3). Jésus ne lutta nullement contre cette affluence ; il semble, au contraire, qu'il ait tout prévu et tout préparé, en sorte que ce dernier passage à Béthanie fût connu de toute la contrée.

(1) Jean, xi, 54 ; Luc, xviii, 35-43 et parall.

(2) Luc, xix, 11.

(3) Jean, xii, 9.

Cependant, dans Jérusalem même, l'agitation était extrême. Depuis plusieurs jours, les pèlerins avaient envahi la ville. Cette fois encore, c'était Jésus qui faisait l'objet de la préoccupation générale (1); l'on se souvenait de sa dernière entrée dans le Temple, lors des Tabernacles, et l'on stationnait dans le parvis, se demandant les uns aux autres: « *Que pensez-vous? viendra-t-il ou non?* ». Les Judéens surtout s'inquiétaient. Dans l'espoir que Jésus viendrait à Jérusalem, mais persuadés que, s'il avait l'audace de le faire, il y pénètrerait, selon sa coutume, de la manière la plus secrète, ils avaient pris d'avance un arrêté statuant « *que, si quelqu'un savait où le Novateur se trouvait, il eût à le déclarer immédiatement, afin qu'on se saisît de lui* ». Cette fois donc, l'opposition avait rejeté tout mystère; les Judéens affichaient publiquement leurs intentions criminelles et réclamaient impérieusement le concours de tout citoyen. On voit la marche ascendante que la réaction avait suivie. Le décret une fois lancé, les Judéens avaient attendu, mais quand on leur apprit qu'un nouveau mouvement populaire se formait du côté de Jéricho, leurs craintes redoublèrent ; pressentant que leur décret même était inutile, que des évènements plus graves se préparaient, effrayés d'ailleurs par le nombre croissant des défections qu'avait provoquées la résurrection de Lazare, ils décidèrent de faire mourir aussi ce dernier (2).

Tandis que les Judéens multiplient ainsi les mesures violentes Jésus demeure calme. Ils sont indécis, ne sachant plus que tenter pour entraver les progrès de cette popularité effrayante ; lui, reste ferme, allant droit au but, ne se laissant arrêter par aucun obstacle, dans l'accomplissement de sa tâche dernière.

Dès le lendemain de son entrée à Béthanie, il envoya deux de ses disciples, avec mission de ramener du bourg voisin l'ânon qui devait lui servir de monture (3). A leur retour, il quitta le

(1) Jean, XI, 56.

(2) Jean, XII, 10-11.

(3) Marc, XI, 1 et sq. ; Jean XII, 14.

village de Lazare et se dirigea du côté de Jérusalem. Alors, la foule considérable de partisans qui l'accompagnait (1) commença à l'acclamer en s'écriant : « *Il a rappelé Lazare du sépulcre !* » (2). En même temps, ceux des disciples qui étaient déjà dans la capitale, apprenant qu'il approchait, sortirent en cortège nombreux pour aller au-devant de lui. Avançant en sens inverse, les deux colonnes se rencontrèrent au milieu du chemin ; ceux qui venaient de Jérusalem, retournant alors sur leurs pas, se trouvèrent précéder Jésus, tandis que les autres continuaient à le suivre. Ainsi, en un moment, le Maitre se vit entouré de tous ceux qui avaient répondu à ses derniers appels. Au moment où les deux troupes se réunirent, pour ne former plus qu'une seule colonne, les acclamations redoublèrent. On louait Dieu, à haute voix, pour tous les miracles que l'on avait vus, on s'écriait : « *Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur !* » (3). A la terreur qu'avaient toujours inspirée les Judéens succède une joie débordante. On rompt enfin le silence, on oublie danger et menaces. L'admiration, le bonheur, l'enthousiasme jusqu'alors contenus se donnent libre cours. On dépouille les arbres, on élève vers le ciel des rameaux de palmiers, on en jonche le chemin, on étend sous les pas de l'ânon des manteaux comme tapis d'honneur. Jésus lui-même encourage ces élans (4). Tout-à-coup, à un détour du chemin, Jérusalem apparaît dans toute sa splendeur. A cette vue, une émotion poignante étreint le cœur de Jésus. Tendant les mains vers cette ville rebelle, vers ce Temple dont les serviteurs l'ont rejeté, pleurant sur eux, il s'écrie : « Oh si tu connaissais, même en ce jour qui t'est donné, les choses qui concernent ta paix ; *mais maintenant, elles son cachées à tes yeux* (5) ». Cependant, la foule approche de la ville. On était à tel point persuadé que Jésus reviendrait plus secrète-

(1) πλεῖστος ὄχλος, Mt. xx, 8.
(2) Jean, xii, 17.
(3) Luc, xix, 37, 38.
(4) Luc, xix, 39-40,
(5) Luc, xix, 41-42.

ment que jamais, et si peu préparé à cette manifestation extraordinaire, que, lorsque la rumeur se fit entendre, il ne vint à personne la pensée que l'homme ainsi acclamé fût Jésus. A l'approche des pélerins, les Jérusalémites accoururent, demandant aux uns et aux autres qui était ce nouveau venu : « *C'est Jésus, répondit-on, le prophète de Nazareth, en Galilée!* » (1).

Les Galiléens triomphaient, les Judéens étaient dans la consternation. Que l'on se rappelle les efforts qu'ils avaient tentés, depuis le premier jour de l'apparition de Jésus, pour combattre son influence, disperser ses disciples, s'emparer de sa personne, et l'on comprendra ce que furent leur désespoir et leur fureur, à la vue de ce triomphe, à l'ouïe de ces cris de joie. Ecrasés par le sentiment de leur impuissance, les Pharisiens eurent un moment de découragement. Ils se sentaient domptés ; ils s'avouèrent vaincus. Cette opinion publique, si méprisée dans les débuts, s'était peu à peu affirmée; malgré tous leurs agissements, elle venait de se prononcer avec une puissance telle qu'il était désormais impossible de rien entreprendre au grand jour, sans déterminer, de sa part, une protestation violente, et par là, une intervention de la garnison romaine : bref, à mesure que la popularité de Jésus avait augmenté, celle des Judéens avait diminué et l'heure de son triomphe est, pour eux, celle de la plus implacable défaite. Réduits à l'inaction, ils s'écrièrent, prêts à se tourner les uns contre les autres et à se reprocher mutuellement leur irréparable insuccès « *vous voyez bien que vous n'aboutissez à rien, voici le monde est allé après lui* (2).

La rage dans le cœur, les Judéens durent ainsi boire, jusqu'à la lie, ce qui fut pour eux le calice amer. De loin, car ils n'osaient se mêler à cette foule houleuse, ils virent celui que, deux ans auparavant, ils avaient dédaigneusement expulsé du Sanctuaire, y pénétrer en maître, aux acclamations de milliers de voix, et, sans que cette fois personne s'opposât à son acte, en

(1) Mt, XXI, 10-11.

(2) Jean, XII, 19.

chasser à nouveau les marchands et changeurs (1). Ils le virent prendre possession du Temple, et non-seulement pendant ce jour-là, mais pendant les jours suivants, s'y conduire en maître absolu. Ils virent cela sans pouvoir faire un mouvement, en osant à peine se montrer, à peine protester. La haine accumulée depuis deux années bouillonnait dans leurs cœurs ; s'ils avaient pu mettre la main sur lui, ils auraient brisé celui qui les vainquait ; mais toute tentative était impossible ; le peuple était là ; l'amour de cette foule élevait, autour du prophète, un mur menaçant qui les aurait infailliblement écrasés, s'ils avaient tenté de le renverser pour parvenir jusqu'à lui : c'est ainsi que souvent, dans l'histoire, on a vu le peuple devenir pour l'homme qu'il aime un défenseur invincible, un incorruptible gardien (2).

Le soir vint. Impuissants à saisir leur adversaire pendant le jour, les Judéens auraient pu trouver, pendant la nuit, des occasions favorables ; mais, avant même le coucher du soleil, Jésus, usant d'une prudence toujours plus grande, était rentré à Béthanie où il devait trouver un sûr asile (3). Le lendemain, il revint de bonne heure au Temple. L'effervescence s'étant calmée, les Judéens se hasardèrent non pas, sans doute, à tenter un coup de main manifeste mais à protester, en demandant au Novateur l'explication de sa conduite : « *Par quelle autorité fais-tu ces choses, et qui t'a donné cette autorité ?* » (4). Jésus par sa réponse les contraignit, s'ils voulaient lui répliquer, à se mettre en contradiction ou avec eux-mêmes ou avec le peuple. Ils se turent. Alors le Seigneur, élevant la voix au milieu de la foule des petits

(1) Marc, XI, 15-19, et parall. Les quelques traits qui suivent suffisent à indiquer les différences caractéristiques qui distinguent cette seconde purification de la première. Au début de son ministère, Jésus n'a fait qu'une tentative, maintenant il affirme son autorité en *prenant possession* du Temple.

(2) Marc, XI, 18. Luc, XXI, 38. Nous n'avons garde d'oublier que le vrai gardien de Jésus était Dieu, son Père Tout-Puissant, mais nous voulons dire que la faveur populaire était un moyen dont Dieu se servit pour sauvegarder son Fils bien-aimé.

(3) Marc, XI, 19 ; Mt, XXI, 17.

(4) Marc, XI, 27-33 et parall.

et des humbles qui l'avaient suivi : « *Les péagers et les gens de mauvaise vie*, dit-il, *vous précèdent dans le Royaume de Dieu, car vous ne vous êtes point repentis* », puis, il leur déclara qu'ils allaient le saisir, le jeter dehors, le faire mourir; il les désigna nettement comme les auteurs de la mort à laquelle il allait s'offrir, et leur annonça les châtiments que ce crime attirerait sur eux de la part de Dieu.

Aucune de ces paroles ne provoqua chez les Judéens un mouvement de repentance. Il était trop tard. Ce n'étaient pas là des appels, c'étaient des arrêts de condamnation. Jésus l'avait dit en entrant à Jérusalem : « les choses qui concernent ta paix sont cachées à tes yeux ». Si, au moment de l'entrée triomphale, il avait eu encore une lueur d'espoir, cette lueur s'était, aussitôt après, définitivement éteinte. L'endurcissement de ses adversaires en était arrivé à ce point où il est moralement invincible. On le voit clairement dans les quelques incidents qui suivirent. L'attitude tranquille de la foule et la modération dont Jésus avait usé, dans sa victoire même, relevèrent les espérances des Pharisens. S'enhardissant à nouveau, mais comprenant bien que la faveur populaire leur interdisait toute action violente (1), ils eurent recours à la polémique qui cependant leur avait si mal réussi en Galilée. Ils n'agirent pas eux-mêmes mais envoyèrent quelques-uns de leurs disciples et des Hérodiens, gens obscurs apparemment, qui étaient chargés de lui soumettre la question brûlante de *l'impôt* (2). Cette question habile était destinée à perdre Jésus, soit auprès du peuple, soit auprès du Gouverneur romain. On sait de quelle manière Jésus répondit et comment il confondit ses adversaires. Il n'approuva ni ne désapprouva le paiement de l'impôt, il constata que c'était une nécessité inévitable et en disant : « *Rendez à César ce qui appartient à César* », ôta à ses ennemis toute possibilité de l'accuser comme rebelle au pouvoir impérial. Ce qui contraste avec cette franchise de Jésus c'est

(1) Mt, XXI, 45-46 et parall.

(2) Marc, XII, 13-17 et parall.

l'hypocrisie consommée de ses interlocuteurs. Ils viennent à lui avec des paroles engageantes, ils le flattent, ils ont l'audace de lui dire : « nous savons que tu parles droitement, *que tu es véridique*, que tu enseignes la voie de Dieu *en vérité* ». De deux choses l'une : ou cette protestation était sincère, mais alors elle condamne l'incrédulité de ses auteurs, ou elle était mensongère, mais alors elle les convainc de la plus odieuse duplicité. Dans un cas comme dans l'autre, elle est accablante pour ceux dont elle émane.

La repartie de Jésus ayant fermé la bouche aux Hérodiens, les Saducéens leur succédèrent (1). Nous n'insisterons pas sur l'étrange question qu'ils présentèrent. Cette supposition d'une femme qui épouse successivement sept frères, rappelle les sujets oiseux et souvent ridicules qui défrayaient les discussions des rabbins. Jésus fit à cette question la réponse qu'elle méritait : « *Vous vous égarez, parce que vous ne connaissez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu* ». Nous ne nous étendrons pas non plus sur la nouvelle tentative pharisienne qui suivit l'échec des Saducéens (2). C'étaient là des efforts désespérés et condamnés d'avance à ne porter aucun fruit. Bien loin d'affaiblir le crédit dont Jésus jouissait, ils ne faisaient que l'augmenter en donnant au Maître l'occasion de parler avec cette sagesse qui faisait l'admiration de la foule et affermissait sa confiance (3). Les Pharisiens le comprirent ; leur dernière question ayant déterminé une réponse qu'ils ne pouvaient récuser sans renier leurs propres principes, ils ne se hasardèrent plus à lui rien demander (4). Mais, sur ce terrain, Jésus acheva leur défaite en leur montrant que *non-seulement il était capable de répondre à toutes leurs questions, mais qu'ils étaient incapables de répondre aux siennes.* « Que vous semble-t-il du Christ, leur demanda-t-il, de qui est-il le Fils ? » — « de David ». — « Comment donc David l'appelle-t-il par l'Es-

(1) Marc, XII, 18-27 et parall.
(2) Mt, XXII, 34-40.
(3) Mt, XXII, 33.
(4) Marc, XII, 34 ; Luc, XX, 40.

prit son Seigneur ; si David l'appelle Seigneur, comment est-il son Fils (1) ? » A cela il n'y avait qu'une réponse possible : c'est que le Christ est d'origine divine ; mais cette réponse, les Judéens s'étaient mis volontairement dans l'impossibilité de la formuler. Ils se turent.

La longue lutte que nous avons retracée touche à son terme. Sur le terrain des discussions comme sur celui de la popularité, les Judéens aboutissaient à la défaite la plus accablante. Et pourtant que n'avaient-ils pas fait pour triompher de leur adversaire ? Ils l'avaient accusé d'impiété, de blasphème, de démence ; ils avaient décrété l'excommunication de quiconque le reconnaîtrait comme le Messie et publié, dans Jérusalem, non-seulement l'interdiction formelle de lui donner asile mais aussi l'ordre direct de le livrer, si on le découvrait. Alliances avec les Hérodiens, conciliabules secrets, action persévérante auprès du Tétrarque, tentatives d'arrestation immédiate, entente avec les Messianistes, ordres exprès à la garde du Temple, rien n'avait été épargné pour s'emparer de lui. En tout et partout, ils avaient échoué. La popularité de Jésus avait augmenté de jour en jour. Après comme avant la défection des Messianistes à Capernaüm, des foules considérables n'avaient cessé de l'accompagner ; à chacune des fêtes qui se célébraient à Jérusalem, il avait été attendu avec impatience. Ce n'étaient pas les Galiléens seulement, c'étaient des habitants de Jérusalem, des Pharisiens, des membres du Sanhédrin qui s'étaient laissé entraîner. En dernier lieu, il avait parcouru le pays tout entier, appelant à lui tous ceux qui voulaient être ses disciples et, à cet appel, il s'était levé une grande foule de croyants. De Galilée, de Pérée, de Judée, de Jérusalem même, on était accouru avec transports. Entouré de tout ce peuple, acclamé, porté en triomphe, il était entré dans le Temple, y avait renouvelé la scène contre les marchands,

(1) Marc, XII, 35-37.

tandis que, dans la ville, un grand nombre d'hommes indécis, parmi lesquels des personnages influents (1), se tournaient de son côté. D'autre part, aucun complot de meurtre n'avait abouti. Les Hérodiens avaient reculé, les huissiers s'étaient laissé convaincre, les Messianistes n'avaient pas jeté la première pierre ; dans toutes les autres circonstances, le Novateur s'était dérobé, se perdant au milieu de la foule ou s'éloignant dans des contrées désertes. En un mot, *après deux années de luttes et d'efforts incessants, les Judéens en arrivaient à désespérer de leur cause ;* ils voyaient leur échapper cette autorité, cette influence qu'ils avaient cherché à conserver au prix du plus grand des sacrifices, celui de leur conscience même. Le conflit qu'ils avaient soulevé menaçait de se terminer à l'avantage du Novateur, par la défaite la plus sensible qu'on pût infliger à leur popularité.

Eh bien, et nous insistons sur ce point, *c'est à ce moment suprême, à ce moment désespéré pour les Judéens, que la face des évènements va subitement changer*. En effet, Jésus a terminé son œuvre d'Évangélisation. Une partie d'Israël a répondu à son appel : elle est prête désormais à s'attacher à lui comme Sauveur, à trouver le salut dans sa croix rédemptrice : de ce côté, son œuvre est achevée. L'autre partie l'a repoussé : tant que, à l'endroit de cette fraction hostile, il y a eu espoir de retour, Jésus a persévéré dans son œuvre d'appel, mais maintenant l'endurcissement des Judéens est incurable, tout espoir est perdu, tout effort désormais inutile. La conviction de cette inutilité pénètre à tel point toute sa pensée qu'il l'exprime par des actes et par des paroles. Il sèche un figuier stérile (2); il s'écrie, en proie à une inexprimable douleur : « *Jérusalem, Jérusalem ! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez pas voulu* » (3). De ce côté là aussi, son œuvre est terminée. Par

(1) Jean, XII, 32.
(2) Marc, XI, 20-25 et parall.
(3) Mat., XXIII, 37.

la préparation suffisante des uns, par l'endurcissement définitif des autres, sa tâche de Prédicateur de la Bonne Nouvelle est close. Mais si cette tâche est terminée, sa *mission* n'est pas encore accomplie tout entière : il a encore devant lui l'acte suprême, l'acte le plus douloureux de sa carrière terrestre. Pour parfaire son œuvre et réaliser pleinement les desseins de Dieu, *il faut qu'il souffre et qu'il meure.* Il va donc se livrer aux mains de ceux qui, par leur résistance volontaire, se sont constitués, librement, les instruments de la Puissance du péché. Cette Puissance il l'a domptée toute sa vie. Il doit, par sa mort sanglante, achever de lui écraser la tête. Lui, *le vrai vainqueur de cette longue lutte,* va s'abandonner volontairement à la vengeance de ceux qu'il a vaincus, s'humilier et s'abaisser devant eux, leur offrir lui-même les moyens de l'arrêter, de l'accuser, de le faire mourir (1). Le conflit dont il est resté vainqueur se terminera par sa défaite apparente et par sa mort, non par suite d'une *nécessité historique,* puisqu'il est demeuré le maître incontesté de la situation, mais par suite d'une *obligation morale*, parce que la volonté de Dieu (et partant son devoir) sont qu'il donne sa vie pour le salut du monde. C'est là ce qu'on ne saurait trop mettre en évidence. En se plaçant au point de vue historique, la conclusion à laquelle on arrive, la conclusion qui s'impose, c'est qu'à la fin du conflit, *les Judéens sont vaincus ;* qu'à ce moment, Jésus peut parfaitement éviter la mort, en ce sens qu'elle ne lui est nullement imposée *par les circonstances*, et que, dès lors, s'il s'y livre, c'est qu'il y a, pour qu'il meure, une raison supérieure, universelle, indépendante des temps et des lieux, raison que l'Écriture et la Conscience s'accordent à nommer l'EXPIATION DES PÉCHÉS DE L'HUMANITÉ. *Ce qui a déterminé la mort du Christ ce n'est donc pas l'opposition historique des Judéens, dont il est resté vainqueur, c'est la « contradiction morale »* (2), *l'existence, au sein de l'humanité, du mal moral, du Péché.* — Et si cette mort

(1) Jean, x, 15.
(2) Hebr., xii, 3.

est historiquement l'œuvre des Judéens, c'est qu'ils se sont volontairement mis, pour ainsi dire, au service du Prince des ténèbres (1), en s'écriant les premiers : « Nous ne *voulons* pas que celui-ci règne sur nous ! » (2).

De cette conclusion, si elle est exacte, il résulte que le dénouement de la lutte manifestera dans toute leur évidence, d'une part, l'abnégation, l'amour, la charité infinie de Celui qui va s'offrir lui-même; de l'autre, l'avilissement, la cruauté, la haine de ceux qui vont le livrer à la mort.

(1) Cf. la parole remarquable de Jésus, Luc XXII, 53 : « C'est ici *votre* heure et la Puissance des ténèbres ! »

(2) Luc, XIX, 14.

TROISIÈME PARTIE.

LE DÉNOUEMENT.

5 et 6 avril, 13 et 14 Nizan, 30.

CHAP. I : L'ARRESTATION DE JÉSUS. — CHAP. II : LE PROCÈS ET LA MORT.

CHAPITRE I.

L'ARRESTATION DE JÉSUS.

Le mercredi soir, 12 Nizan (4 avril), Jésus se retira définitivement du Temple. Le même soir, il retourna à Béthanie, prit un repas chez Simon le lépreux et se prépara aux douleurs que lui réservaient les deux jours suivants. Pendant qu'il luttait et priait, les Judéens tenaient, dans la cour du palais du Grand-Prêtre Caïphe, une nouvelle réunion secrète (1). La victoire de Jésus les avait exaspérés, il leur fallait, à tout prix, la vie de

(1) Mt, XXVI, 3-5, ; Marc, XIV, 1 ; Luc, XXII, 1.

leur ennemi... mais, et de là provenait leur plus grande fureur, ils se sentaient désormais réduits à l'impuissance. D'invincibles obstacles s'opposaient à l'accomplissement de leurs projets criminels. Si les tentatives d'arrestation avaient échoué lors de la fête des Tabernacles, combien plus n'échoueraient-elles pas, maintenant que la grande majorité des pélerins était résolue à prendre parti pour le prophète. Se sentant maîtrisés par cette foule exécrable, ils ne songèrent qu'à tenter un coup de main, *en l'absence de tout témoin* qui pût donner l'éveil au peuple, et *avant l'ouverture de la fête,* pour que l'exécution elle-même eût lieu avant ce moment-là (1). Mais cette double condition, comment la remplir ? Sur ce point, le conciliabule des Judéens n'aurait certainement pas apporté de solution, si un secours inespéré ne leur avait été offert.

L'on se souvient de ce que nous avons dit des dispositions de Judas. Depuis l'incident de Capernaüm, il s'était progressivement détaché de son Maître. Sans renoncer à le suivre et malgré ses avertissements, il avait conservé des rapports avec les Messianistes et, par leur moyen, noué des relations indirectes avec les Judéens. Les Evangiles ne disent rien de cette secrète préparation, mais il faut la supposer : le vice, comme la vertu, s'apprend lentement ; il y a une évolution du mal comme du bien. Tandis que Jésus préparait ses Disciples aux grandes actions, Satan poussait insensiblement le sien vers le crime. Judas était une âme vénale et cupide. Il avait suivi Jésus dans l'espoir que cette intime liaison lui assurerait honneurs et richesses, au jour de l'avènement messianique, mais Jésus ne s'était jamais départi de l'existence pauvre et humble qu'il menait ; peu à peu, sa déception était devenue de la haine. La veille de l'entrée triomphale, il avait exprimé tout haut son mécontentement (2). Lorsqu'au lendemain de cette manifestation, il vit son Maître renoncer à tous les avantages que la faveur populaire lui offrait, il céda à

(1) Mt, XXVI, 5 ; Marc, XIV, 2.

(2) Jean, XII, 5 ; Mt, XXVI, 8 ; Marc, XIV, 4.

un mouvement de vengeance et résolut d'exécuter un projet dès longtemps conçu. Il se rendit donc de nuit auprès des Judéens assemblés chez Caïphe. Il connaissait la série de leurs insuccès et était sûr de leur bon accueil : « *Que voulez-vous me donner,* leur dit-il, *et moi je vous le livrerai ?* » (1). Cette offre apportait à l'opposition le moyen qu'elle cherchait vainement, aussi fut-elle accueillie avec une sorte de joie farouche (2). Les longs efforts des Pharisiens n'avaient donc pas été stériles et ils pouvaient s'attribuer l'honneur d'avoir provoqué cette défection si opportune. Sans discuter, ils convinrent de trente pièces d'argent. Dès ce moment, les Judéens se persuadèrent qu'ils allaient triompher. Ainsi, au moment même où Jésus venait d'accomplir le dernier acte de son œuvre missionnaire, l'Esprit du mal achevait la sienne. Un double mouvement s'était opéré au sein d'Israël : l'un sous la conduite de celui qui s'appelait lui-même la *Lumière du monde,* l'autre sous l'influence du *Prince des ténèbres.* Il y avait, en cet instant suprême, dans le monde visible et dans la sphère de l'invisible, deux puissances en présence, l'une personnifiée par Jésus, l'autre représentée par Judas et ses mandataires : ces deux puissances allaient se heurter en un combat décisif.

La proposition de Judas releva le courage des Judéens; avec un semblable allié qui découvrirait sans peine la retraite de Jésus, il semblait difficile qu'une tentative d'arrestation échouât. Le traître ne pouvait agir seul, on lui promit des auxiliaires ; mais il devait agir promptement, il importait essentiellement que tout fût terminé avant l'ouverture du sabbat. Judas s'engagea à mener les choses rapidement (3) et quitta aussitôt la cour du Grand-Prêtre.

Judas sorti, les Judéens continuèrent à délibérer. Ils décidèrent que, dès le lendemain, quelques-uns d'entre eux se ren-

(1) Mt, XXVI, 14-16 et parall. « *Moi* » opposition à « *vous* » qui n'avez jamais pu le prendre.

(2) ἐχάρησαν, Marc, XIV, 11, Luc, XXII. 5.

(3) ἐζήτει πῶς αὐτὸν εὐκαίρως παραδοῖ. Marc. XIV, 11 et parall.

draient auprès du Gouverneur, pour lui demander de mettre à la disposition du Sanhédrin un certain nombre de légionnaires. Cette mesure était non-seulement utile mais légale, car, selon un décret impérial, aucune arrestation ne pouvait avoir lieu dans la province sans l'intervention romaine (1). Si les Judéens n'y avaient pas encore recouru, c'est qu'ils n'avaient jamais été assez assurés de l'arrestation et que, d'ailleurs, les circonstances n'avaient jamais été politiquement assez graves pour que l'on pût tenter d'effrayer Pilate en lui parlant des agissements et des menées populaires du Novateur. Au lendemain de l'entrée triomphale au contraire, et en présence de l'effervescence qui régnait dans Jérusalem, il était facile, avec preuves à l'appui, de représenter Jésus comme un perturbateur dangereux.

Ces décisions prises, on arrêta le plan du procès qui devait suivre l'arrestation dans le plus bref délai, si elle s'opérait selon les prévisions. La loi exigeait qu'il fût tenu deux séances du Sanhédrin, à vingt-quatre heures de distance l'une de l'autre (2). La nécessité absolue d'agir promptement rendant cet intervalle impossible, l'on décida de le supprimer et de remplacer l'une des deux séances obligatoires par un premier interrogatoire que Anne, beau-père de Caïphe, ex grand-prêtre, se chargerait de présider. On conserverait ainsi au procès une apparence de légalité. L'on s'entendit en outre sur la manière dont l'interrogatoire serait conduit dans les deux séances. Anne devait se contenter de questions vagues et d'une portée générale; la question capitale serait posée par le Sanhédrin dans la seconde séance. Pour la plupart, cette question avait trait à la prétendue divinité de Jésus qui seule pouvait entraîner une condamnation à mort ; mais, pour ceux des Messianistes qui s'étaient ralliés aux Judéens, le point important était encore celui de la messianité. Bien que persuadés désormais que Jésus n'était pas le Messie, ils demandèrent que cette question fût aussi mentionnée dans l'interrogatoire

(1) A. Wabnitz. *Co[illegible] la « Vie de Jésus »*.

(2) Aussi Salvador dit-il que ces deux séances eurent *probablement* lieu, conformément à la loi.

présumé. Pour les Saducéens cette question était indifférente, mais ils consentirent d'autant plus volontiers à l'introduire qu'un aveu de messianité, s'il se produisait, leur permettrait de lancer l'accusation de *rébellion* et de *prétention à la royauté* (1). L'on arrêta donc qu'avant la question sur la divinité celle de la messianité serait posée, et que, aussitôt après la séance du Sanhédrin, l'accusé serait conduit devant le Gouverneur. Quant aux détails de ce dernier acte ils devaient être ultérieurement fixés.

Tous les traits qui précèdent sont empruntés aux récits. La seule idée que nous introduisions est celle de la préméditation. Il y a dans toute l'affaire de l'arrestation et du procès une netteté de vues, une fermeté d'action, une promptitude de mouvements qui demeurent inexplicables sans cette idée. Comment croire d'ailleurs que des hommes acharnés depuis, si longtemps, à la poursuite du même but, instruits et rendus prudents par tout un passé d'échecs constants, eussent pu, en quoique ce fût, s'en remettre au hasard du succès de leur tentative. Penser qu'en un semblable moment, ils n'aient pas tout préparé, en restreignant, autant que faire se pouvait, la part des inspirations spontanées, c'est ignorer l'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient et méconnaître leur caractère.

Lorsque, au matin du jeudi 5 avril, Jésus quitta Béthanie pour la dernière fois, il n'ignorait aucun des dangers qui l'attendaient. Résolu à les affronter tous sans opposer de résistance, il rentra à Jérusalem, pour y célébrer le repas pascal (2). Judas était avec lui. Le traître aurait pu agir dès son entrée dans la capitale, mais le moment ni le lieu n'étaient propices. Son intervention, en plein jour, n'aurait été d'aucune utilité et n'aurait pas empêché la foule de prendre la défense du prophète. C'est pendant la nuit qu'il devait jouer son rôle exécrable. Quelle que fût donc l'impatience du Sanhédrin, quelque limité que fût le temps dont il

(1) A Wabnitz. *Cours sur la « Vie de Jésus »*. C'est à ce Cours, que nous avons le privilège de posséder, que la *chronologie* minutieuse du Dénouement a été fidèlement empruntée.

(2) Mt, XXVI, 17-19 et parall.

disposait, il fallait que Judas attendît, pour lui donner le signal convenu, les faveurs de l'obscurité. La nuit se fit. Du côté des Judéens, tout était prêt. Ils avaient obtenu du Gouverneur un peloton de soldats dont la conduite avait été confiée au capitaine même de la cohorte romaine (1) ; un grand nombre de valets avaient été réunis et armés de bâtons et de flambeaux. Tandis que ces aprêts odieux se terminaient, Jésus distribuait aux siens les symboles anticipés de son corps rompu et de son sang répandu, il leur faisait ses derniers adieux et leur donnait un suprême exemple en leur lavant les pieds dans la chambre haute (2). Judas l'avait accompagné jusque-là, épiant toujours l'instant favorable. Au milieu du repas qui suivit le lavement des pieds, il lui parut que cet instant était venu. Jésus allait bientôt quitter la salle avec ses disciples : au moment où il en sortirait, il serait facile de les saisir tous ensemble ; mais, pour qu'il eût le temps d'avertir la troupe, le traître devait se lever du repas avant les autres. Il cherchait évidemment un moyen d'excuser ce départ, lorsque Jésus lui-même, comme pour donner aux onze une explication qui les satisfît, lui dit : « *Va et fais promptement ce que tu as à faire* » (3).

Si Jésus était resté longtemps dans la chambre haute, les onze auraient été infailliblement saisis en même temps que lui : c'est précisément ce qu'il voulait éviter. Il hâta donc la fin du repas et, peu après le départ de Judas, partit à son tour. En admettant que le traître se rendit immédiatement au Jardin des oliviers, on comprend difficilement que Jésus ait eu le temps d'y prier et les disciples d'y reposer pendant *une heure environ* (4) ; cet intervalle s'explique très bien au contraire dans notre supposition. Judas accompagné de la troupe se rendit à la chambre haute. Jésus et les siens n'y étaient plus. Il y eut alors un moment d'arrêt, d'incertitude ; peut-être même fit-on, aux abords de

(1) Jean, XVIII, 12.

(2) Jean, XIII, 1-10.

(3) Jean, XIII, 27.

(4) Mt, XXVI, 40 ; Marc, XIV, 37.

la maison, une perquisition prudente ; ces recherches n'ayant pas abouti, le traître songea au Jardin des oliviers où Jésus avait coutume de se retirer et où, par conséquent, il était probable qu'on le trouverait encore ce soir là.

CHAPITRE II.

LE PROCÈS ET LA MORT.

La troupe partit dans la direction indiquée. Une ou deux heures après, (environ deux heures du matin), elle rentrait dans le palais d'Anne (1). Elle ramenait le Novateur. Ce qui s'était passé, on le sait. Jésus, en proie à une suprême angoisse, avait un instant supplié son Père d'éloigner de lui cette coupe amère, cette mort affreuse. Telles avaient été sa détresse, sa souffrance morale, qu'une sueur de sang avait ruisselé de son corps (2), signe avant-coureur de ce baptême dont il devait être baptisé ; puis, vainqueur, il avait pu s'écrier « *que ma volonté ne se fasse pas mais la tienne.* » Le sacrifice de sa vie ainsi consommé (3), il était revenu vers ses disciples endormis et, au moment même où il leur disait : « *L'heure* est venue ! Voici que le Fils de l'homme *se livre* aux mains des pécheurs », le bruit d'une troupe en marche s'était fait entendre. Aussitôt Jésus, sans laisser au traître le temps de lui donner le baiser, signal convenu, ni à ses disciples la permission de le défendre (4), avait facilité la fuite de ces derniers et s'était abandonné lui-même aux mains des soldats en s'écriant

(1) Jean, XVIII, 12-18.

(2) Mt, XXVI, 39 et parall. Luc, XXII, 44.

(3) Mt, XXVI, 45.

(4) Mt, XXVI, 52 et parall.

« *C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres* » (1). Chargé de liens, serré de près, il avait été rapidement entraîné et, maintenant, il se trouvait face à face avec l'ex Grand-Prêtre. Tandis que les soldats et les valets remplissaient la cour, l'interrogatoire commençait.

Fidèle au programme, Anne questionna Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine (2). Il espérait provoquer un premier aveu qui eût rendu plus facile la mise en accusation par le Sanhédrin, mais à ces questions vagues Jésus refusa de répondre d'une manière précise. De ses disciples il ne dit rien ; quant à sa doctrine, il en référa simplement aux enseignements répétés qu'il avait publiquement donnés dans le Temple. « *Je ne suis pas le chef d'une société secrète,* dit-il, *ce que j'ai dit et fait est connu de tous* » (3). Anne n'insista pas ; le temps pressait ; un simulacre de séance préparatoire avait eu lieu, c'était suffisant. L'essentiel était que le transfert de Jésus au Sanhédrin et le reste du procès eussent lieu, avant que la foule eût recommencé à circuler dans les rues. Jésus, lié, fut remis aux mains des valets et conduit immédiatement chez Caïphe. L'assemblée était formée quand le bruit de l'escorte amenant Jésus se fit entendre. Ce n'était pas un tumulte, car il importait de ne pas éveiller l'attention du peuple, mais une sourde rumeur dans le silence de la nuit. Au moment où Jésus fut introduit devant ses juges, un frémissement de joie courut parmi eux. Celui qui pendant plus de deux ans avait déjoué leurs calculs, l'homme dont ils désiraient, avec passion, le supplice et la mort, se trouvait devant eux, seul, sans amis, sans défenseur, incapable de s'enfuir, livré à leur discrétion ; ils le tenaient enfin ce faiseur de miracles, cet ami du peuple, ce contempteur de la Loi ; ils le tenaient et ils allaient pouvoir se venger de toutes leurs déconvenues et lui faire expier leurs longs insuccès et leurs humiliations. Si l'on se rappelle les déceptions

(1) Luc, XXII, 53. D'après Luc, XXII, 52, il y aurait eu quelques ἀρχιερεῖς mêlés à la troupe des soldats.

(2) Jean, XVIII, 19.

(3) Jean, XVIII, 20, sq.

multipliées, les efforts persévérants qui s'étaient succédés jusqu'à la veille même de ce jour, on comprendra de quelle joie mauvaise, de quel contentement scélérat tous ces hommes étaient animés. Et l'on prétend que c'étaient là des juges intègres, des défenseurs impartiaux de la loi violée et du dogme attaqué, à ce point droits de cœur qu'ils ne *pouvaient faire autrement* que de condamner l'accusé — et l'on veut nous montrer, dans cette assemblée de Saducéens et de Pharisiens, de Scribes et de Docteurs, qui sont à fois juges et partie, un tribunal austère, inflexible ! Non, c'est déshonorer la justice elle-même que de lui prêter de tels défenseurs, ou bien faudrait-il admettre qu'en cette circonstance toutes les lois de la conscience aient été renversées et qu'il y eut un moment dans l'histoire où l'on put dire que la justice et le droit aimaient les ténèbres, tandis que l'erreur et l'injustice se complaisaient au grand jour !

L'interrogatoire d'Anne n'avait produit aucun résultat ; *il fallait* que celui du Sanhédrin se terminât par une condamnation ; sur ce point, tous les membres présents étaient unanimes. On n'avait pas arrêté Jésus pour le juger mais *pour le condamner*, c'est ce que les antécédents prouvent de la manière la plus nette. On ne saurait donc contester que ce procès fut autre chose qu'un procès de tendance. Cette condamnation décidée en principe, la difficulté consistait à la prononcer, au nom de la Loi. Pour des hommes pareillement résolus, cette difficulté était beaucoup moindre que la première, l'arrestation, mais elle subsistait et ne fit que croître jusqu'au moment où la solution en fut donnée par Jésus lui-même. Ce que, pour notre part, nous voulons mettre en évidence, afin de rendre à toute cette affaire sa physionomie propre et caractéristique, c'est la *précipitation* avec laquelle elle dut être menée et à laquelle les Sanhédristes eux-mêmes s'étaient condamnés. Ils ne pouvaient faire exécuter leur sentence pendant la fête, aucun criminel ne devait être mis à mort ce jour-là, la coutume l'interdisait et d'ailleurs la foule l'aurait empêché ; c'était donc avant le commencement du saint jour (avant le vendredi, six heures du soir) et, par conséquent, vers le milieu de la

journée, que tout devait être terminé ; or l'on était déjà au vendredi matin vers trois heures ; *il ne restait ainsi que huit ou neuf heures pour mener l'entreprise à bonne fin.*

Si les Judéens avaient pu se contenter de leur propre sentence et exécuter eux-mêmes leur prisonnier, ce laps de temps eût amplement suffi, mais ce droit ne leur appartenait pas. La condamnation devait être ratifiée et l'exécution effectuée par l'autorité romaine, et les Judéens ne se dissimulaient pas les longueurs que pourrait entraîner leur comparution devant le Gouverneur. En outre, plus on avancerait dans la journée, plus on aurait à redouter l'opposition du peuple, qui ne savait rien encore, mais qui ne manquerait pas d'être averti aux premières lueurs du matin. De tout cela résultait donc la nécessité d'expédier, avec le plus de promptitude possible, les formalités de l'interrogatoire et de la mise en accusation. L'appel, cependant légal, des témoins à décharge aurait pris un temps précieux, on le supprima ; de même, on refusa à Jésus un défenseur, le droit de parler pour lui-même ; on passa immédiatement à l'appel des témoins à charge; sans perdre de temps à les interroger sur leur véracité, à les avertir des conséquences du mensonge ou à leur faire prêter serment, on recueillit leurs dépositions (1). Nous le demandons encore, toutes ces illégalités sont-elles le fait de juges impartiaux ? — Mais passons. — Il est évident que, par cet appel à des témoignages particuliers, le Sanhédrin cherchait à couvrir sa responsabilité vis-à-vis du peuple ; cette satisfaction ne lui fut pas accordée : les témoins ne s'entendirent pas (2). Cette confusion est une nouvelle marque de précipitation. Finalement, quelques témoins se levèrent et portèrent ce faux témoignage : nous l'avons entendu dire : « *Je détruirai ce Temple fait de main d'homme et, en trois jours, j'en bâtirai un qui ne sera pas fait de main d'homme* (3). » Cette déposition introduisit directement la question de la messianité, car, d'après une tradition, le Messie devait

(1) Mt, XXVI, 59, sq. et parall.

(2) Marc, XIV, 56.

(3) Marc, XIV, 57-8.

remplacer le Temple par un autre ; aussitôt, et sans même congédier les témoins, Caïphe qui avait hâte d'en finir formula cette question. Se levant au milieu de l'assemblée et s'adressant à Jésus : « *Entends-tu ce que ces hommes déposent contre toi ?* — Jésus se tut. — *Est-il vrai que tu sois le Christ ?* (1) » Cette demande était pour Jésus une dernière tentation. En répondant oui, il pouvait ranimer les espérances des Messianistes présents, fomenter la division dans le Sanhédrin (2) et, à la faveur de cette division, trouver le moyen de s'échapper. Mais cette faiblesse de la dernière heure il ne l'eut pas. Persuadé qu'un aveu de sa messianité serait moins compris que jamais et que ses ennemis tenaient trop bien leur proie pour se la laisser arracher ; résolu d'ailleurs, depuis Gethsémané, à accomplir jusqu'au bout la volonté de son Pére, il se tut encore ou plutôt, selon Luc, il répondit : « *Si je vous le dis vous ne me croirez pas, et si je vous interroge vous ne me répondrez pas* (3) ». Cette réponse repoussant à tout jamais les Messianistes excita en eux une exaspération nouvelle ; définitivement convaincus, de leur erreur, ils n'attendirent pour se jeter avec fureur sur leur adversaire que la dernière question du Grand-Prêtre : « *Es-tu le Fils du Béni-soit-il ?* (4) ». Tous s'étaient levés, et, d'une seule voix, tant il est vrai que l'interrogatoire était préparé, ils avaient formulé cette question en même temps que Caïphe (5). Jésus alors les regardant en face, répondit avec force : « *Vous le dites, je le suis. Désormais, vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel* (6) ». Ces paroles, trop conformes à toutes les déclarations antérieures de Jésus pour surprendre aucun des assistants, provoquèrent immédiatement un mouvement de satisfaction en même temps que

(1) Luc, XXII, 66.
(2) Cf. la situation de Paul. Actes, XXIII, 6 sq.
(3) Luc, XXII, 67-68.
(4) Marc, XIV, 61.
(5) Luc, XXII, 70.
(6) Mt, XXVI, 64 et parall.

d'indignation farouche. Tandis que le Serpent de la maison de Hannas déchirait ses vêtements en s'écriant « *Vous avez entendu le blasphème, que vous en semble ?* » tous les autres, aveuglés par la haine, se jetèrent sur l'innocent, en s'exclamant qu'il avait mérité la mort (1). En tout autre lieu, ils l'auraient peut-être lapidé, comme ils avaient plusieurs fois tenté de le faire ; à défaut de pierres, ils le frappèrent de leurs propres mains, ils se jetèrent sur lui, ils l'accablèrent de coups de poing, et ils mirent sur sa tête un voile qu'ils relevaient l'un après l'autre, pour lui cracher tour-à-tour à la face. L'intérêt, avons-nous dit, c'est la passion ; en faut-il une preuve plus manifeste que celle-ci ? Un motif bon et généreux en soi, le désir de faire respecter la Loi, la noble et légitime intention de maintenir intact et pur le dogme de l'Unité de Dieu auraient-ils conduit des hommes sages à de semblables extrémités ? Ces mauvais traitements au contraire, cet emportement sauvage, cette conduite indigne faisant suite à un procès juridiquement scandaleux ne viennent-ils pas prouver, avec la dernière évidence, que nous ne nous sommes pas trompé en découvrant dans les motifs *d'intérêt* la vraie source de tout ce conflit ?

Il était entre quatre et cinq heures du matin. Le lever du soleil approchait. Toujours pressés par la fuite du temps, les Judéens, aussitôt après la condamnation, remirent Jésus aux mains des huissiers qui le reçurent à leur tour en lui donnant des soufflets (2). Puis ils se réunirent de nouveau en conseil, pour régler les détails de la comparution devant Pilate (3). Quant au moment de cette comparution il n'y avait pas à hésiter : il fallait se rendre au prétoire immédiatement après le lever du soleil ; quant au grief à invoquer, il devait être de nature à émouvoir d'emblée le Gouverneur. Assurément, si les Judéens avaient été sincères dans leur jugement, ils n'auraient pas songé à présenter à l'autorité romaine un grief différent de celui qu'ils avaient invoqué eux-

(1) Marc, XIV, 64-65 et parall.

(2) Marc, XIV, 65.

(3) Marc, XV, 1 ; Mt., XXVII, 1.

mêmes ; mais ce grief n'étant qu'un prétexte et leur but étant d'obtenir, le plus tôt possible, l'ordre d'exécution, il leur en coûtait peu d'apporter à Pilate l'argument qui leur paraîtrait présenter le plus de chances de succès. Encore une fois, est-ce ainsi qu'agissent des hommes qui ont leur conscience pour guide ? — Il est évident qu'un exposé de motifs purement dogmatiques ou religieux était peu fait pour toucher le Romain : au contraire, l'accusation de révolte, d'ambition politique, ne devait pas manquer d'alarmer un homme que ses violences avaient rendu odieux et qui se savait constamment sous le coup d'une sédition. On espérait donc que la simple mention de ce grief agirait assez puissamment sur l'esprit de Pilate pour le pousser à ratifier immédiatement la sentence et l'on comptait d'autant plus sur ce prompt résultat que, la veille déjà, il s'était prêté lui-même à l'arrestation en envoyant des troupes.

Dès que le jour parut, Jésus, tiré du lieu où on l'avait enfermé, fut conduit au prétoire. Tous les Sanhédristes l'entouraient. Le trajet se fit sans bruit ; les rues étaient encore presque désertes, il ne se trouva que peu de monde pour suivre le cortège. Arrivés au palais, les soldats conduisirent Jésus au Gouverneur, tandis que les Judéens attendaient en dehors (1). Bien qu'il fût averti de la cause qui les amenait, Pilate sortit et leur demanda conformément à l'usage : « *Quelle accusation portez-vous contre cet homme?* » (2). Cette question préliminaire était une perte de temps inutile ; les Judéens commirent la faute de laisser percer leur impatience. « *Si ce n'était pas un malfaiteur*, répondirent-ils, *nous ne te l'aurions pas livré* » (3). Froissé à son tour, le Gouverneur allait se retirer en déclarant se dépréoccuper de l'affaire, lorsque les Judéens le retinrent en formulant nettement leur grief : « *nous avons trouvé cet homme excitant notre nation à la révolte, empêchant de payer le tribut à César, et se disant lui-même Christ, Roi* » (4).

(1) Jean, XVIII, 28.
(2) Jean, XVIII, 29.
(3) Jean, XVIII, 30.
(4) Luc, XVIII, 2.

De ces trois propositions, les deux premières étaient mensongères, la troisième était une interprétation calomniatrice des faits. Cette triple et odieuse accusation n'avait pas été entendue de Jésus. Pilate rentra dans le prétoire, y interrogea l'accusé, et convaincu, d'après ses réponses, qu'il n'avait rien fait qui méritât la mort, sortit et répondit : « *Je ne trouve, pour ma part, rien de coupable en cet homme* » (1). Cette réponse était pour les Judéens un grave insuccès. Tout à l'heure, ils avaient failli s'aliéner l'esprit du Gouverneur, et, maintenant ils le voyaient disposé à leur résister. Cependant les heures s'écoulaient. Aux abords du prétoire, la foule augmentait d'instant en instant. Si court qu'eût été l'interrogatoire particulier de Pilate, il avait suffi à augmenter l'irritation des Judéens. Furieux de voir que l'accusation n'avait pas produit l'effet immédiat qu'ils espéraient, ils s'écrièrent avec une indignation mal contenue : « Comment rien de coupable ! *il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici.* Et que faut-il de plus ? » (2). Cette insistance devait désarmer Pilate et hâter la conclusion ; elle ne fit que déterminer un nouveau et plus grave délai. En entendant parler de la Galilée, Pilate renvoya l'accusé à Hérode duquel il relevait juridiquement (3). Nulle mesure ne pouvait exaspérer davantage les Judéens ; non qu'ils craignissent, de la part d'Hérode, une sentence d'élargissement, mais parce que cette comparution allait leur prendre un temps précieux, et les contraindre à parcourir de nouveau les rues de la ville, en plein jour cette fois, à une heure où la foule encombrait déjà les issues. Les combinaisons habiles par lesquelles ils s'étaient efforcés de précipiter les évènements et d'éviter les soulèvements populaires étaient ainsi de plus en plus déjouées. Il était impossible de reculer. Jésus entraîné par les soldats, serré de près par tous ses ennemis, fut conduit et introduit chez Hérode (4). Là, les accusations furent

(1) Jean, XVIII, 38.
(2) Luc, XXIII, 5.
(3) Luc, XXIII, 6-7.
(4) Luc, XXIII, 8, sq.

renouvelées avec plus de violence que jamais. Irrités par le nombre et la lenteur des questions du Tétrarque, les Judéens ne cessaient d'entrecouper cet interrogatoire de leurs cris stridents, demandant avec acharnement le renvoi à Pilate. Enfin, ce renvoi indispensable fut prononcé. L'on put quitter le palais, mais, cette fois, le retour au prétoire ne se fit pas sans peine. Une foule compacte s'était peu à peu formée et rendait la marche difficile et dangereuse. Il était à craindre que l'attitude humble de Jésus, les mauvais traitements dont on l'accablait, le costume ridicule que le Tétrarque lui avait fait revêtir (1) ne produisissent un mouvement de révolte parmi le peuple.

Loin donc de diminuer, les difficultés allaient croissant. A cette heure avancée de la matinée, ce n'était plus seulement sur le Gouverneur que les Judéens allaient avoir à agir mais sur la foule. Placés entre la résistance de l'un et l'attitude menaçante de l'autre, il leur fallait, avant que l'exécution ne s'accomplît, vaincre cette double réaction ; en outre, les heures s'écoulaient ; on approchait du milieu du jour ; à chaque minute qui passait, l'espoir diminuait d'obtenir l'ordre d'exécution assez tôt pour y procéder. En ce moment ce n'était plus de l'impatience, c'était une sorte de frénésie qui s'était emparée des Judéens. Echouer à la dernière heure, après le succès inespéré de l'arrestation, et cela par le fait d'un homme que l'on haïssait comme un païen et un tyran ! les Judéens ne pouvaient consentir à un semblable revers ; ils revenaient, décidés à arracher, à tout prix, au Gouverneur l'assentiment dont ils avaient besoin.

Quant ils rentrèrent dans la cour du prétoire, leur agitation était telle, que Pilate en fut épouvanté. Il savait de quoi le fanatisme juif était capable. En constatant qu'Hérode lui-même avait conclu à l'innocence, il tomba dans de nouvelles hésitations. Tout d'abord, sa conscience de juge l'emporta. Apercevant la foule émue qui se tenait à une certaine distance et lui faisant signe d'approcher (2), il s'écria à haute voix : « *Vous m'avez amené*

(1) Luc, XXIII, 11.
(2) Luc, XXIII, 13.

cet homme.... je le relâcherai donc après l'avoir fait fouetter ». A ces mots qui contenaient cependant une première concession, les Judéens soulevèrent une telle rumeur, Pilate put lire dans leurs regards une colère si farouche, que, pris d'une frayeur plus grande, il chercha à motiver sa proposition par l'application d'une coutume juive. S'adressant cette fois à la foule elle-même, il lui cria : « *Qui voulez-vous que je vous livre, celui-ci où Barrabas ?* (1). Cet appel était précisément ce que les Judéens redoutaient le plus. Bien qu'il renfermât une seconde concession du Gouverneur, il offrait un danger imminent. Aussi les Judéens ne laissèrent-ils pas au peuple le temps de répondre. A peine la question de Pilate était-elle formulée qu'une grande clameur s'éleva de leurs rangs : *« Barrabas, Barrabas* ! » et comme Pilate cherchait à dominer le tumulte et continuait à parler à la foule en demandant : *Que ferai-je donc du Christ ?* « *Crucifie, crucifie-le »*, répétaient-ils avec rage (2). En même temps, ceux qui étaient les plus rapprochés des gens du peuple, se mêlant à leurs rangs, les pressaient de pousser les mêmes cris, et, comme il s'était opéré dans la foule un mouvement spontané, les amis de l'accusé étant naturellement portés à s'éloigner, tandis que ses ennemis Messianistes et autres l'étaient à se rapprocher, ils n'eurent pas de peine à provoquer, de la part de ces derniers, les vociférations dont ils avaient donné le signal (3). Tout ce qu'il y avait, dans ces premiers rangs de la populace, de cœurs lâches, pusillanimes ou haineux se laissa alors entraîner ; les uns, par faiblesse ; les autres, par rancune ; beaucoup, par un aveuglement momentané, se joignirent aux Judéens et crièrent en tumulte « *Barrabas, Barrabas — crucifie, crucifie* ». Quant aux nombreux amis du Maître, aux Galiléens, aux Modérés, à la plupart de ceux qui, quelques jours auparavant, l'avaient acclamé, épouvantés, muets, ils n'osèrent même pas élever un murmure de protestation.

Ces cris furieux, cette affirmation énergique du sentiment po-

(1) Mt, xxvii, 17 et parall. Jean, xxviii, 39.

(2) Mt , xxvii, 21-22 et parall.

(3) Mt., xxvii, 20 : Marc, xv, 11.

pulaire vengeaient les Judéens des acclamations enthousiastes de l'entrée triomphale. Il avait suffi de quelques jours pour les faire passer d'une situation désespérée à une victoire presque certaine, sans qu'ils pussent comprendre que ce revirement inouï n'était dû qu'au dévouement sublime de leur adversaire. A ce moment, ils se crurent définitivement vainqueurs, mais Pilate leur réservait de nouveaux délais qui devaient les pousser aux derniers excès. Tout d'abord, il se fit apporter de l'eau, se lava les mains et se déclara net du sang de l'innocent (1), tandis que les Judéens se contentaient de crier: « *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* » (2). Puis, il livra Jésus aux soldats pour être flagellé (3), enfin, il le fit amener devant le prétoire. Mais, pendant ce temps, l'impatience fiévreuse des hiérarches avait augmenté; elle ne connaissait plus de bornes. Jésus avait à peine paru tout sanglant et meurtri, suivi du Gouverneur qui l'amenait en disant « *Voici l'Homme* », que les vociférations éclatèrent à nouveau « *crucifie, crucifie*; *ôte, ôte* » (4). Il semble qu'en face de telles imprécations, Pilate n'eût plus à hésiter; il hésita au contraire; il avait espéré que la flagellation assouvirait suffisamment la haine des Judéens; leurs protestations nouvelles le détrompèrent; mais, décidé encore à ne pas aller plus loin dans la voie des concessions, il leur cria: *Prenez-le vous-mêmes* (5). C'était, une fois de plus, réduire les Judéens à l'impuissance, puisqu'ils n'avaient pas le droit de mort. En quatre heures d'efforts, ils n'étaient pas parvenus à ébranler la résistance de Pilate; maîtres de la populace, ils ne l'étaient pas encore de ce Romain moins inhumain, moins endurci qu'eux. Alors seulement, à tout hasard, en désespoir de cause, ils se décidèrent à invoquer l'argument qu'ils avaient résolu de ne pas produire et qui, au point de vue juif, était seul valable : « *Nous avons une loi, et, selon notre loi,*

(1) Mt., XXVII, 24.
(2) Mt., XXVII, 26.
(3) Mt., XXVII, 27 ; Marc, XV, 16.
(4) Jean, XIX, 4-5.
(5) Jean, XIX, 6.

il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (1). Cet argument ne convainquit pas Pilate; il l'impressionna au contraire tellement que, pour la troisième fois, il rentra dans le prétoire en y faisant rentrer Jésus (2).

Le voyageur qui a assisté à des tumultes populaires en Orient pourrait seul décrire le spectacle que dut présenter alors la cour du prétoire. Il n'était pas loin de midi; le soleil dardait tous ses feux sur cette foule agitée comme une mer houleuse. Les Sanhédristes, semblables à des fauves auxquels on aurait arraché leur proie, parcouraient les rangs, jetant l'épouvante autour d'eux, prêts à provoquer eux-mêmes la sédition qu'ils avaient tant redoutée. Vingt fois ils avaient essayé de s'emparer du Novateur, vingt fois il leur avait échappé et, maintenant qu'au prix de tant de calculs ils l'avaient saisi, il allait peut-être leur échapper pour toujours, grâce aux faveurs du Romain. Au risque d'attirer sur leur peuple et sur eux une de ces répressions épouvantables dont Pilate était capable, ils persuadèrent à la foule de s'en prendre à ce dernier personnellement en criant avec eux : « *Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare ennemi de César* » (3). Ces paroles menaçantes arrivèrent aux oreilles de Pilate, pendant qu'il interrogeait Jésus; en les entendant il frémit; à plusieurs reprises déjà, il avait excité la colère de ses administrés. Il se vit, cette fois, accusé par eux devant Tibère, compromis, destitué. Le péril était imminent : sauver Jésus, c'était se perdre, perdre Jésus, c'était se sauver; il se sauva. En entendant les vociférations des Judéens. il sortit précipitamment, s'assit au Pavé et, faisant sortir Jésus, cria : « *Voici votre Roi* » (4). A cet instant, le tumulte fut à son comble. Il était presque la sixième heure : l'occasion suprême de l'emporter s'offrait aux hiérarches; ils avaient encore le temps de préparer et de terminer l'exécution; peu après, ce serait trop tard; la

(1) Jean, XIX, 7.
(2) Jean, XIX, 8-9.
(3) Jean, XIX, 12.
(4) Jean, XIX, 14.

fête s'ouvrirait et remettrait tout en question, laissant la faculté à Pilate de se fortifier dans ses résolutions, au peuple de Jérusalem de revenir à des sentiments meilleurs, aux Disciples même et aux partisans galiléens d'accourir au secours de leur Maître : ils redoublèrent donc d'instances et de menaces en réclamant la crucifixion et comme Pilate, ébranlé, presque vaincu, s'exclamait : « *Crucifierai-je votre Roi ?* » — ils s'écrièrent enfin : « *Nous n'avons d'autre Roi que César* » (1). Ce fut le mot décisif ; Pilate fit la dernière concession, *il le leur livra pour être crucifié* (2).

Les hiérarches prirent Jésus et l'emmenèrent, non pas avec solennité, mais avec toutes les marques d'une horrible joie ; c'était leur jour de triomphe à eux ; ils sortaient vainqueurs de ce long conflit. Deux ans auparavant, ils avaient laissé le Nazaréen circuler librement dans la ville en le prenant pour un exalté ; peu à peu ils s'étaient mis à l'inquiéter, puis à le persécuter, enfin, à lui déclarer une guerre acharnée et, maintenant, ils le tiennent entre leurs mains, humilié, rompu, brisé de coups, muet, incapable de porter, sans fléchir, l'instrument de son supplice (3) et, tous ensemble, ils vont le crucifier. Une grande foule les suit. Tous les groupes que nous avons vus s'agiter en sens divers autour de lui sont là représentés : les troupes galiléennes qui, six jours avant, l'avaient acclamé *lui demeurent fidèles* et l'assistent dans ses derniers moments (4) ; beaucoup de femmes jérusalémites l'accompagnent en se lamentant et en pleurant sur lui. La croix se dresse. La plupart se retirent en se frappant la poitrine. Les amis dévoués se rapprochent au contraire : Sa mère, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques, Jean, son disciple aimé, restent là, attendant son dernier soupir. Il leur parle avec amour. Il prie pour les

(1) Jean, XIX, 15.
(2) Jean, XIX, 16.
(3) Mt., XXVII 32 ; Marc, XV, 21.
(4) Luc, XXIII, 27.

soldats ignorants qui l'ont percé. Tout-à-l'heure, quelques-uns des Pharisiens modérés, Nicodème, Joseph d'Arimathée, viendront prendre son corps pour lui donner une sépulture honorable. Mais, pendant qu'il souffre ses dernières douleurs, ses ennemis sont encore là, l'accablant de leurs injures : « *Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. S'il est Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous le croirons ! Il se confie en Dieu ! qu'Il le délivre maintenant s'il met son bon vouloir en lui, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu* » (1). Ainsi les Judéens triomphaient. Seraient-ce là les sentiments de juges impartiaux ? — Mais nous n'insistons pas. La fin approche. Vers la neuvième heure, Jésus poussant un grand cri rendit l'esprit (2).

Jésus a accompli sa tâche terrestre. Si son œuvre d'Évangélisation a échoué en partie, si, malgré ses efforts, il n'a pas pleinement réalisé cette conversion totale d'Israël qui constituait une partie importante de son plan, les nombreux amis qui, de loin, assistent à son supplice sont là pour prouver que ce but a été partiellement atteint. Quant à la seconde partie de ce plan, l'*œuvre de Rédemption,* elle est parfaitement, complètement réalisée. Il va maintenant descendre au tombeau, ressusciter le troisième jour, puis s'élever au ciel. Alors, remplis du Saint-Esprit, ses Apôtres iront, par tout le monde, prêchant la bonne nouvelle du salut. De ces Juifs, la foi passera aux païens. L'Église se fondera et prospèrera sous le regard de son divin Maître, et quand elle aura, par un juste retour, enseigné aux descendants des Juifs incrédules la foi que ses pères ont reçue des Juifs croyants; quand, par le moyen des chrétiens, le monde entier aura ainsi entendu parler de la croix, alors le Maître, glorifié, reviendra inaugurer sur la terre transformée le Royaume éternel dont il est le Chef, alors, il aura accompli *tout son ouvrage.* Mais à l'heure où nous sommes, la Puissance des ténèbres et

(1) Marc, XV, 32, Mt., XXVII, 43.
(2) Mt., XXVII, 50, parall.

les Judéens qui la représentent semblent l'emporter. Nous le voyons abaissé, brisé pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités. Quant à ses ennemis, sans se dissimuler que leur triomphe est incomplet et tout en se préoccupant des agissements de ceux que le Maître a laissés après lui (1), ils se retirent satisfaits et ne prévoient pas toutes les difficultés qui sont à la veille de surgir. Ce qu'ils comprennent moins encore, c'est combien leur triomphe est illusoire. Toutes leurs victoires successives, depuis celle de l'arrestation, on été dues à leur adversaire : *c'est lui* qui s'est livré entre leurs mains, *lui* qui a empêché ses disciples de le défendre, *lui* qui a fourni le chef d'accusation vainement recherché, *lui* qui a refusé la délivrance qu'il aurait si facilement obtenue de Pilate. Il est le vrai vainqueur, lui, le crucifié qui, par amour, s'est montré obéissant jusqu'à la mort. Cette mort dont ils sont les auteurs volontaires, loin d'être une défaite pour celui qui la subit, *est la réalisation même de son œuvre, l'accomplissement des prophéties et de la volonté de Dieu*. Voilà ce qu'ils ne saisissent pas et ce que leurs descendants ne saisissent pas encore, mais quelqu'illusoire, quelqu'incomplet que soit leur triomphe, il n'en reste pas moins qu'ils sont les auteurs de cette mort et qu'ils ont à en répondre devant l'histoire. Cela nous amène à nos conclusions.

(1) Mt., XXVII, 62-66.

CONCLUSIONS.

De la Responsabilité et de la Culpabilité (1) des Auteurs de la Mort de Jésus.

Ces conclusions nous les exposons sous forme de réponse à un historien dont les écrits ont, pour une grande part, déterminé la présente Étude. Nous voulons parler des deux livres de M. J. Cohen : « *Les Pharisiens* » (2), et « *Les Déicides* » (3). C'est le second de ces ouvrages qui a pour nous la plus grande importance ; il n'est autre chose qu'un habile et éloquent plaidoyer en faveur des Judéens. En réfutant les affirmations qu'il renferme, nous atteindrons les apologies analogues que nous pourrons, dès lors, nous dispenser d'examiner directement.

I. — De la Responsabilité.

M. Cohen ne la conteste pas. Pour lui, les Judéens ont directement déterminé la mort de Jésus; il accepte ce fait sans accuser Pilate qui, comme nous l'avons montré, n'a agi qu'à son corps défendant; mais il commet deux erreurs contre lesquelles nous nous sommes élevé. D'un côté, il est trop sévère en considérant le peuple *dans son ensemble* (4) comme responsable du sort fait au Nazaréen, de l'autre, il ne l'est pas assez en pré-

(1) C'est dans un sens essentiellement juridique que nous prenons ces deux termes, la responsabilité n'étant alors que l'état de celui qui a à *répondre* de l'acte commis.

(2) *Les Pharisiens*, 2 vol., Paris, Calmann-Lévy, 1887.

(3) *Les Déicides.* Examen de la vie de Jésus et des développements de l'Église chrétienne dans leurs rapports avec le Judaïsme. Paris, Calmann-Lévy, 1864.

(4) *Les Déicides,* p. 83 et passim.

tendant que le parti des Pharisiens, dans sa grande majorité, a été favorable à Jésus et en faisant peser l'inculpation presque uniquement sur les Saducéens. Il est superflu de réfuter plus longuement ici ces deux affirmations et nous concluons :

1° Que les foules galiléennes en général et un groupe composé d'un certain nombre de Pharisiens (et peut-être même de quelques Saducéens) ne sont responsables ni de la condamnation ni de la mort de Jésus. — On pourrait sans doute critiquer la conduite de ces partisans trop timides et déterminer en quoi ils ont failli, mais ce n'est pas là le but que nous nous sommes proposé d'atteindre ;

2° Que Pilate, de l'aveu de Jésus lui-même (Jean XIX, 11), n'est pas responsable de la condamnation et ne l'est qu'indirectement du supplice du Nazaréen ;

3° Que les auteurs responsables et de la condamnation et de la mort de Jésus sont les Judéens, c'est-à-dire, un parti peu nombreux relativement à la totalité de la nation et composé : 1° des chefs mêmes de la Théocratie, Saducéens, Hérodiens et Pharisiens, également responsables, puisqu'ils ont tous pris une part active à la persécution et ont manifestement concouru au succès final, mais parmi lesquels les Pharisiens ont été les plus militants ; 2° de tous ceux qui, comme Judas et les Messianistes, ont, pour des raisons diverses, fait cause commune avec les hiérarches et secondé leurs desseins, les hommes de cette fraction pouvant être, en raison même de leurs moindres lumières, considérés comme moins responsables que les premiers.

II. — De la Culpabilité.

Tous les arguments que l'on invoque pour défendre les Judéens peuvent se ramener à cette proposition : *Ils n'ont pas pu ne pas condamner Jésus*. Et pourquoi cela ? — parce qu'ils y ont été contraints : 1° par Dieu ou par Jésus lui-même : c'est l'argument *fataliste ;* 2° par leur Loi : c'est l'argument *légal*. Nous allons exposer, puis critiquer ces deux arguments, en les déve-

loppant, aussi fidèlement que possible, d'après le livre de M. Cohen.

I. Argument Fataliste. — « Les Judéens ne sont pas cou-
» pables puisque, de par les décrets de Dieu lui-même, ils
» étaient *fatalement* destinés à faire mourir Jésus ». (J. Salvador. *Hist. des Inst. de Moïse et du peuple hébreu,* t. II, p. 86).

C'est l'argument sous sa forme la plus grossière. Après ce que nous avons dit dans notre Introduction et après l'étude à laquelle nous nous sommes livré, il est superflu de le réfuter longuement. Jusqu'à preuve du contraire, nous n'admettons pas que Dieu pousse *fatalement* certains individus au meurtre, dans le but unique d'accomplir ses propres desseins, et, si tels passages de l'Écriture et notamment des Évangiles parlent d'endurcissement dont Dieu est l'auteur, nous croyons en avoir donné une interprétation suffisante qui écarte toute idée de prédestination fataliste. Il paraît évident en outre que si les Judéens avaient été fatalement condamnés à faire mourir Jésus, celui-ci n'aurait pas fait pour les attirer à lui les tentatives multiples que nous avons relatées. — Mais ces tentatives, M. Cohen les nie ou les passe sous silence et, laissant de côté la fatalité due aux décrets divins, il présente l'argument sous la forme nouvelle et plus spécieuse que voici :

A. — *Que les Juifs fussent ou non, dans la pensée divine, destinés à devenir les auteurs de la mort de Jésus, peu importe. Un fait subsiste, c'est que, Jésus considérant cette mort comme absolument nécessaire au succès de son œuvre, il était, dès lors, indispensable que quelqu'un se chargeât de l'exécuter.* (Les Déicides, p. 70).

B. — *Or, il comprit promptement que les Judéens pourraient devenir ces hommes nécessaires et qu'ils le deviendraient, mais à une condition toutefois, c'est qu'il leur voilât soigneusement sa messianité qu'il revendiquait en particulier : en effet, la moindre allusion publique à cette messianité aurait rendu sa mort impossible, faute d'exécuteurs.*

C. — *Cette messianité il la cacha donc; malgré toutes les supplications des Judéens, il refusa invariablement de la leur avouer,* tant il craignait de ne trouver personne pour le faire mourir; *par contre, il prêcha à haute voix sa divinité.* (LES DÉICIDES, p. 78, sq.)

D. — *Mais, l'affirmation de cette dernière étant un crime capital, les Judéens se virent finalement contraints,* malgré tout ce qu'ils avaient fait pour éviter cette extrémité, *de mettre Jésus à mort. Ils ne sont donc nullement coupables et toute la faute retombe sur Jésus qui les a contraints à appliquer la Loi.*

Ainsi le coupable serait Jésus; il faudrait plaindre et non blâmer les Judéens qui, tolérants jusqu'au bout, auraient tout fait pour l'épargner. Nous ne nous attachons pas à réfuter longuement l'idée que M. Cohen se fait et l'explication qu'il donne de la *nécessité de la mort du Seigneur.* Dès que l'on méconnait le fait du péché, il est naturel que l'on n'entende rien à cette nécessité morale. Au fond, le vice radical de toute explication purement humaine de l'œuvre de Jésus, ainsi que de tout plaidoyer en faveur de ses juges, se trouve dans le rejet ou l'inintelligence du péché qui, seul, postule et explique la mort de Jésus en la présentant comme un sacrifice expiatoire. Mais admettons le point de vue proposé. Pour que les Judéens en vinssent à le faire mourir, ce qui était son plus cher désir, il fallait, dit-on, que Jésus cachât soigneusement à leurs yeux sa messianité. Etrange conception! Voici un Réformateur dont l'œuvre toute terrestre est obscure, difficile, combattue; on lui propose de la remplacer par une œuvre infiniment glorieuse, la libération même d'Israël; pour inaugurer la seconde, il lui suffit d'un mot dit publiquement : « *Je suis le Messie* », — pour affermir la première, il ne faut pas moins que le sacrifice de sa vie: il va, sans aucun doute, choisir avec empressement le facile triomphe? — Non, il préfère l'œuvre obscure avec la mort ignominieuse! En vérité, l'objection, tout en incriminant Jésus, rehausse singulièrement sa gloire; pour résoudre une difficulté, elle en soulève une autre non moins grande, relative aux motifs qui ont inspiré le Naza-

réen ou à la nature même de cet homme dont elle fait un être surhumain. — Mais ce n'est pas tout. Les Judéens, dit l'auteur, ont fait les plus louables efforts pour arracher à Jésus l'aveu de sa messianité (*Les Déicides*, p. 134-35). S'il lui avait plu de l'avouer, tous l'auraient acclamé. Il y a là une triple erreur :

1° Il n'est pas vrai que *tous* les Judéens aient espéré trouver en Jésus le Messie; les Messianistes, nous l'avons montré, ont formé un groupe distinct et relativement restreint;

2° En affirmant que les Judéens désiraient ardemment des preuves de la messianité de Jésus, l'auteur leur prête des aspirations que les textes contredisent formellement.

3° Il n'est nullement prouvé que *tous* les Judéens se fussent tournés du côté de Jésus, si celui-ci avait avoué être le Messie. Tel n'a pas été du moins son sentiment. D'après lui, la plupart des Juifs n'auraient pas cru même à sa messianité. — Mais admettons que ce qui précède soit exact, que les Judéens aient été sincères dans leurs demandes et unanimes dans leurs désirs à cet égard ; il suit de là qu'aucun d'eux, et particulièrement aucun des Messianistes, n'est coupable de n'avoir pas cru en cette messianité, résultat que nous ne contestons nullement, mais ce qui n'en sort pas, c'est que Jésus, par son silence au sujet de sa messianité, ait voulu pousser les Judéens à le faire mourir ou éviter qu'ils eussent une raison de l'absoudre. Rien en effet n'est plus contraire à l'histoire. A mainte reprise, on l'a vu, Jésus aurait pu se laisser arrêter ; les occasions de tomber glorieusement ne lui ont pas fait défaut ; il les a toujours évitées. Il ne s'est volontairement livré que lorsqu'il a dû désespérer de ses adversaires. Dire qu'il a refusé de satisfaire à leurs nobles aspirations et qu'il a renouvelé l'affirmation blasphématoire de sa divinité, uniquement pour les contraindre à le faire mourir, c'est donner des faits historiques une interprétation injustifiable.

Mais enfin, supposons que la thèse de M. Cohen soit juste ; que Jésus ait en effet refusé de révéler sa qualité de Messie et se soit attaché à affirmer hautement sa divinité, dans le but unique

d'amener fatalement les Judéens à le faire mourir, ce que cette thèse suppose et ce qu'il reste à prouver c'est que cette affirmation de la divinité disculpe en effet les auteurs de la mort de Jésus en faisant éclater leur innocence ; cela nous conduit directement à l'argument légal.

II. ARGUMENT LÉGAL. — Il se résume dans les thèses suivantes :

A. — *Les caractères distinctifs des Juifs et, en particulier, des Pharisiens étaient la largeur d'esprit et la tolérance.* (*Les Déicides*, p. 55-58).

B. — *Ils laissèrent donc Jésus libre de ses mouvements tant qu'il se borna à les attaquer sur le terrain de la tradition et du culte, et ne commencèrent à lui résister vivement que quand il porta atteinte au dogme en se déclarant Fils de Dieu.* (*Les Déicides*, p. 84. V. aussi J. Salvador, *op. cit.* II, 83).

C. — *A cette déclaration il était* IMPOSSIBLE *que les Judéens ajoutassent foi.*

D. — *Mais la loi ordonnait de mettre à mort tout homme qui s'arrogerait un caractère divin. Les Judéens se conformèrent à leur code : c'était légal. Donc ils ne sont pas coupables.* (*Les Déicides*, p. 85, sq.)

Remarquons, tout d'abord, que cette argumentation conduit, quand on la rapproche des textes, à se faire des Judéens la conception la plus contradictoire. D'après M. Cohen, ils ne connaissent que leur devoir et n'ont d'autre ambition que de faire respecter Jéhovah, Dieu un, — d'après les textes, ils se conduisent hypocritement, lâchement, cruellement. S'ils furent ce que dit M. Cohen, comment comprendre qu'ils aient agi comme le disent les textes ; comment s'expliquer cette contradiction flagrante entre les sentiments et les actes, les principes et les faits, le caractère et la conduite ? Encore si, les sentiments étant mauvais, la conduite eût été bonne, on pourrait parler d'hypocrisie ou d'insinuations malveillantes de la part des auteurs sacrés, mais c'est l'inverse qui existe ; l'on nous montre des gens excel-

lents qui se conduisent en scélérats. N'y a-t-il pas là déjà une présomption fâcheuse ; ne nous place-t-on pas, tout au moins, en face d'un étrange problème psychologique ? — Mais venons en aux thèses précédentes.

A. — Les Judéens, dit M. Cohen, et spécialement les Pharisiens étaient essentiellement larges et tolérants. Cette affirmation est tirée des données de la littérature hébraïque. Notre auteur a recueilli de nombreux traits à l'aide desquels il a composé un tableau avantageux du Pharisaïsme. Les Evangiles, par certains détails que nous avons relevés, confirment, mais, dans la plupart des cas, contestent absolument l'exactitude de ce tableau, pour ce qui concerne les *Pharisiens du temps de Jésus*. Ce qui se présente donc ce n'est pas un problème psychologique, c'est simplement une question de documents. Si l'on donne la préférence aux Talmuds, il faut rejeter la grande majorité des données évangéliques et, d'une manière générale, l'histoire du conflit telle que nous l'avons retracée : c'est affaire de choisir entre les uns et les autres. Et c'est, en effet, ce que fait M. Cohen ; il met les textes profanes au dessus des sacrés et rejette, dans ceux-ci, tout ce qui ne semble pas compatible avec le résultat qu'offrent ceux-là. (*C'est aussi la méthode de Salvador*). En procédant ainsi on peut écrire de l'histoire sans doute, mais non de l'histoire évangélique et l'on quitte le terrain spécial sur lequel on s'était cependant proposé de se cantonner exclusivement (*Les Déicides*, Introd. p. XIX-XX). Une étude attentive des textes démontre que, à l'exception de certaines individualités honorables dont nous avons loué les mérites, *les Judéens du temps de Jésus étaient fanatiques et intolérants*.

B. — Mais admettons que les Pharisiens du temps de Jésus fussent ce que l'on dit. Leur largeur d'esprit, poursuit M. Cohen, était telle qu'ils ne commencèrent à résister ouvertement au Nazaréen que quand il se mit à parler de sa filialité divine ; s'il n'avait jamais avancé cette prétention, ils l'auraient laissé poursuivre en paix le cours de ses prédications ; quelles que fussent ses

invectives contre eux, ils l'auraient réfuté, non persécuté; mais, un jour, Jésus, non content d'attaquer le culte, porta atteinte au dogme inviolable de l'Unité de Jéhovah: alors, et alors seulement, ils se départirent de leur bienveillance. Voilà qui est directement contraire aux faits. Nous avons montré qu'avant toute affirmation dogmatique, avant même toute transgression de la loi, la résistance des Judéens avait commencé; qu'elle s'était affirmée, dès le premier jour, par la protection accordée aux marchands en face de la protestation de Jésus et manifestée dans les retraites successives de celui-ci; que le sort fait au Baptiste avait été, pour Jésus, une grave menace; que tous ces antécédents expliquent de la manière la plus satisfaisante l'explosion du conflit lors de la fête des Purim et la partialité dont les Judéens usèrent alors à l'égard de Jésus; que, sans ces antécédents, leur précipitation et leur partialité sont incompréhensibles et que le motif dogmatique, pour ne parler que de lui, bien loin d'inaugurer le conflit, comme on le dit, n'a fait qu'apporter à une hostilité déjà vive l'occasion de s'affirmer au grand jour (1).

C. — Mais passons encore sur cette erreur historique et supposons qu'en effet les intentions meurtrières des Judéens aient daté du jour où Jésus fit allusion, pour la première fois, à sa qualité de Fils de Dieu. *Il était impossible,* dit M. Cohen, que les Judéens ajoutassent foi à ses affirmations: l'unité, l'immatérialité et l'invisibilité de Dieu étaient en effet un dogme fondamental et donné de Dieu lui-même. La loi déclarait radicalement fausse toute doctrine contraire à celle-là. A cet égard, il n'y avait pas de preuve valable. Jésus en voulant prouver sa divinité par ses mira-

(1) On voit ici combien il est dangereux, dans toute question relative à la vie de Jésus, de laisser de côté les préoccupations et l'ordre chronologiques. De bonne ou mauvaise foi, l'on en vient de la sorte à rejeter dans l'ombre, comme le fait notre auteur, les incidents qui pourraient nuire à la démonstration de la thèse soutenue, en mettant en pleine lumière ceux-là et ceux-là seulement qui sont de nature à la confirmer. Nous avons voulu éviter autant que possible cet écueil et c'est en partie pour cela que nous avons suivi la méthode historique.

cles n'avait aucune prise sur l'esprit des Judéens. (*Les Déicides,* p. 44, sq.). Quant aux prodiges et aux révélations spéciales qui accompagnèrent la naissance, le baptême et la transfiguration du Nazaréen, ils ne les connurent pas. (*Les Déicides,* p. 14-28). Ils ne purent donc, d'aucune manière, croire et l'on ne saurait à aucun titre leur reprocher leur incrédulité.

Cette argumentation est d'autant plus spécieuse qu'elle s'appuie sur des textes plus positifs. (Deutéronome, VI, 4, ; V ; Exode, XX ; Deutéronome, IV, 15 ; XIII, 2, sq.). Nous ne repoussons aucun de ces textes et nous admettons pleinement que les miracles ne fussent pas de nature à *prouver* la nature divine de Jésus. Mais nous ne sommes pas pour cela privé d'arguments.

La Loi, il est vrai, réclamait du Juif une soumission absolue, mais nulle part elle ne lui interdisait, partout au contraire elle lui recommandait une confiance égale en ceux qui étaient manifestement les représentants de Jéhovah. Ces hommes-là, nul ne contestera que les Judéens pussent croire à leur message. Or Jésus ne se présenta tout d'abord que comme un envoyé de Dieu, cherchant, par sa parole et ses miracles, à remuer la conscience des hommes de son peuple, à créer dans leur cœur des dispositions nouvelles. Ce fut donc une disposition intérieure, un état d'âme, une confiance toute personnelle en la véracité du témoignage de Jésus qui devait être le point de départ de la foi en la divinité du Christ. Eh bien, cette disposition intérieure, cette bonne volonté première, les Judéens ne l'eurent pas, non parce que Jésus ne leur parla pas, ils furent les premiers à l'entendre ; non parce qu'il transgressait la loi ou violait le dogme, puisque, à ce moment-là, il ne faisait encore ni l'un ni l'autre, mais bien parce qu'ils ne le voulurent pas. Cette disposition bienveillante à l'égard du Nazaréen qui les aurait insensiblement mais sûrement préparés à croire à sa divinité, ils la repoussèrent volontairement par égoïsme et par orgueil. Quand donc Jésus, poursuivant ses efforts, se montra non plus seulement comme un simple envoyé de Dieu, mais comme un envoyé dont l'autorité l'emportait sur celle de la tradition et, plus tard, enfin sur celle de la loi elle

même, disposés à ne pas croire, ils ne crurent pas. On le voit, la foi dépendait infiniment moins d'une impossibilité intellectuelle de croire que d'une détermination première, détermination morale que les Judéens ne prirent pas, mais qu'ils auraient pu prendre, s'ils l'avaient voulu, dont la Loi ne les écartait nullement et dans laquelle elle les aurait engagés au contraire, s'ils l'avaient consultée, puisqu'elle était elle-même remplie d'appels à la repentance. Mais si les Judéens étaient libres de prendre cette détermination première, si cette détermination était bonne et légale et s'il est vrai que le rejet de cette détermination a été la cause profonde de leur incrédulité, ne doit-on pas reconnaître qu'en fin de compte ils sont coupables de cette incrédulité elle-même ? — Voilà, à notre avis, dans quel sens il faut répondre à l'argument des apologistes, pour en triompher. Ils font de la foi en la divinité une impossibilité dogmatique et ils ne voient pas que la foi ou la croyance elles-mêmes sont soumises moins à l'intelligence qu'à la volonté et relèvent en dernière analyse du domaine moral. Ils ne remarquent pas que, si les Judéens n'ont pas cru, c'est *qu'ils se sont volontairement, et avant toute allusion à la filialité divine, mis eux-mêmes dans l'impossibilité de croire, en refusant de voir en Jésus un envoyé de Dieu, malgré le témoignage manifeste des miracles*. C'est sur ce terrain que se trouve la solution de ce grave problème; au fond, l'incrédulité a été beaucoup plus dans le cœur que dans la tête (1). *Les Judéens auraient pu croire ; ils sont coupables de n'avoir pas cru.*

D. — Mais nous faisons une dernière concession et nous admettons qu'en effet les Judéens ne pouvaient pas croire à la divinité — ou plutôt, selon l'exemple de Salvador, (*op. cit.* tome II, le chapitre sur le procès de Jésus), nous laissons de côté cette question et nous constatons qu'en fait, à tort ou à raison, ils n'y ont pas cru. Ce fait admis, disent nos auteurs, il faut

(1) Ce résultat, que la suite va confirmer, s'accorde pleinement avec les déclarations de Jésus qui présente constamment l'incrédulité des Judéens comme un refus, comme une résistance avant tout « morale » (Luc, XIX, 14 ; Jean, V, 40 ; VII, 17 ; Mat., XXIII, 37).

reconnaître que, d'une part, la loi ordonnant formellement de mettre à mort tout homme qui s'arrogerait un caractère divin — et, d'autre part, Jésus s'étant arrogé ce caractère et ayant refusé toute dignité messianique, les Judéens ne sont pas coupables d'avoir appliqué la Loi, qu'ils auraient été au contraire coupables de ne pas le faire, que leur acte dès lors est juste, légal, nullement criminel et qu'il faut les réhabiliter aux yeux de l'histoire.

Cette conclusion serait parfaitement exacte si, finalement, il était prouvé que le *blasphème* a été la VRAIE CAUSE, la cause profonde du conflit et de la condamnation. Or, nous croyons pouvoir affirmer, à la fin de notre étude, qu'il n'a été la raison unique, véritable, ni de l'un ni de l'autre. A l'appui de cette thèse nous n'avons qu'à résumer maintenant les principales considérations critiques exposées dans notre travail.

Si les Judéens n'avaient eu en vue, comme on le dit, que la défense du dogme attaqué :

1° Leur opposition ne se serait pas manifestée avant toute allusion de Jésus à sa divinité.

2° Ils n'auraient pas persécuté le Baptiste qui n'avait ni transgressé la loi ni blasphémé.

3° Les meilleurs d'entre eux se seraient joints à l'accusation, au lieu de se tenir à l'écart comme ils l'ont fait.

4° Ils n'auraient pas eu recours à des alliances indignes d'eux : Pharisiens, Saducéens et Hérodiens n'auraient pas fait cause commune.

5° Ils n'auraient pas gardé le silence lorsque Jésus, à la fête des Tabernacles, leur demanda le motif de leur résistance. A la même fête, ils auraient répondu avec calme et non avec colère à l'objection de Nicodème.

6° En toute occasion, ils auraient agi au grand jour et non dans les ténèbres, légalement et non violemment.

7° Enfin, et pour abréger, ils n'auraient pas accepté les ser-

vices d'un traître stipendié, commis des infractions sans nombre aux règles de la procédure, hâté avec colère les formalités du procès devant Pilate, usé en toute cette affaire d'une précipitation fiévreuse et, finalement, emporté le verdict de condamnation en s'avilissant eux-mêmes jusqu'à se reconnaître esclaves de César.

La question nous semble résolue. D'après les Evangiles, les Judéens sont bien des meurtriers. Leur mobile a été la haine et, de là, leur commune entente. En Jésus, les Saducéens ont haï l'ennemi de leurs honteuses richesses, les Pharisiens, l'ennemi de leur popularité, les Messianistes, l'ennemi de leurs espérances erronées ; c'est, sous ces formes diverses, *l'intérêt* qui les a conduits et qui a déterminé leur alliance.

Le conflit a été, avant tout, l'antagonisme d'intérêts contraires et secondairement le choc de principes opposés. Voilà ce que les apologistes des Judéens ne voient pas ou ne veulent pas voir.

Tant que l'on envisagera le conflit comme une longue polémique, comme un débat qui aurait sa source première dans les seules questions de culte et de doctrine, on se trouvera dans l'impossibilité de formuler contre les Judéens une accusation sérieuse. Si l'on borne leur rôle à cette défense de leurs intérêts religieux et doctrinaux, il faut reconnaître avec leurs défenseurs qu'ils sont moins coupables que victimes dans cette affaire.

Mais ce grand, ce noble rôle n'est pas historique. La défense de la Loi et du dogme de l'Unité de Jéhovah, défense qui est en soi une belle cause, fut mise au service de la défense des intérêts de parti, ce qui est une cause détestable. Ce qui a germé tout d'abord dans le cœur des Judéens, ce sont des sentiments hostiles. A la vue d'une popularité menaçante pour la leur, à l'ouïe des reproches qui leur étaient adressés, ils conçurent des désirs de vengeance. L'indignation des hommes de principes n'est venue qu'après ; comme elle avait pour elle le droit, elle prit immédiatement une grande place. Elle s'afficha comme un motif de poursuites plausible en dissimulant la cause profonde ; elle augmenta en raison même des audaces du Novateur et, finalement, travailla

si bien qu'elle arracha au peuple de Jérusalem et au Gouverneur romain la ratification d'une sentence de mort ; mais sous ces revendications doctrinales, sous cette polémique de rabbins, sous cette défense soi-disant irréprochable du dogme sacré et du culte national, le mobile secret a continué à agir et c'est, en fin de compte, lui qui a tout entraîné. Les arguments spécieux ne doivent pas faire illusion. L'esprit qui avait décidé de l'attitude des Judéens au début fut celui qui les inspira jusqu'au bout. Nous devons affirmer avec Pilate : « διὰ φθόνον παρέδωκαν αὐτόν. »

Mais, s'il en est ainsi, est-il besoin de dire que la cause des Judéens est perdue : il n'y a pas d'excuse à la jalousie et à la haine : de pareils mobiles condamnent irrévocablement ceux qui ont agi sous leur empire.

Ainsi tombe l'argument légal ; l'argument fataliste disparaît avec lui, et nous pouvons conclure :

Jésus n'a pas poussé les Judéens à devenir les instruments fatals de sa mort — c'est en vain que, pour le prouver, l'on s'appuie sur le fait de la filialité divine.

Les arguments invoqués pour démontrer la non culpabilité des Judéens, auteurs de la mort de Jésus, peuvent donc ébranler au premier abord — en fait, nous les déclarons stériles.

Les documents évangéliques ne renferment pas simultanément la prévention et la défense ; ils ne présentent pas l'apologie des meurtriers du Christ, ils les déclarent *responsables* et *coupables*.

La réprobation qui, depuis dix-huit siècles, pèse sur la race juive n'est pas le résultat d'un malentendu ni d'une erreur historiques : elle est le juste châtiment du plus grand des crimes. L'élite de la nation a entraîné sur la nation entière une condamnation séculaire mais méritée.

Il n'y a donc pas lieu de réformer le jugement de l'histoire.

Il est un second jugement, plus important encore, que ce résultat corrobore et justifie, c'est celui de Jésus lui-même. Nous n'avons pas voulu le prendre pour juge puisqu'il était partie, mais maintenant nous pouvons dire que toutes ses paroles ont été selon la vérité et que la description qu'il a faite des Théocrates

de son temps est en accord parfait avec leur conduite telle que nous l'avons retracée d'après les textes. Les Juifs de nos jours qui cherchent à disculper leurs Pères en accusant Jésus font œuvre patriotique sans doute ; il feraient œuvre plus utile si, s'inclinant devant celui qu'ils ont percé, ils disaient et enseignaient à dire : « *A toi Seigneur la justice, à nos Pères et à nous la faute et la confusion de face* ».

Mais tout n'est pas fini pour ce peuple providentiel. L'église chrétienne ne doit pas oublier la dette qu'elle a contractée envers lui ; elle doit faire, dans ses efforts missionnaires, une part aux descendants des meurtriers de Jésus.

THÈSES.

I.

Le but capital de la venue de Jésus-Christ sur la terre a été sa mort expiatoire.

II.

Il n'était pas fatalement arrêté que les auteurs de cette mort seraient des membres du peuple juif.

III.

Les Judéens sont *responsables* et *coupables* de n'avoir pas cru en Jésus et d'avoir déterminé sa mort.

IV.

Par ses miracles Jésus voulut prouver, non qu'il était Dieu, mais que Dieu agissait en lui.

V.

La foi en sa divinité dépendait non de témoignages visibles ni de preuves rationnelles mais d'un certain état d'âme que, malgré ses efforts, il n'a pu créer chez les Judéens ; de là le Conflit.

VI.

La cause de ce Conflit est donc d'ordre essentiellement moral et non intellectuel.

VII.

L'église chrétienne ne doit pas oublier que le salut vient des

Juifs; chez un peuple chrétien, l'*Antisémitisme* est une ingratitude criminelle.

VIII.

La valeur historique du IVe Evangile n'est pas moindre que sa valeur dogmatique.

IX.

Sans lui, les Synoptiques seraient, sur bien des points, et notamment en ce qui concerne le Conflit, non-seulement insuffisants, mais difficiles à comprendre.

X.

Toute l'Ecriture est divinement inspirée.

Vu par le Président de la Soutenance,
A. WABNITZ.

Montauban, le 26 décembre 1888.

Vu par le Doyen,
C. BOIS.

Permis d'imprimer,

Toulouse, le 7 janvier 1889.

Le Recteur,
CL. PERROUD.

TABLE

IMPRIMERIE G. CAZAUX, 11, RUE DE LA PRÉFECTURE, PAU.

